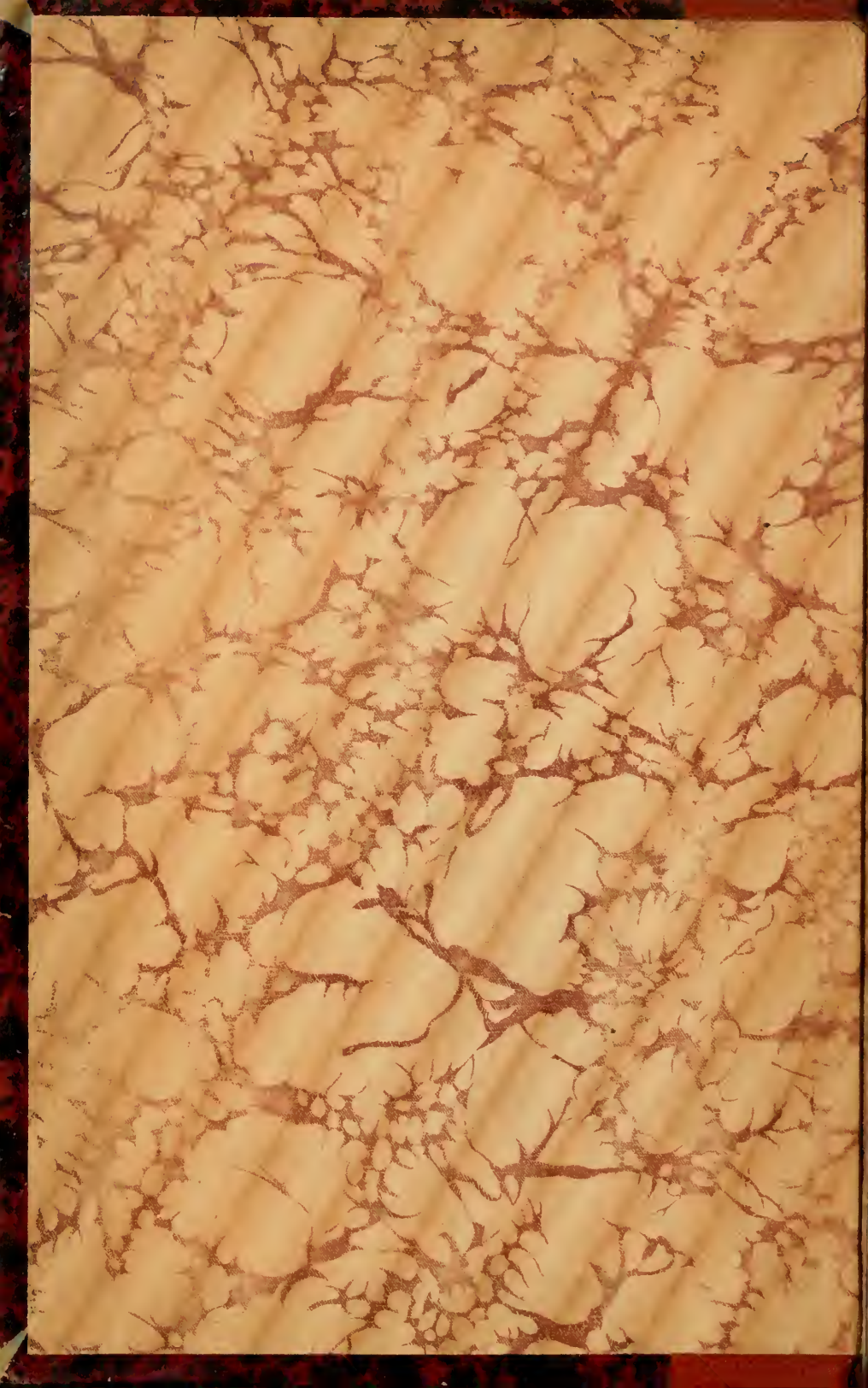

UNE

FIN DE SIÈCLE

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET COMP., RUE DE SEINE N. 14

Stum
8874

UNE
FIN DE SIÈCLE

OU

HUIT ANS

Auguste Hilarion de,

PAR M. KÉRATRY

PAIR DE FRANCE CONSEILLER D'ÉTAT

..... Cestus arcemque repono.
VIRG. *En.* V.

TOME PREMIER

162565.
1.6.21.

PARIS
GUSTAVE BARBA
ÉDITEUR DU CABINET LITTÉRAIRE
COLLECTION UNIVERSELLE DES MEILLEURS ROMANS MODERNES
RUE MAZARINE, N° 34
1840

PQ
2316
K46F5
c.1

PRÉFACE.

Depuis plusieurs années, l'auteur de ces mémoires les tenait en portefeuille. Dès le printemps de 1830, pendant un séjour de quelques mois à Rozières, village situé au-dessus de Soissons, il en avait mis les matériaux en ordre; et il ne lui restait plus qu'à en achever la rédaction, délassement auquel il s'est livré dans ses derniers moments de loisir. Cet ouvrage, par son sujet même, remonte à une date assez vieille, ainsi qu'on

pourra s'en apercevoir. On reconnaîtra également qu'il est loin d'appartenir à une création imaginaire. Le fond en est vrai. Les noms de famille et celui du site y sont changés ; des scènes épisodiques y ont été appelées au développement de l'action; rien de plus, rien de moins. On se demandera peut-être si l'auteur ne place ici ce préambule, que pour décliner sa qualité d'écrivain romancier? Mon Dieu ! non, répondra-t-il ; il se borne à faire l'historique fidèle de cette composition, telle qu'elle s'offrira aux yeux du public. En effet, si de longue main ces deux volumes n'avaient été disposés, il eût probablement sans succès, sollicité de sa mémoire le rappel d'évènements, dont à la vérité, il a été le témoin oculaire, mais qui sont déjà très-loin de lui.

A tout prendre, pourquoi l'auteur d'*une Fin de Siècle* regretterait-il d'ajouter un roman à ceux qui sont sortis de sa plume? Les écrivains les plus distingués de toutes

les littératures de l'Europe, se sont livrés et se livrent tous les jours à ce genre de composition. Il fut un temps où l'on publiait force traités de morale, bons ou mauvais, parce qu'on se plaisait à la lecture des traités de morale. Alors, tel libraire renfermait chez lui tel auteur de renom, en lui enjoignant de faire *du La Bruyère,* ainsi qu'aujourd'hui il voudrait qu'on lui fabriquât du *Walter-Scott*. Car nous ne saurions oublier que notre public de ce dix-neuvième siècle ne lit guère que des journaux ou des romans. Sa paresse en est plus à l'aise; il y trouve une distraction après une occupation sérieuse. Les femmes surtout se séparent ainsi sans trop de fatigue, d'un temps qui leur pèse. A défaut de journaux, surtout quand on veut être lu des femmes (et nous confessons que tel est notre désir), il faut donc écrire des romans et y verser les sentiments et les pensées recueillis dans la pratique des choses de la vie, si tant est

qu'on ait des sentiments et des pensées qui vaillent la peine d'une confidence. L'auteur du présent ouvrage est fâché de le dire (mais il doit la vérité à ses lecteurs, ainsi qu'il est probable que ses lecteurs la lui diront), il y a vingt ans qu'il publiait des traités de philosophie et de beaux-arts, auxquels on avait la bonté d'accorder quelque attention ; eh bien ! il croit qu'aujourd'hui il doit donner une autre forme à ses aperçus. S'il a acquis quelque connaissance des hommes de son temps, si son expérience est plus affligée que riche de ses souvenirs d'un demi-siècle, il pense que pour les communiquer au public, il doit les lier à un intérêt vif, pressant et soutenu.

L'essentiel est que la morale soit non-seulement respectée dans cette nature de productions, mais encore qu'elle y trouve un point d'appui. Pourquoi recommandait-on jadis à la jeunesse la lecture de l'histoire? Parce que l'histoire devait être écrite en face

de cette justice éternelle qui punit de leurs méfaits les peuples, comme les personnages dont la conduite a exercé une influence sur la destinée de leur pays. Ainsi tracèrent leurs annales Hérodote, Thucydide, Xénophon, Tite-Live, Tacite chez les Anciens; chez nous Mézerai, et le bon Rollin dont on se moque à présent. A un système de moralité et de rétributions en rapport avec les actes qui forment les grandes pages de la vie des nations et des hommes éminents, on a substitué un système de nécessités inévitables qui résulteraient d'un temps, d'une époque, d'une suite de conjonctures transformées en cercle de Popilius; innovation malheureuse, qui, enlevant le cours des choses à une libre détermination humaine, ne servira qu'à fonder une sorte de fatalisme social dans lequel le honteux et l'honnête, le difforme et le beau, le vice et la vertu, les appétits sans bride et le devoir, l'égoïsme et les plus sublimes sacrifices iront

s'abîmer au sein d'une égale confusion! c'est le sceau apposé à la dégradation de la plus noble des créatures placées sur ce globe terrestre; c'est à la fois un mensonge et une immoralité.

Nous n'avons eu garde d'entendre ainsi le roman; nous ne l'entendrons jamais ainsi. Si l'histoire qui déroule devant nos yeux les annales des peuples, a été, suivant nous, détournée de son but, que le roman qui doit être l'histoire probable du foyer domestique, présente au moins sous un point de vue moral les acteurs d'un théâtre plus étroit, plus modeste, il est vrai, mais dont l'importance ne saurait être contestée! effectivement, dans ce genre de travail, il est du devoir de celui qui tient la plume de prévoir l'impression laissée par ses pages, chez le jeune homme, devant lequel va s'ouvrir une carrière de vices ou de vertus, suivant les penchants développés par ses lectures; il ne faut pas davantage oublier que

les jeunes femmes, entre les mains desquelles tombera votre livre, vous devront d'être un jour de sages mères de famille, les compagnes d'hommes d'honneur, les dispensatrices bienfaisantes de leurs richesses, les soutiens de leurs peines de corps et d'esprit, ou des prostituées de haut ou de bas étage! l'alternative vaut la peine qu'on y réfléchisse.

Nous savons qu'exposer avec cette franchise les conséquences attachées à la direction prise par l'écrivain romancier, c'est tracer la ligne de ses devoirs, et par la même raison, nous préparer une responsabilité à laquelle il serait difficile de nous soustraire. Nous ne la déclinerons pas plus pour cet ouvrage que pour nos précédents. Dans les deux volumes que l'on va parcourir, nous avons souhaité offrir au lecteur des situations attachantes, fortes même ; mais nos intentions seraient bien trompées, s'il y rencontrait un mauvais conseil, ou un en-

couragement donné à des désirs désavoués par une bonne conscience.

Ici nous relèverons une erreur assez commune : on parle tous les jours des jugements émanés de la *conscience*, et quels qu'ils soient, on les tient pour irréfragables. L'expérience acquise dans la société civilisée, donne de fréquents démentis à cette assertion. Les habitudes vicieuses finissent par fausser la conscience, si même elles ne la corrompent. Ce n'était pas sans motifs que l'apôtre S. Paul disait dans une de ses épîtres les plus remarquables : « Or, souvenez-vous, mes frères, de vous faire une « bonne conscience. » Certainement il avait perverti la sienne cet abbé de Gange qui, complice de l'empoisonnement de sa belle-sœur, à la vertu de laquelle il avait vainement attenté, répondait au baron allemand prêt à lui accorder la main de sa fille, pour peu que les convenances de famille se rencontrassent dans cette union : « Je suis cet

« infortuné abbé de Gange, dont vous au-
« rez sûrement entendu parler. » En sortant de cette bouche, de telles paroles font frémir d'épouvante. Elles accusent une âme parvenue au dernier degré de la corruption; ainsi, dans les rapides invasions de la gangrène, les membres perdent jusqu'au sentiment de la douleur.

N'oublions pas que, dans ce siècle de lecture, les livres contribuent pour beaucoup à faire la conscience des peuples; autrement, à éclairer leur sens moral ou à l'égarer. C'est une vérité, que tout honnête homme, avant de tremper sa plume dans l'encre, doit avoir présente à la pensée.

Berthe et Silfrid (ainsi se nomment nos deux personnages principaux), grâce à Dieu, pourront être suivis dans leur conduite, sans qu'aucun front ait pour eux à rougir. Leurs fortunes sont variées, bien qu'elles marchent sur une même ligne; elles ont leurs péripéties : tous deux les

traversent avec courage. Ils sont loin d'être parfaits; sir Grandisson et miss Byron les laisseraient l'un et l'autre à une grande distance. Mais nous croyons que nos lecteurs et nos lectrices, après être entrés en sympathie avec eux, ne refuseront pas de les admettre dans leur amitié... Cet ouvrage présentera le rapprochement de deux époques bien mémorables : peut-être reconnaîtra-t-on avec nous, que l'une n'a été que le juste châtiment de l'autre. Huit ans (de 1788 à 1796), telle est uniquement la carrière que nous nous proposons de parcourir : tout un siècle y est résumé. On l'y trouvera avec toutes ses causes et ses conséquences.

UNE FIN DE SIÈCLE.

Cæstus artemque repono.
VIRG. *Eneid.* lib. v.

I.

GRAND ÉVÉNEMENT DANS UN PETIT VILLAGE.

Dans les premiers jours du mois de septembre de l'année mil sept cent quatre-vingt-huit, sur les trois heures de l'après-midi, non sans un grand étonnement de la population peu nombreuse de Rozières, village situé à quelques lieues de Soissons, une calèche élégante attelée de chevaux de poste, s'était arrêtée à la porte principale d'un manoir déchu de son antique splendeur, et devenu une bonne et grosse ferme de ce petit bourg. En faisant claquer son fouet à diverses reprises en témoignage de son importance, le postillon avait attiré près de lui un valet de labour qui, docile à cet avertissement, dont il ne crut pouvoir décliner l'autorité, ou-

vrit à l'équipage les deux battants d'une porte à claire-voie peinte en vert. Ceux-ci, en tournant sur leur pivot, mirent en mouvement une cloche, au bruit de laquelle parut sur le perron une femme entre deux âges, vêtue fort proprement. Son costume, toutefois sans recherche, déposait d'une véritable aisance de fortune. C'était Suzanne Harriot, propriétaire de la ferme. Sa quenouille passée au côté gauche de sa ceinture, était suspendue devant elle, dans une position oblique, au moyen d'une chaînette et d'un anneau d'argent. Un ruban jaune, jadis ornement du bonnet de la dame dans les jours fériés, assujettissait sur le roseau une poupée de fin lin à la blonde chevelure; et le fuseau qui y tenait par son fil, tournait encore entre les doigts de la bonne ménagère, quand la voiture pénétra dans la cour avec l'escorte d'une bande d'enfants des deux sexes, qui la suivaient depuis le moment où elle avait commencé à traverser le village. Cependant quelques jeunes filles, d'un âge moins tendre, mais plus discrètes, s'étaient arrêtées au seuil de la cochère : laissant à peine entrevoir leurs jolies têtes, elles épiaient timidement, à la faveur de la claire-voie, ce qui adviendrait de cette visite chez le père Harriot, alors occupé dans le

champ voisin à récolter des fourrages, connus sous le nom de *vivres* en style d'agriculture soissonnaise.

Il ne faut pas oublier que, tandis que ces choses se passaient, le panneau d'une fenêtre à coulisse au premier étage de l'antique manoir, avait été soulevé à la hauteur de dix-huit pouces. Dans ce vide, porté sur des épaules arrondies avec une grande pureté de contours, se montrait l'ovale régulier d'un charmant visage de brune qui, dans sa coiffure, tenait également de la simplicité villageoise et de la grâce d'une toilette de bon goût. Peut-être serait-il superflu de dire que deux yeux, dont l'éclat était tempéré par l'abaissement habituel de paupières bien soyeuses, étaient dirigés en ce moment vers la cour. Naturellement doux, le regard qu'ils laissaient tomber sur la calèche était moins observateur qu'il ne décelait d'inquiétude. Il en résultait que les joues de la jeune personne s'étaient animées d'un coloris assez vif; car, pour l'ordinaire, elles se couvraient à peine de cette teinte rosée qui répand tant de charmes sur le visage d'une vierge, mais dont les villageois sentent assez peu le prix, familiarisés qu'ils sont avec les chaudes carnations, dues au soleil ardent sous lequel

s'exécutent leurs travaux d'été. Aussi, tout en chérissant le caractère égal de la jeune Berthe, tout en rendant hommage chez elle à une bienveillance mêlée, dans ses moindres actes, d'une délicatesse qui en voilait le mérite, ils la nommaient, entre eux, *la jolie demoiselle* de la ferme Harriot. Une autre cause avait ajouté à ce sentiment celui d'un respect que les gens de campagne n'accordent guère à la jeunesse, hors les cas d'une supériorité reconnue ou justifiée par des qualités essentielles : comme nous aurons plus d'une occasion de retoucher le portrait que nous venons à peine d'esquisser, laissant de côté ces pierres d'attente, nous nous hâterons de retourner à la calèche.

Le marche-pied en fut abattu par un domestique en livrée qui, jusqu'à Soissons, avait voyagé en courrier devant la voiture. Depuis ce relais, il s'était tenu appuyé au dos de l'impériale. Avec son aide, descendit d'abord de la calèche une femme de chambre de bonne mine, que dans une ville de province on eût prise pour une femme qualifiée, et qui n'était à Paris que la très-humble gouvernante d'un hôtel, sous l'autorité de ses maîtres. Leurs soins réunis ne furent pas inutiles à un officier vêtu d'un drap fin, couleur gris

de fer, que couvrait un manteau : ses traits pâles annonçaient une existence fatiguée. Quoique à peine parvenu à son huitième lustre, il semblait fléchir sous sa frêle stature. On reconnaissait, avec une impression de douleur, que ses jambes appauvries lui eussent été d'un trop faible secours, s'il avait été privé de celui d'un beau-jonc à pomme d'or. Arquées avant l'âge, ses vertèbres permettaient peu à sa tête de se redresser, et pourtant celle-ci se distinguait par un caractère plein de noblesse et de dignité, sans qu'il fallût, pour en ressentir l'effet, remarquer les deux rubans qui se mariaient sur sa poitrine. C'étaient ceux des ordres de Malte et de Saint-Louis. Son regard assuré n'avait rien de hautain ; il interrogeait la pensée, mais ne l'effrayait pas ; quoique brève, sa parole n'était point blessante ; un observateur doué de quelque perspicacité, eût pu se dire que de grandes peines avaient passé par là, sans abaisser l'âme et sans aigrir l'humeur de l'inconnu. A moins qu'il ne relevât de maladie, sa santé devait donner des inquiétudes graves aux personnes dont on était tout disposé à le croire aimé.

Après avoir monté les degrés du perron, toujours appuyé sur sa canne, il salua poliment la

dame Harriot, et lui demanda si la ferme dans la cour de laquelle il venait d'entrer, lui appartenait.

« Grâces à Dieu, lui répondit la châtelaine avec un sourire de propriétaire, nous l'avons acquise, mon mari et moi, du travail de nos mains et de celui de nos deux garçons, qui sont bien les deux meilleurs laboureurs de la paroisse, ce qui permet au cher Harriot d'aller, de temps en temps, aux foires, où il ne fait pas de trop mauvaises affaires.»

— « N'auriez-vous pas chez vous d'autre enfant que ceux-là ? » reprit l'étranger avec douceur, après avoir donné un coup-d'œil à la croisée dont le volet était resté entr'ouvert au-dessus de sa tête; « car, ajoutait-il, si l'on ne m'a pas induit en erreur, il y a déjà seize années révolues, depuis qu'on vous a confié un nourrisson, dont la pension a dû être acquittée avec exactitude. »

La bonne fermière, un peu honteuse, se reprocha à l'instant d'avoir dissimulé que la somme assez forte, régulièrement déposée chez elle par un inconnu, dans chaque journée de Noël, n'avait pas moins contribué, que le travail de son mari et de leurs enfants, à compléter le prix du

manoir de Rozières, acquis par eux à titre de propriété. Elle s'accusa en elle-même d'une réticence d'autant moins coupable, qu'une partie de cet argent avait été employé à doter l'orpheline d'une éducation peu en rapport avec le village où elle avait trouvé un asile, chose dont on pourra bientôt se convaincre. Le front de Suzanne Harriot se couvrit de rougeur, et, dans son embarras, elle balbutia une réponse qui avait quelque chose d'évasif.

« Ma bonne dame, poursuivit le chevalier de Malte et de Saint-Louis, ne prenez nulle inquiétude de ma remarque. On souhaitait que votre aisance s'accrût de cet argent, en même temps qu'il acquitterait envers vous les parents de votre élève. Ou mes yeux m'ont bien trompé, ou l'on n'aura qu'à se féliciter de s'être adressé à vous par préférence à tous autres. La présence de votre mari est ici nécessaire; et désirant m'entretenir avec lui, je vous prie de l'avertir de mes intentions. »

Ce colloque avait eu lieu sur le perron. La dame Harriot gardant toujours sa quenouille au côté, ouvrit la porte d'une salle basse à l'étranger, qui, avant d'y entrer, adressa quelques mots au postillon, pour lui enjoindre de dételer

ses chevaux, le retour à Soissons ne pouvant s'effectuer que vers six heures du soir. La femme de chambre et le domestique, sur un signe de leur maître, se dirigèrent, par un côté opposé à la salle, vers une vaste cuisine, dont les meubles champêtres brillaient d'une exquise propreté; et une servante en sortit pour prévenir le père Harriot de la volonté du voyageur.

Du vestibule, le chevalier de Saint-Louis et la châtelaine villageoise qui se confondait devant lui en excuses et en révérences, passèrent dans la salle basse, où l'inconnu se dépouilla de son manteau. Bien que légèrement voûtée, sa stature y gagna en noblesse. Ses regards commencèrent par se promener autour de cette pièce d'un appartement garni encore des meubles qui le décoraient aux temps de ses anciens propriétaires, et qui, par cela même, continuaient d'être en harmonie avec un édifice dont la construction remontait au siècle précédent. Une commode, un bureau plaqués en bois de rose et incrustés en certains endroits d'une cire jaune, qui dissimulait, tant bien que mal, le dommage que les vers y avaient causé en les labourant de leur tarière, et trois portraits de famille fort vénérables, ne donnaient point un démenti à cette vétusté. Sans

doute destinés à conserver la mémoire des possesseurs primitifs, après avoir fait partie d'un assez brillant héritage, ces tableaux n'avaient pas été jugés dignes d'être réclamés par le vendeur de leur antique résidence. Ils y étaient restés sans nom, dans un obscur oubli, pour attester que tout passe, que tout s'efface ici-bas, jusqu'aux souvenirs qui ont le plus doucement remué le cœur de l'homme. L'étranger les honora d'un soupir. Un seul article de ce mobilier, comme appartenant à une date un peu plus récente, fixa ensuite son attention : c'était un clavecin à queue d'une médiocre grandeur, et sur le pupitre duquel se montraient quelques papiers d'une musique plus moderne que l'instrument destiné à en reproduire les sons. Le chevalier de Saint-Louis, après avoir promené ses doigts sur les touches d'ébène d'un noir luisant, et d'un ivoire jauni par un long usage, fut surpris d'apprendre, non sans le fidèle témoignage d'une oreille exercée, qu'elles répondaient à des cordes dans un accord parfait. Cette particularité lui fournit l'occasion de demander si la jeune personne, entrevue par lui à la fenêtre du premier étage, ne faisait pas quelquefois de la musique. A sa vive satisfaction, il sut bientôt que ses con-

jectures étaient fondées. On lui raconta que ce meuble, acheté sur la fin du dernier automne à Soissons, avait été substitué à une vieille épinette que, malgré son état de délabrement, l'aimable Berthe avait battue de sa jolie main, avec assez de succès pendant des années, pour faire danser les villageois de la ferme et du voisinage dans les longues soirées de l'hiver.

C'était une occasion fort naturelle de parler à l'inconnu des soins prodigués par les deux époux à la jeune étrangère : la dame châtelaine n'eut garde de la laisser échapper. Après s'être étendue sur ce chapitre avec une prolixité qui n'ennuya pas le chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis, elle arriva au personnel de l'orpheline, envers laquelle, à la vérité, la nature avait été prodigue de ses dons. Berthe, en effet, devait plus ce qu'elle savait de musique à son propre goût, qu'à une trentaine de leçons reçues de l'organiste de la métropole de l'ancien royaume soissonnais, dans les moments disponibles de ce fonctionnaire, moitié clerc, moitié civil. Il ne faut pas oublier non plus, que le bon curé de Rozières, auquel la Providence avait accordé, avec toutes les vertus de son état, un instinct passablement musical, non content d'orner l'esprit de sa jeune paroissienne

de toute sa science littéraire et religieuse, venait quelquefois l'entendre alors qu'elle s'accompagnait sur le clavecin, au château transformé en ferme. Là, pas plus qu'à la maison presbytérale, il ne lui épargnait ses avis. Bientôt, touché de l'éclat d'une voix pure et argentée, il avait cru pouvoir substituer sans scrupule, dans les fêtes patronales, cette douce mélodie au chant un peu discord du maître d'école et du barbier du village. L'hymne du jour, en passant par les lèvres de Berthe, semblait descendre du ciel. On eût dit un ange détaché de la voûte éthérée, pour célébrer les louanges du Seigneur, d'une manière digne de la bonté qui réunissait les fidèles sous les modestes lambris d'un temple dont toute la parure consistait dans quelques fleurs, cultivées encore pour l'autel par la main de l'orpheline. De ces simples accessoires, le culte de Rozières recevait une teinte de naïve innocence à laquelle l'étranger, survenu dans ce hameau, n'eût pas été insensible.

Le presbytère, l'église, et la ferme Harriot étant presque contigus, les visites au manoir du digne prêtre déjà septuagénaire, étaient, pour lui, moins une gêne qu'un délassement de ses travaux évangéliques, auxquels il se proposait

d'associer bientôt un neveu, qui avait terminé avec un brillant succès ses études au collége de Soissons. En attendant que ce jeune homme, soumis enfin aux désirs de son oncle, eût reçu de la main de l'évêque le signe clérical, par lequel le néopyhte est marqué pour l'apostolat; il passait le temps de ses vacances à Rozières, et le hasard faisait que l'oncle rendait quelquefois communes, à la fille du manoir et au futur lévite, les leçons qui s'épanchaient, autant de son cœur plein de bonté, que de sa mémoire. Si c'était jour de fête, on se rendait ensuite avec gaieté à l'église. Alors le jeune Silfrid entonnait le psaume indiqué par le rituel, et modérant l'éclat de sa voix mâle et accentuée, il accompagnait de son chant les sons qui s'échappaient avec plus de douceur de la poitrine de Berthe, en manière de répons. Depuis trois ans, le respectable M. Grévin, ayant senti ses jambes s'appesantir et ses paupières réclamer quelques heures de sommeil après son dîner, le fils de son frère l'avait totalement remplacé dans les soins donnés à la jeune orpheline.

Pendant que la bonne fermière se livrait complaisamment au récit détaillé de la vie domestique que Berthe partageait avec la famille Harriot,

récit que le chevalier de Saint-Louis écoutait avec un vif intérêt, et qu'il salua plus d'une fois d'un sourire d'approbation, l'esprit de cette aimable fille n'était pas médiocrement préoccuppé. Dès le premier instant de l'arrivée de l'étranger dans la cour de la ferme, elle avait pressenti qu'elle allait devenir le sujet d'un entretien qui ne serait pas sans influence sur son avenir. Était-ce un parent, n'était-ce qu'un ami qui, dans la personne de cet inconnu, se présentait au château? allait-il la réclamer, ou s'acquittait-il simplement d'une enquête? quels droits aurait-il à exercer sur elle? à quel titre parlerait-il? Toutes ces questions, après s'être offertes tour-à-tour à sa jeune imagination, y arrivaient confusément pour y jeter un trouble qu'elle n'avait pas encore connu. Il faut toutefois remarquer que Berthe, en se voyant proche d'un moment qui allait avoir peut-être quelque chose de décisif pour elle, en se disant même qu'un rayon de vive lumière allait percer les ténèbres dont sa naissance avait été jusque-là enveloppée, ne s'abandonnait pas à cette ivresse fiévreuse qu'eût ressentie à sa place une autre orpheline d'un âge aussi tendre. Elle avait trop appris à régler ses désirs au sein d'une vie simple et patriarcale, pour les

précipiter vers un monde qu'une lecture bien choisie et les entretiens du bon curé de Rozières lui avaient appris à craindre. Aussi un changement de situation était-il plus redouté d'elle, qu'il ne souriait à sa pensée dans ses rêveries solitaires. Il est vrai que, chérie de tout ce qui habitait le petit hameau depuis les chefs de famille, jusqu'aux enfants et aux chiens des cabanes qui venaient lui lécher les mains quand elle en franchissait le seuil, elle n'avait qu'à se louer de sa situation présente. Si des prévisions, de temps à autre, murmuraient en quelque sorte à son oreille qu'elle n'était pas destinée à finir ses jours sous un toit aussi modeste, elle se demandait avec effroi où elle pourrait être mieux, où elle serait jamais plus aimée, même plus considérée? Car, indépendamment d'une grâce particulière qui respirait dans ses moindres actes, une sorte de respect commandé envers les enfants, dont le berceau, entouré de mystère, se couvre périodiquement des dons de l'opulence, s'était attachée à sa personne.

« Vous verrez, » se disait-on, chaque soir, au coin de plus d'un foyer rustique, « qu'un beau « matin on viendra nous l'enlever dans un car- « rosse attelé de quatre superbes chevaux nor-

« mands, près desquels la monture de notre jeu-
« ne notaire ne serait qu'une misérable haridelle!
« Savez-vous bien, « continuait-on d'un ton de
confidence, « que le père Harriot, chaque jour
« ou veille de noël, reçoit pour cette enfant cinq
« cents bons écus, sans parler des cadeaux? Voilà
« seize années bien comptées depuis que cette
« manne lui tombe du ciel : aussi personne n'a
« été surpris que, de simple fermier du manoir
« de Rozières, il en soit devenu le possesseur.
« Ce n'est pas pour lui en faire un reproche, car
« il n'y a pas d'homme plus honnête et plus crai-
« gnant Dieu dans tout le Soissonnais. Il continue
« à nous saluer tous et chacun, comme s'il n'é-
« tait pas devenu riche. Un bonjour ou un ser-
« rement de main ne lui coûte pas plus qu'au
« notaire un ton d'arrogance; et puis si un pau-
« vre fermier de closerie a besoin d'une matinée
« d'attelage, il est sûr de le trouver à sa porte
« dès le lever du soleil, avec sa charrette et ses
« chevaux... Quant à la jolie demoiselle, on ne
« la laisse manquer de rien au logis... Si Suzanne
« Harriot avait pu la gâter, il y a long-temps que
« la besogne serait achevée; car depuis la mort
« de sa sœur de lait, la petite Berthe a été plus
« maîtresse dans la maison que sa nourrice elle-

« même, ce qui ne l'empêche pas de chercher « toujours à s'y rendre utile... C'est elle qui se « mêle de la laiterie, du linge, et du pigeonnier; « tout cela sans bruit, sans embarras, de sorte « qu'il ne reste plus à Suzanne qu'à filer sa que- « nouille... Un mari peut compter là sur une « bonne ménagère, à moins que d'un moment « à l'autre, elle ne devienne duchesse ou prin- « cesse, ce qui ne nous surprendrait pas, car « son joli bras est blanc comme le lis après la « rosée du matin. »

Par bonheur, un excellent naturel avait épargné à l'orpheline les défauts qui pouvaient naître de cet excès de complaisance au logis, et de bonne opinion au dehors. Le coude appuyé sur le rebord de sa croisée, sa belle tête reposant sur la paume de sa petite main, elle était absorbée dans ses réflexions, pendant que l'étranger s'entretenait avec la dame Harriot.

« Le Ciel me préserve de former des vœux téméraires, se disait-elle de son côté! je redoute trop que l'apparition soudaine de cet inconnu ne vienne troubler le calme dont je jouis dans ma douce retraite. Est-ce que je n'y suis pas entourée de bons amis? Est-ce que ma bienvenue n'est pas célébrée dans toutes nos fêtes villa-

geoises? Quand j'arrive, ma présence n'est-elle pas annoncée par des cris de joie? Le dimanche, quand le neveu du digne M. Grévin, au sortir de vêpres, m'attend dans le sentier qui passe à côté du presbytère, quand j'ai accepté le bras qu'il m'offre pour m'accompagner à la danse de Sept-Monts, ne vois-je pas la bienveillance écrite sur tous les visages que nous rencontrons dans ce charmant trajet de dix minutes? car où trouver un vallon plus frais, tapissé d'une herbe plus molle, que celui qui sépare Sept-Monts de Rozières! Jamais je ne le franchis sans que mon cœur ne batte plus à l'aise, sans que je rende grâce à mon Créateur de m'avoir appelée à l'existence sur ce joli coin de terre! Silfrid, qui a tant d'instruction, s'associe toujours à ce sentiment. Son vertueux oncle nous dit, bien des fois, dans ses prônes, que la vie n'est pour chacun de nous, qu'un pélerinage : eh bien! c'est ici, sous ces arbres et au milieu de ces bons villageois, que je veux achever le mien! Que le Ciel y laisse donc couler mes jours en paix! je ne l'importunerai pas de mes vœux, et je continuerai à le bénir d'avoir accordé ce délicieux asile à mon enfance!..

«Mais je n'ai pas été jetée à l'abandon dans cette

retraite hospitalière ! j'y ai été allaitée par le sein d'une seconde mère; j'y ai été élevée, enseignée dans ma religion; une bonté providentielle, et jusqu'ici inconnue, m'y a suivie; elle a veillé sur moi, elle n'a cessé de verser ses bienfaits sur mes jeunes années : une pareille continuité de soins ne peut venir que d'une amitié bien tendre, ou d'un devoir bien sacré... Si c'était un père, si c'était une mère qui m'attendissent dans leur demeure, pour me serrer dans leurs bras ! Si cet inconnu était chargé de m'y conduire, et qu'ils fussent prêts à couvrir mon front de leurs baisers !... Est-ce que je pourrais me refuser à leur impatience ? Car certainement il a dû leur en coûter de se séparer de leur fille; la présence de son enfant doit être une chose si douce au cœur d'une mère !.. Oh que la mienne m'appelle et je vole à sa rencontre ! »

Et le cœur de Berthe palpita sous des battements précipités, et un soupir involontaire éleva et abaissa successivement la neige de son sein virginal... L'idée de parents à envisager avec des yeux d'abord inquiets et timides, de baisers à recevoir et à rendre, d'un autre côté les regrets qu'il y aurait à donner au charmant bassin de Sept-Monts, l'image de Silfrid sur le bras duquel

on ne s'appuierait plus pour en traverser les riantes prairies, vinrent se heurter dans son esprit et y établirent une lutte passagère, premier trouble d'une vie qui jusque là avait été exempte d'orages. Presque indéfinissable, le sentiment qui en résulta était mélangé de douceur et d'amertume. Berthe s'y abandonna avec une surexcitation de sensibilité. Aimait-elle Silfrid? elle ne s'était pas encore interrogée à ce sujet. Elle évita même de s'adresser une pareille question, qui eût peut-être effrayé son innocence. Mais elle tomba dans une rêverie profonde, dont elle ne sortit qu'en s'entendant appeler sur l'escalier par la fermière châtelaine.

Avant qu'elle ait descendu les marches attachées en spirale à leur pilier de granit, et qu'elle paraisse devant l'étranger, qui sans doute a souhaité sa présence, nous allons nous transporter nous-mêmes dans la salle basse du manoir, où, rétrogradant d'un quart d'heure, nous aurons à raconter la conversation qui se continua entre l'inconnu et le couple hospitalier, dès que le maître du logis put y prendre part.

II.

UNE ENTREVUE.

Le père Harriot, laissant à ses deux fils le soin de mettre en meules ses fourrages, ou *vivres*, pour les préserver de l'humidité d'un soir de septembre, était rentré au logis par une porte latérale. Chemin faisant il avait appris de la bouche de sa servante Brigitte (ce qui était déjà un sujet d'entretien pour tout le hameau), que les deux battants de la cochère s'étaient ouverts devant un magnifique carrosse armorié, que quatre superbes chevaux blancs le traînaient, ayant des mors et des brides garnies en argent; qu'il en était descendu, d'abord, une belle dame couverte de dentelles et de pierreries; qu'ensuite un seigneur, pour le moins duc et pair, à en juger par ses décorations, en était sorti; qu'il devait être actuellement dans la salle basse du manoir, où sans doute il s'entretenait en secret avec la dame Harriot, et que bien certainement, mademoiselle Berthe allait devenir duchesse.

Ce récit surchargé d'un luxe de paroles, sous lequel tout s'agrandit et s'exagère au village, n'en imposa pas au bonhomme Harriot, qui, à son jugement droit, joignait quelque expérience. Ayant aperçu la calèche plus élégante que riche en station dans sa cour, il présuma que les chevaux qui l'y avaient conduite, se délassaient dans son écurie, vers laquelle il commença par se diriger, ne voulant pas qu'on leur épargnât le foin ou l'avoine. Après avoir reconnu les trois chevaux de poste d'un gris sale, et d'assez médiocre apparence, attachés au râtelier, après les avoir gratifiés d'une provende raisonnable, il invita le postillon, dont les traits lui revinrent à la mémoire, à faire sauter dans la cuisine le bouchon d'une bouteille de vin clairet, ce à quoi celui-ci eut la complaisance de ne pas se refuser. Le bon laboureur alla lui-même prendre, dans sa cave, la joyeuse liqueur que l'Automédon reçut de sa main. Ce devoir hospitalier étant accompli, le possesseur du manoir vint présenter, à la porte de la salle basse, ses cheveux blancs, son front découvert et sa figure d'honnête homme.

« Harriot, lui dit sa compagne, du plus loin qu'elle l'aperçut et d'un son de voix altéré par

des regrets qu'elle n'essayait pas de dissimuler, c'est notre jolie Berthe que monsieur le comte de S. Méran vient nous redemander. Au moins, quand il l'aura vue, il avouera que nous n'avons épargné ni peines ni soins pour la rendre digne de ses parents, fussent-ils les premiers entre les princes et les cordons-bleus, qui brillent à la cour de notre bon roi Louis-Seize. »

En prononçant ces paroles, qui recevaient du cœur de la fermière une expression déchirante (car elles étaient empreintes de toute la douleur d'une séparation prochaine), deux ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de Suzanne Harriot, sans qu'elle pût en arrêter le cours. « Tranquillise-toi, ma chère femme, lui répondit l'excellent homme. Tu as nourri de ton lait cette enfant; tu as passé des nuits à côté de son berceau, tu lui as tenu lieu de mère, et j'ai béni le Ciel de ce qu'il nous avait envoyé cette charmante créature, justement six semaines avant qu'il appelât à lui la fille qu'il venait de nous donner. Car je te connais, Suzanne, sans cette distraction, jamais tu n'aurais pu survivre à une pareille perte, tant tu chérissais notre pauvre petite Henriette! Encore étais-je absent pour la foire de Guibray, quand ce malheur nous arriva, et maintenant monsieur

le comte, tout le monde évite ici d'en parler, dans la crainte de renouveler les regrets de cette chère femme chez laquelle cette corde est restée sensible. Aussi je regarde comme un des jours les plus heureux de ma vie celui où mademoiselle Berthe nous a été confiée. Depuis qu'elle habite sous le même toit que nous, tout a prospéré dans cette maison.

— J'en suis enchanté, mes bonnes gens, reprit l'inconnu avec cordialité ! Mais pourriez-vous reconnaître la personne qui a remis cette enfant entre vos mains ?

— Oui, répondirent les deux époux, si elle s'offrait à nos yeux.

— C'est moi-même, répliqua l'étranger ; c'est de mes bras qu'elle a passé dans les vôtres. »

A ces mots, la surprise du couple fut extrême.

« Votre hésitation va cesser, reprit le chevalier de Malte et de Saint-Louis. Sans doute vous n'aurez pas oublié le couteau à deux branches que je séparai pour vous donner l'une, en vous assurant que personne ne se présenterait devant vous avec le pouvoir de réclamer la jeune Berthe, s'il ne vous montrait l'autre : la voilà ! »

En même temps l'étranger tira cette lame de l'étui qui la contenait. Le mari et la femme s'en-

tre-regardant, raccordèrent aussitôt leurs souvenirs. La circonstance du couteau à deux branches s'offrit nettement à leur mémoire, et le père Harriot alla prendre, dans un vieux coffre, celle dont il avait été constitué le gardien. Rapprochée de sa jumelle, bien qu'altérée par la rouille, elle rentra avec facilité dans les entailles qu'elle avait précédemment remplies.

« Je ne m'étonne pas, poursuivit le comte, que mes traits se soient effacés de votre mémoire, il n'y a que trop de raisons pour qu'il en soit ainsi. Les peines de l'âme encore plus que celles du corps ont pesé sur mon existence; et seize années bien longues se sont écoulées, depuis que je vous fis appeller tous les deux à la tour de Sept-Monts, où mon frère, marié contre la volonté de ses parents, cachait les dernières semaines de la grossesse de sa jeune épouse. Cette infortunée succomba quelques jours après avoir donné la vie à sa fille. Le chevalier de Saint-Méran se proposait de reconnaître celle-ci dès qu'il entrerait en jouissance de l'héritage de son oncle commandeur de Malte; mais le Ciel en l'appelant à lui prématurément, a trompé ses espérances. Dépositaire de son secret, j'ai éprouvé moi-même une foule de contrariétés qui m'ont empêché de me

présenter plus tôt devant vous. Aujourd'hui je viens remplir un devoir sacré : fidèle à la mémoire de mon frère, je viens réclamer son enfant que vous reçûtes de ma propre main. J'espère que la somme convenue pour sa pension vous aura été régulièrement payée? »

Le vieillard lui répondit : « Vous aviez eu la bonté d'acquitter la première année d'avance, on a ainsi co ntinué; et depuis que mademoiselle Berthe a atteint ses douze ans, sans doute encore par votre ordre, on y a ajouté soixante bons écus, dont nous lui avons laissé la libre disposition. Je vous assure, monsieur le Comte, qu'elle en a fait un louable emploi, sans que nous nous en soyons aucunement mêlés. Aussi tout Rozières va la regretter. Rapportez-vous-en à cet égard, au digne M. Grévin sous la direction duquel nous l'avons mise; il vous dira s'il ne la regarde pas comme une de ses meilleurs paroissiennes. Il y a déjà des années que ça n'est plus une enfant; vous pouvez nous en croire.... « Ne pleure donc pas ainsi, ma bonne femme, ajouta le père Harriot en prenant la main de son épouse éplorée, notre fille Berthe sera heureuse! Monsieur ne nous la redemande certainement que pour son bien... J'ai dit notre fille, et il nous le pardonnera, car notre

intention était de lui assurer une part dans notre héritage, comme elle en a déjà une dans notre cœur... »

Ces paroles touchantes, loin de calmer la douleur de la dame Harriot, ne firent que rendre ses larmes plus abondantes. L'étranger en fut attendri; la Providence, pensa-t-il, a attaché une telle force aux devoirs sacrés de la maternité, que les femmes qui les acceptent (ne fût-ce que par une sorte de substitution), se trouvent associées aux peines et aux jouissances de la mère véritable. Le Ciel l'a sans doute voulu pour que l'enfant, frappé dans ses auteurs par leur mort ou leur oubli, ne devînt pas victime d'un cruel abandon. Les affections coulent alors d'une source nouvelle; elles passent dans d'autres cœurs, elles refluent vers le nourrisson lui-même; et la nature se venge souvent ainsi de n'avoir pas trouvé le berceau dans la chambre où les premiers vagissements ont retenti, le sein à côté de la bouche qui avait droit à une douce succion, et les bras d'une mère prêts à réchauffer de leur chaleur sympathique, le fruit détaché de ses entrailles.

Le comte se reprocha d'avoir autant tardé à réclamer la jeune Berthe. Il se crut trop fondé à

craindre que cette aimable fille, déjà loin de son enfance, n'eût contracté, pour sa famille adoptive, des sentiments qu'il lui serait difficile de transporter ailleurs. Dans le soin que l'on prendrait de les déraciner, il alla jusqu'à voir une attaque à la morale. Quoiqu'il n'eût aucun reproche personnel à s'adresser relativement au séjour prolongé de l'orpheline chez les Harriot, cette réflexion l'attrista. Cependant, dans la vue d'adoucir les regrets de la dame châtelaine, quelques paroles consolatrices sortirent de ses lèvres. Elles tendaient à établir en manière de traité, que la bonne nourrice pourrait voir son élève à Paris; qu'elle serait toujours bien venue à l'hôtel où une chambre lui serait réservée; que Berthe, accompagnée de la dame Desfeux gouvernante de la maison, se ferait un plaisir de visiter, de temps en temps, le village de Rozières où son enfance avait reçu de si tendres soins ; que son oncle et sa tante ne se refuseraient jamais à l'accomplissement de ce devoir religieux, et que, de la sorte, personne n'aurait à s'accuser, dans l'avenir, d'oubli ou d'ingratitude. Ces promesses étaient flatteuses : on n'y fut pas insensible; mais la plaie était trop récente, elle saignait trop encore au cœur de la pauvre Suzanne, pour que ce baume,

bien qu'il fût onctueux, eût toute son efficacité.

Ce fut après avoir offert à la dame Harriot ces impuissantes consolations, que le comte de Saint-Méran témoigna le désir de voir sa nièce. Berthe, toujours accoudée à sa fenêtre, où sa tête pensive continuait de reposer sur sa main, avait éprouvé un frisson à l'instant où sa nourrice l'avait appelée du bas de la première rampe de l'escalier tortueux. Regardant l'entrevue qui lui était ainsi annoncée, comme l'acte le plus solennel d'une vie écoulée jusque là sans évènements remarquables, elle répondit à la voix émue de la dame Harriot d'un son de voix qui ne l'était pas moins; ensuite, par un mouvement indélibéré, elle s'agenouilla au pied de sa couche, et elle adressa mentalement au Ciel une courte prière que, sans craindre de nous tromper, nous pourrions traduire ainsi :

« Mon Dieu, disait-elle avec une ferveur qui » s'accroissait de la vraisemblance de ses conjec- » tures, si c'est un père devant lequel je vais pa- » raître, faites au moins qu'il me regarde avec » indulgence! Mettez sur mes lèvres des paroles » qui puissent lui plaire, qui le disposent en ma » faveur. Inclinez son cœur vers son enfant, afin » que j'y prenne la place dont j'ai été privée par

» des obstacles sans doute indépendants de sa
» volonté; car un père ne tient pas sa fille éloi-
» gnée de lui sans de tristes et puissants motifs!..
» Mais si je m'abusais, si ce n'était qu'un ami
» que la tendresse un peu tardive d'une mère
» eût chargé de me voir, d'interroger mes sen-
» timents avec l'intention d'apprendre ensuite
» d'une bouche étrangère, si je suis digne d'habi-
» ter sous le même toit que la femme à laquelle
» je dois le jour,... que pourrai-je augurer d'un
» tel oubli? rien que de fâcheux, car, pourquoi
» n'était-elle pas dans cette calèche? pourquoi...?»

Alors, dans la pensée qu'elle aurait à changer le séjour de Rozières contre un domicile où les affections, dont elle avait contracté la douce habitude, ne la suivraient peut-être pas, elle se troubla et, après avoir laissé sa prière imparfaite, elle se leva en s'écriant :

« O mon Dieu, sais-je ce qu'il me faut? Soyez
» mon guide, Seigneur tout-puissant, vous qui
» certainement aviez vos vues sur moi, quand
» vous m'avez placée dans cette paisible demeure,
» et que votre sainte volonté soit accomplie! »

Des pas légers s'étaient fait entendre sur le plancher, qui servait à la fois de plafond à la salle basse, et de parquet à la chambre de l'or-

pheline; le bruit d'une porte que l'on fermait à l'étage supérieur, était parvenu au rez-de-chaussée; les yeux de l'étranger et du couple Harriot étaient tournés vers celle de la pièce que ces trois personnages occupaient : elle s'ouvrit et le comte arrêta ses regards, avec une indicible satisfaction, sur une jeune personne d'une taille si heureusement proportionnée, qu'elle ne pouvait être taxée d'excès, quoique sa stature fût un peu plus qu'ordinaire. Ses cheveux, en partie, couvraient son front, sur lequel ils s'annelaient avec une négligence qui ne manquait pas de charme; en partie ils retombaient inégalement sur ses épaules, après avoir échappé à un bonnet, dont le ruban d'un rose pâle, dans sa fraîcheur, était moins doux à l'œil que le tendre incarnat du teint de l'orpheline. Une robe d'indienne à fond blanc se dessinait sur des formes que le sculpteur le plus habilement passionné pour son art, eût voulu modeler. La main non gantée, mais d'une blancheur rare au village, le pied chaussé d'un bas de coton et d'un simple soulier de cuir, mais d'une grande propreté, étaient fidèles à la loi qui établit entre eux des rapports; chacun justifiait ce que pour l'un promettait l'autre.

C'est surtout de l'ensemble de cette charmante fille qu'il faudrait parler, et c'est ici que la parole, comme la plume, serait impuissante! Qui dirait le calme de ce front aussi pur que la neige solitaire dont les pas de l'homme n'ont point terni l'éclat? Qui raconterait la grâce d'un sourire à demi-exprimé, et auquel il suffit de révéler le contentement intérieur d'une âme en paix avec elle-même, contentement dans lequel l'amour-propre n'oserait réclamer la moindre part? Quelle palette aurait des couleurs pour tant d'harmonies morales et intellectuelles? Mais surtout quelle ne serait pas l'audace qui s'essaierait à décrire ce coup-d'œil ravissant, à demi-voilé, encore timide et qui, en se prolongeant d'une manière ineffable, semble tracer une route veloutée, sur laquelle on se sent entraîné vers le foyer céleste dont il émane? Sortant à peine de son seizième été, Berthe n'était plus une enfant, ainsi que l'avait dit d'elle le père Harriot, mais un être arrivé à sa destination sans le savoir, réunissant, dans ses traits d'un accord parfait, le charme de l'ingénuité et la candeur du jeune âge, aux formes déjà prononcées, et à cette volupté décente qui sied si bien à la compagne de l'homme, quand l'art, chez elle, n'a pas étouffé ou corrompu la

nature. En un mot, Berthe était une femme dans la sainte acception de ce mot.

Aussi, lorsqu'avec une aisance exempte de hardiesse, elle s'approcha du fauteuil où le comte était assis et non loin duquel les époux Harriot se tenaient debout, l'un ayant son chapeau à la main, l'autre croyant tourner un fuseau qui restait immobile entre ses doigts, le chevalier de Saint-Louis oublia que cette jeune personne lui appartenait de bien près; se levant de son fauteuil, et cédant à un mouvement irréfléchi, qui tenait du respect, il prévint le salut que Berthe allait lui offrir. « Monsieur, lui répondit-elle, » rassurée par cet accueil et d'un son de voix » plein de douceur, ma bonne nourrice, l'excel- » lent M. Harriot que je trouve rassemblés ici, » en m'appelant près de vous, m'ont fait présu- » mer que vous désiriez ma présence : pour peu » que votre visite réponde à mon espoir, je leur » en saurai gré. Ce sera une obligation à ajouter » à bien d'autres... Croyez, monsieur, que je vous » écouterai avec reconnaissance, si vous avez à » m'entretenir d'êtres qui ont droit à toute ma » vénération, quoique leurs bienfaits, comme » ceux du Ciel, aient été jusqu'ici couverts pour » moi, d'une ombre mystérieuse.

— Ma fille... ou plutôt ma charmante nièce, » s'écria le comte surpris qu'une enfant élevée » dans un village à trente lieues de la capitale, » s'énonçât avec cette propriété d'expression, » oui, j'aurai à vous parler de ces êtres... que » votre vue comblerait de joie, si nous avions » eu le bonheur de les conserver... Mais, madame » la comtesse de Saint-Méran et moi, nous vous » en tiendrons lieu; heureux au moins de les » remplacer près de vous, nous en remplirons » les devoirs. La fille de mon frère sera notre fille » chérie. Nous n'avons point d'enfants; elle sera, » elle est déjà la nôtre. Nous lui servirons de père, » de mère; oui, répéta-t-il, de père!.. car l'ai- » mable Berthe, je le vois, méritait d'en trouver » un qui répondît à son cœur. »

Il lui donna un baiser au front; il la regarda et puis l'embrassa encore. En effet, non content d'admirer la noble régularité de ses traits, il y trouvait une ressemblance qui flattait en secret son orgueil. Après quelques instants de cette douce contemplation, il se tourna vers le couple hospitalier.

« Mes bons amis, dit-il à M. et à madame Harriot, comment vous témoignerai-je ma vive, ma profonde gratitude? Vous me rendez

notre Berthe, telle que je l'eusse souhaitée... Je veux dire, telle que mon frère lui-même l'eût souhaitée, s'il avait survécu à la mère de cette enfant... Non, jamais je n'eusse osé attendre autant de vos soins! De grâce, apprenez-moi ce que je puis faire pour vous! Que désirez-vous? j'ai quelque crédit à Paris, à Versailles, jamais il n'aura eu un meilleur emploi. »

Suzanne sanglotait; le bon Harriot prit la parole.

«Monsieur le Comte, grâces à Dieu et à vous, nous n'avons rien à souhaiter. Quand vous nous confiâtes cette bonne et jolie créature, pardon, mademoiselle, ajouta-t-il en se tournant vers l'orpheline, si j'use, en parlant de vous, de termes peu convenables!.. »

A ces mots, Berthe, les larmes aux yeux, alla se jeter entre les bras de l'honnête laboureur, et dans cette action, toute de sentiment, elle s'accompagna des paroles suivantes :

« C'est moi, bon Harriot, qui vous supplie d'en agir toujours ainsi avec l'enfant que vous avez tenue si souvent sur vos genoux, pour les fantaisies de laquelle vous avez eu tant de complaisances, et qui a trouvé la plus tendre des mères dans votre digne et bien-aimée compagne.

Ah ! je ne veux cesser jamais d'être votre fille à tous deux. Traitez-moi donc comme telle... Le destin qui m'attend aura beau changer ma situation, mon cœur, je l'espère, restera toujours ce qu'il est pour vous ! Je vous dois tant ! si j'ai le bonheur de plaire à une autre famille, ne sera-ce pas encore votre ouvrage ? De grâce, ne me retranchez jamais de la vôtre ! »

En prononçant ces mots, auxquels le timbre de sa voix argentée communiquait un charme infini, elle couvrait de ses baisers, elle mouillait de ses larmes les cheveux blancs du vieillard ; ainsi une belle rose, agitée par un souffle de vent, laisse tomber sur des lis les perles qu'une nuit humide a amassées dans son sein. En se retournant pour partager ses caresses avec sa mère d'adoption, Berthe ne la trouva plus à ses côtés. La pauvre châtelaine n'avait pu résister à la douleur d'une séparation devenue imminente, et se couvrant les yeux de son tablier, elle s'était enfuie de la salle basse, après avoir laissé tomber, dans le trajet, et quenouille et fuseau.

Le père Harriot reprit la parole :

« Les femmes sont ainsi, monsieur le Comte ; elles sentent plus vivement que nous ; mais, Dieu aidant, cette douleur se calmera ; l'église est à

la porte, et Suzanne, en y passant un quart d'heure ou deux, y trouvera du soulagement ; d'ailleurs nous avons de bons fils qui m'aideront à la consoler.

» Je vous disais donc (et votre bonté me pardonnera d'y revenir) que, lorsque vous nous confiâtes cette chère enfant, nous étions loin de l'aisance dont vous pouvez remarquer les preuves autour de nous. Pourquoi vous cacherai-je, monsieur le Comte, que nous la devons à la prolongation de vos bienfaits? Ils nous ont permis de faire des économies, tout en étendant notre culture. Songez-y bien : avec cent écus, la pension et l'entretien de mademoiselle Berthe eussent été suffisamment défrayés. Quand nous l'avons vue croître, j'en ai employé cent autres à lui procurer des maîtres. Notre respectable curé, plus d'une fois, l'a éclairée de ses avis et de ses conseils. Tantôt au presbytère, tantôt chez nous, il lui donnait des leçons d'histoire et de religion. Pour cela, j'ai eu assez de peine à lui faire accepter, de temps à autre, une pièce de vin de Bordeaux, qu'à son insu on prenait la précaution de rouler auparavant jusqu'à sa cave; encore, les malades en buvaient-ils plus que lui.

» J'ai donc mis en réserve, à chaque bout de l'an, un bon sac d'écus. Joignez à cela la bénédiction descendue d'en-haut sur nos granges, sur notre étable et sur nos vergers, depuis que mademoiselle Berthe a dormi sous ce toit : et voyez, monsieur le Comte, si nous pouvons encore vous demander quelque chose? »

— Eh bien, mon cher Harriot, je puis vous assurer, de mon côté, que le Ciel récompensera ce désintéressement. Mais, quelque chose qui vous arrive, comptez sur moi! De ma vie, je n'ai rien promis que je ne l'aie tenu; et ce ne sera pas quand il s'agira de vous, que je manquerai à ma parole. »

Telle fut la réponse du comte; mais Berthe, à son tour, s'était éclipsée de la salle basse. On ne douta pas qu'elle n'eût suivi sa nourrice. En effet, on la vit bientôt rentrer tenant la fermière châtelaine par la main, après l'avoir tirée de la laiterie, où la pauvre femme était allée chercher un refuge pour sa douleur. Aux consolations offertes avec une sorte de succès par l'orpheline, le comte ajouta quelques mots obligeants, et l'honnête Harriot retourna à ses fourrages, dans la compagnie de son épouse qui le suivit moitié de gré, moitié entraînée par le vieillard; car

celui-ci avait cru convenable de laisser seuls l'oncle et la nièce dans un moment, où ils auraient sans doute à se faire des communications de quelque importanc. Le comte de Saint-Méran, qui avait accompagnée la fermière jusqu'au vestibule, l'y arrêta pendant deux minutes, pour lui adresser une question.

« Je me rappelle, dit-il, que Berthe doit porter un signe naturel au pied gauche, signe qui, au besoin, eût pu servir à la faire reconnaître. Madame de Saint-Méran a trouvé, dans les papiers de sa belle-sœur, une note qui en constate l'existence, et elle m'a chargé de vous en parler? »

— « C'est au pied droit, répondit Suzanne. Madame la comtesse pourra l'y voir, si vous n'aimez mieux, dès à présent, charger votre dame de compagnie de cette vérification. »

— « C'est bien, reprit le comte. » La fermière rejoignit ensuite, d'un pas lent, son mari, qui descendait les degrés du perron. Le chevalier de Saint-Louis rentra, de son côté, dans la salle basse, où sa nièce debout entre les deux fenêtres, était restée livrée à ses réflexions. Il s'avança vers elle et, la prenant par la main, il l'invita à s'asseoir. Rapprochant un second fau-

teuil, couvert d'un point de Hongrie, que le temps n'avait pas trop endommagé, il s'assit lui-même à ses côtés, pour s'entretenir plus familièrement avec elle.

III.

UN MÉNAGE EN 1788.

Que de choses on eût eu mutuellement à se dire dans ce tête-à-tête, si la parole avait pu y devenir de part et d'autre la fidèle expression de la pensée ! Berthe n'avait rien à cacher, absolument rien; mais le comte n'était pas dans la même situation. Un secret pesait sur son cœur, et il était près à chaque instant, de le laisser échapper de ses lèvres. La parole d'honneur qu'il avait donnée avant son départ de Paris, avait eu seule la force d'y retenir un aveu. Peut-être encore pour des yeux plus clairvoyants aurait-il déjà transpiré dans ses regards et dans le son de sa voix. C'est une fable qu'il avait imaginée et débitée aux époux Harriot, quand il leur avait parlé d'un frère et d'une belle-sœur : c'était lui qui était le père de l'orpheline confiée à leurs soins; c'étai

la comtesse de Saint-Méran qui en était la mère; et il fut obligé de soutenir une lutte assez vive contre lui-même pour ne pas proclamer à l'instant sa paternité. Il est vrai qu'en cela, l'amour-propre avait ajouté sa force au cri de la nature qui, certes, eût eu bien moins de retentissement, si Berthe avait été moins jolie et moins spirituelle. Il faut pourtant reconnaître que ces seules qualités n'avaient pas décidé de l'adoption que le comte avait déjà prononcée dans son cœur. La bonté dont un charmant visage portait l'empreinte, l'égalité de caractère et la douce sensibilité que Berthe, jusque là orpheline, avait montrée en s'attendrissant avec un couple de vieillards, un peu au-dessus de leur condition, mais qui, dans la langue de leurs voisins, n'étaient que des *fermiers renforcés*, enfin, la modération de ses désirs à l'instant même où la fortune pouvait les combler, pour le comte de Saint-Méran, ne laissaient pas d'ajouter beaucoup de prix aux avantages physiques dont cette jeune personne avait été pourvue avec tant de largesse.

Qui l'empêchait de s'abandonner hautement à une émotion en faveur de laquelle parlaient tant de motifs? Qui refoulait, au fond de son âme, des sentiments, dont l'explosion très-na-

turelle l'eût soulagé d'un poids, bientôt trop pénible à porter dans les rapports fréquents de l'intimité domestique? Une seule chose, la promesse qu'il avait faite à la comtesse son épouse! c'est ce qui demande une explication.

L'héritier principal de la maison de Saint-Méran, auquel tous les biens de la famille étaient substitués, vivait avec luxe et venait de former une alliance brillante, pendant que son frère puîné, simple chevalier de Malte, était réduit à une pension alimentaire. Ce dernier allait voir, chaque semaine à Paris, une cousine, religieuse professe du couvent des Annonciades qui, parfois, se faisait accompagner, au parloir, d'une jeune amie, peut-être imprudemment confiée à ses soins. Hortense, fille unique du marquis de la Chataigneraye trop répandu dans un monde dissipé pour surveiller l'éducation d'une enfant de quinze ans, ne put voir aussi souvent un jeune homme bien né, instruit, sur lequel la nature avait versé avec libéralité ses dons les plus rares, tandis que les conventions sociales le condamnaient presque à un état de pauvreté, sans se sentir entraînée vers lui. Le chevalier de Malte n'était pas cuirassé contre des charmes, dont un cœur tendre, expansif et précoce, lui adressait pres-

que l'hommage dans chaque regard, dans chaque parole. Des entrevues furent ménagées entre les deux amants. Hortense n'avait pas achevé son troisième lustre, sans que sa passion pour le jeune Arthur de Saint-Méran, n'eût coûté cher à son innocence. L'état de sa santé vint ajouter bientôt, à son amour, un instinct maternel dont elle ne s'affligea pas, et qui fortifia, dans sa pensée, l'engagement pris avec elle-même, de dédommager le chevalier des injustices du sort par le don de sa main. Ce sont de ces caractères décidés, auxquels les obstacles ne semblent que des occasions plus ou moins heureuses, de déployer leur vigueur. Elle aimait et elle y trouva une partie de sa force. Aussi, en déclarant sa situation à son père, elle eut le courage de lui demander un époux. Blessé dans son honneur, contrarié dans ses projets ambitieux, le marquis de la Chataigneraye, commença par soustraire sa fille aux Annonciades, non sans avoir exhalé son juste mécontentement en présence de l'abbesse; ensuite il appela en duel le chevalier de Saint-Méran et le laissa au bois de Boulogne, percé de deux coups d'épée, dont l'un mit en péril les jours du séducteur de sa fille.

Rester fidèle à celui qu'elle avait juré de pren-

dre pour époux, fut une conséquence naturelle du caractère de cette jeune personne. Le sang versé par la main d'un père lui parut mettre le sceau à sa foi. Elle y vit presque un sacrement. Reléguée au fond d'un château de l'Auvergne, elle y vivait de souvenirs et d'espérances. Un billet qu'elle eut l'adresse de faire parvenir à son amant lui apprit à la fois sa retraite et ce qu'elle attendait du courage de l'homme auquel elle avait confié sa destinée. Ce fut le cœur du chevalier qui répondit à cet appel. A peine convalescent de ses blessures, il était sous les murs crénelés du château féodal. Hortense en fut enlevée par M. de Saint-Méran, secondé de l'un de ses amis propriétaire de la tour des Sept-Monts dans le Soissonnais. Un voyage adroitement combiné transporta dans cet asile les deux fiancés avec un tel secret, qu'ils échappèrent aux recherches du marquis. Mais un séjour prolongé dans un village, quelque obscure que soit cette retraite, aura toujours ses périls. Par cela même qu'on y est inconnu, on éveille l'attention. Uni par les liens de l'honneur à sa compagne, décidé à fortifier, le plus promptement possible, ces nœuds de ceux de la religion, le chevalier de Saint-Méran se hasarda à rentrer dans Paris avec son amante.

Personne n'ignore en effet que de toutes les villes du royaume, c'est celle où il est le plus facile de vivre ignoré, pour peu qu'on y apporte de prudence. Tel fut le motif de son choix; mais son signalement était donné aux portes de la capitale. A peine franchissait-il la barrière du Trône, qu'arrêté par un exempt de police il fut jeté dans une voiture qui, escortée de deux cavaliers de maréchaussée, en vertu d'une lettre de cachet, le conduisit à Toulon. Le commandant de ce port, soumis aux ordres qu'il avait reçus de la cour, les exécuta en le faisant partir pour Malte. A peine Arthur eût-il le temps de s'aboucher avec un banquier entre les mains duquel il déposa le titre original d'une rente sur l'Hôtel-de-Ville de Paris, unique don d'un oncle décédé commandeur de son ordre. Ce dépot confié à la discrétion d'un honnête homme, devint le gage des quinze cents livres de rente assurées à la jeune Berthe. Ce qui y fut ajouté subséquemment était dû aux souvenirs un peu attiédis d'une mère.

Le malheureux chevalier de Malte, à contre cœur, armé contre les barbaresques sans avoir encore prononcé de vœux, captif chez les Tunisiens pendant dix-huit mois, échappé à ses fers sur une felouque devenue bientôt le jouet

des vents, des côtes d'Afrique transporté par une suite de vicissitudes au Bengale, où les secours de son bras et de son intelligence offerts à Typosaëb, en furent largement récompensés, rentra enfin dans sa patrie après cinq ans d'absence, pour y prendre le titre de comte de Saint-Méran, et y recueillir l'héritage de son frère aîné mort sans postérité.

Hortense lui était restée fidèle : aussi leur union ne pouvait plus éprouver d'obstacles, que ceux qu'ils y mettraient eux-mêmes, comme bientôt il sera facile de s'en convaincre. C'est ici qu'en traits rapides nous avons à continuer le portrait de cette jeune femme, destinée à occuper une place assez importante dans notre récit. Plus tard, de sa propre main, elle y donnera les derniers coups de pinceau.

Mademoiselle de la Chataigneraye, avait été douée par la nature de plus d'esprit que de jugement, de plus d'imagination que de sensibilité. Elle était susceptible de se passionner, sans que son cœur fût très-ému. Ses sens parlaient plus haut que celui-ci; et pourtant, une puissance supérieure à tout le reste, régnait en maître absolu chez elle, et, fortifiée par le laps des ans, était parvenue à gouverner despotiquement tous

les actes de sa vie. C'était un désir de plaire qui ne connaissait pas de bornes. La nature et l'éducation de couvent semblaient s'être conjurées pour en favoriser le développement. Hortense était belle, sans que sa physionomie fût très-expressive. Ses traits ne s'animaient, pour ainsi dire, que sous le fouet d'une passion violente. Alors l'éclair jaillissait de ses yeux, sa voix éclatait avec des intonations, dans lesquelles on eût vainement cherché la douce mélodie d'un organe féminin. Rarement vit-on sa paupière s'humecter de quelques pleurs. Encore, précédaient-ils presque toujours une scène d'emportement. Sa figure, remarquable par sa régularité, pouvait être comparée à un beau ciel, mais à un ciel des tropiques, où il pleut rarement, et où les tempêtes s'annoncent par des gouttes de pluie larges et brûlantes.

Hortense était riche et d'une naissance illustre, double mérite avec lequel il lui était difficile d'échapper aux louanges de ses compagnes, aux caresses des dames Annonciades, aux complaisances de l'abbesse et aux adulations des amis de son père, souvent admis à la visiter avec lui dans le parloir. Certain jour, au moment où le marquis s'éloignait accompagné de l'un de ses inti-

mes, elle eut le malheur d'entendre celui-ci dire à l'oreille de M. de la Chataigneraye, mais de manière qu'il n'en échappât pas un mot à celle de la jolie recluse : « Voilà une figure, dont on » entendra parler, et qui fera plus d'une passion » dans le monde Parisien ! » A peine parvenue au dernier mois de sa quatorzième année, la petite pensionnaire se crut obligée de faire une passion pour obéir à l'oracle. L'accomplissement de la prédiction devait appartenir au chevalier de Saint-Méran. En cela, Hortense joua de bonheur; car ce jeune homme était digne par son éducation et ses mœurs, encore plus que par les avantages de sa noble physionomie, d'inspirer un sentiment vrai. La bonté du roi lui avait ouvert l'école militaire de Paris. S'il s'y était livré à des études sérieuses, tandis que ses camarades n'étaient occupés que de plaisirs, il n'avait pas négligé, non plus, la culture des arts d'agrément. Suivant le mot d'un ancien, il avait su sacrifier aux grâces. Son talent en musique allait au-delà de celui d'un amateur de première force; sa voix mordante dans les notes basses, avait du moelleux et de la suavité dans les tons élevés. Un artiste ordinaire se fût contenté de son talent en peinture; et comme mademoiselle de la Chataigneraye joi-

gnait à son vif désir de plaire, un esprit assez pénétrant, une repartie au moins prompte si elle n'était pas toujours spirituelle, et toute la fraîcheur de son âge, l'inclination devint bientôt réciproque. Hortense, à peine nubile, voulait avoir l'honneur d'un attachement sérieux : ce fut son préservatif contre d'autres séductions. Dans son amour, elle versa tout son amour-propre. Aussi la volonté du marquis, arrachant son amant de ses bras, la trouva inflexible. Ce fut l'orgueil du père qui fut obligé de fléchir devant celui de la fille; aucun effort ne put soulever le voile qui avait couvert son absence pendant son séjour à Sept-Monts; les nouveaux partis qui se présentèrent furent repoussés avec dédain; et, le marquis ayant succombé à une pleurésie, dont on accusa une chasse trop fatigante, après une nuit prodiguée à une autre sorte de plaisirs, Hortense se trouva libre.

Ce fut à peu près le moment où le chevalier de Saint-Méran rentra lui-même en France pour y recueillir une fortune dont il eût pu se passer, sans éprouver de gêne, et un titre sur lequel il n'avait javais compté; mûri à l'école du malheur, il ne devait ni abuser de l'une, ni compromettre l'autre. De toutes les faveurs dont après tant

d'épreuves le Ciel le comblait, le pouvoir de donner un nom à son épouse, un état à son enfant, lui sembla la plus signalée. De ces deux devoirs également sacrés pour lui, à son vif regret, il ne put remplir qu'un seul. Hortense avait atteint sa vingt-deuxième année : depuis quelque temps elle était devenue l'objet d'une foule de recherches qu'elle ne devait pas toutes à sa fortune; car ses grâces formées, la vivacité de son esprit, son élégance, et jusqu'à son ton plus décidé que ne l'est dans la vie ordinaire celui d'une femme de son âge, avaient une véritable puissance d'entraînement. Mais, si ces qualités avaient pris chez elle du relief, les défauts jetés en germe dans son âme, s'étaient également développés. Avide de louanges, les désirant à tout prix, fière d'un sentiment qui avait fait du bruit, encore plus qu'elle n'en était maîtrisée, elle voulait jouir de la sorte de renommée qu'elle avait conquise, sans porter la peine d'une faute dont il ne restait plus de traces. En effet, la tour de Sept-Monts l'avait couverte de son ombre, et le dépôt confié au village de Rozières était absolument ignoré; elle exigea que cette erreur, d'une époque déjà reculée, y demeurât ensevelie. En vain le comte de Saint-Méran eut recours aux supplications; en-

vain il fit entendre ce cri d'amour paternel qui mettait en vibration toutes les fibres de son cœur; aucune corde ne frémit à l'unisson dans celui d'une mère. Hortense fut inflexible. Ressaisie de son entière liberté, elle ne consentit à en aliéner une partie, en marchant à l'autel, qu'après que le comte se fut engagé, sur sa parole d'honneur, non-seulement à garder le secret de la naissance de Berthe, mais encore à s'abstenir de toute tentative pour la voir. Ici, il ne faut pas l'oublier, l'amour-propre de la femme du monde, avec assez d'adresse, se cacha sous un voile de pudeur. Les grands mots de décence, de morale publique furent prononcés; c'est en gémissant que l'on se voyait forcée de leur immoler la nature, et une larme vint briller un moment au bord d'une paupière soyeuse. De la sorte, sans être absolument oubliée, la pauvre Berthe n'occupa plus qu'une place éventuelle dans l'avenir du ménage qui allait se former, et dont elle était pourtant le premier lien. L'infécondité de la couche nuptiale pouvait seule la rendre à sa famille; obscure commensale de la ferme Harriot, il était très-probable qu'elle y finirait ses jours, malgré les bonnes intentions de l'un des conjoints.

Formée sous ces tristes auspices, l'union du comte et de la comtesse de Saint-Méran ne fut pas heureuse. Un fils naquit sans la resserrer beaucoup. Son tempérament faible et délicat jetait sans cesse les deux époux dans de mortelles alarmes. Hortense finit par ne trouver de meilleurs moyens de se dérober à celles-ci, qu'en se plaçant au centre d'un cercle d'hommages et d'adorations. Belle, opulente, elle s'enivrait de l'encens qu'en ce monde on ne cessera jamais de brûler sur l'autel de la richesse et de la beauté. Au milieu de ce prestige, entourée d'étrangers qui affichaient hautement leurs espérances, et qui attendaient le moment d'en proclamer le succès, elle voulait persuader au comte qu'elle avait trouvé le bonheur, et qu'il devait se juger heureux lui-même de ce que son hôtel était un des mieux meublés, sa table des mieux servies, chacune de ses voitures du meilleur goût, et sa femme l'une des plus jolies et des plus élégantes de tout Paris.

Après avoir passé par des épreuves pénibles, Arthur eût souhaité que ses jours coulassent plus paisibles au sein des arts et de l'amitié. Tant de bruit l'importunait; tant de dissipation plongeait son âme dans un vide accablant. Isolé

au milieu de la foule, il ne voyait à ses côtés que déceptions. Une mélancolie maladive devint l'état habituel de son âme. Sa santé en fut altérée. Lui qui, du fond de l'exil, tournant ses regards vers la patrie absente, vers une épouse le premier de nos amis dans l'ordre providentiel, lui qui avait rêvé les douceurs du toit domestique, il reconnaissait avec amertume que son Hortense, tout en lui conservant un attachement, dont suivant le monde il n'avait pas encore le droit de soupçonner la sincérité, existait peu pour lui. Il lui arrivait parfois de se demander ce qu'à bien dire une femme ainsi répandue, volant d'un plaisir à un autre, d'une loge de spectacle à une salle de bal, réserve à son bénévole mari? Et avec le sarcasme d'un sourire, il se répondait que c'était en vérité bien peu de chose.

Ce n'est pas ainsi qu'il avait entendu ordonner sa vie. Ce n'est pas ainsi qu'il l'avait comprise! Retiré dans son appartement solitaire pendant l'absence de la comtesse, combien de fois ne regretta-t-il pas de ne pouvoir ouvrir, de temps en temps, sa porte à l'humble créature oubliée dans un hameau et dont les jeux enfantins lui eussent été une douce distraction! Dans sa douleur, il lui arriva souvent de maudire cette

richesse qui, en lui imposant l'embarras d'un luxe excessif, semblait autoriser jusqu'à un certain point, la vie dissipée à laquelle la comtesse de Saint-Méran jetait ses heures à pleines mains, comme ces fleurs d'un jour, dont on fait litière après qu'elles ont paré le salon de la veille.

Un évènement triste en soi, mais sur lequel le comte Arthur fonda l'espoir d'un meilleur avenir, changea pendant quelques semaines l'aspect de l'hôtel de Saint-Méran. Échappant à une demi douzaine de médecins qui avaient commencé par paralyser les forces de la nature, l'héritier présomptif d'une grande fortune termina sa vie languissante. Il s'éteignit plutôt qu'il ne succomba à une maladie caractérisée. Hortense fut obligée à des pleurs. Respectant cette affliction, Arthur, alors même qu'il entrevit le moment où il pourrait appeler Berthe à ses côtés, crut devoir différer la tentative à laquelle il se proposait de se livrer dans ce dessein. Deux mois s'écoulèrent; la comtesse dévorée d'ennui et n'osant encore rentrer dans le tourbillon, auquel un esprit de convenance, plus qu'une perte récente, venait de la soustraire, se plaignait de sa solitude, bien qu'une société peu nombreuse d'amis honnêtes s'efforçât d'en rompre l'uniformité. Mais s'ils

avaient de l'instruction, s'ils cultivaient avec succès des talents agréables, ils étaient presque tous de l'âge de son mari. Civils et respectueux, ils étaient économes, envers la maîtresse de la maison, de ces louanges dont elle aimait à se repaître. Au moment où elle faisait le procès à sa situation, Arthur parla de Berthe. Il fut écouté. Pour la première fois, depuis des années révolues, les lèvres d'Hortense exprimèrent un sentiment. Son illusion alla jusqu'à prendre son ennui pour un retour de tendresse maternelle; ce fut sous cette livrée qu'elle l'offrit au comte. En songeant qu'elle pourrait avoir près d'elle, une faible créature entièrement dans sa dépendance, elle se familiarisa avec l'idée de tirer sa fille de son obscurité.

M. de Saint-Méran accueillit ce projet comme une résolution née du propre mouvement de son épouse; il y avait de sa part, quelque adresse à lui en laisser l'honneur. Aussi, l'acceptant comme un bienfait, il lui en rendit grâces, et il se chargea d'aller en personne, réclamer l'orpheline à Rozières. Des chevaux de poste furent commandés pour cinq heures du matin.

Le comte Arthur s'était endormi avec la douce pensée qu'un être de plus à chérir, allait être as-

socié au sort des habitants de l'hôtel. Quelques renseignements imparfaits lui étaient parvenus sur cette jeune personne. Comme ils lui étaient favorables, il se plut à l'embellir, dans ses rêves, des qualités les plus propres à justifier l'attachement dont il se proposait de lui donner des preuves. Si son sommeil eut des songes flatteurs et d'une tendre bienveillance pour son enfant, celui de la comtesse fut très-agité; ou plutôt, de toute la nuit elle ne put clore sa paupière.

Le nom de mère est doux à entendre; ce n'est pas l'oreille seule qui en est émue; mais lorsqu'au sortir d'une bouche de seize printemps, il s'adresse à une femme de trente-trois étés, qui n'a pas renoncé au désir de plaire, et qui redoute que les moyens d'y parvenir ne lui échappent bientôt, il perd beaucoup de sa mélodie. La jeunesse de l'une raconte trop haut la maturité de l'autre; et ce voisinage, quand il ne réjouit pas les entrailles d'une mère, lui devient importun. Donnant à sa pensée secrète une couleur de décence, la comtesse de Saint-Méran résolut d'échapper à ce péril. Elle fit avertir son mari par un message, de passer dans sa chambre avant qu'il montât en voiture.

Quand le comte Arthur eut pénétré dans cet

appartement auquel l'or et le marbre, drapés de ces étoffes légères que les Grecs de l'Ionie appelèrent de l'air tissu, communiquaient plutôt l'apparence d'un temple que celle d'un asile préparé pour le repos de la nuit, son épouse l'invita à s'asseoir sur le bord de sa couche moëlleuse, et, lui tendant la main comme une souveraine bienveillante, elle s'exprima en ces termes :

« Monsieur le Comte, j'ai pensé que notre Ber-
» the en tombant presque des nues dans cet hô-
» tel, prêterait à des propos dont nous devons
» éviter l'embarras. Vous le savez, Paris montre
» plus d'indulgence pour les fautes du moment
» présent, que pour celles qui sont d'une vieille
» date. Ces dernières, en effet, ont perdu, à ses
» yeux, les accessoires qui pouvaient leur servir
» d'excuse. Nous ignorons ce que c'est que cette
» enfant, si elle a quelque figure, si elle est pré-
» sentable à nos amis. Croyez-moi, sous le titre
» de votre nièce, elle sera reçue avec plus de
» bienveillance, que si elle portait celui notre fille.
» On en exigera moins, on lui accordera plus. Ain-
» si, mon cher Comte, si vous voulez la voir
» bien accueillie de moi, elle n'arrivera à l'hôtel
» qu'avec la qualité de parente. Et encore une de-
» moiselle de douze ans à conduire bientôt dans le

» monde, m'imposera une tâche assez pénible.

— « Dites de seize ans, ma chère Hortense, » reprit le comte affligé du triste jour que cette proposition jetait sur le cœur froid et personnel de sa compagne.

La comtesse de Saint-Méran s'écria comme effrayée :

« Seize ans, bon Dieu ! je ne m'y serais jamais attendue. J'étais donc une enfant quand,... en vérité, monsieur le Comte, vous eussiez dû m'épargner un peu plus... Que faire à présent de cette grande fille?.. qui n'aura reçu aucune éducation!.. vous me donnez là un joli pendant d'oreille, il faut en convenir! c'est une vraie cruauté!.. »

« Hortense, c'était précisément l'âge que vous aviez, quand.... »

Monsieur, tout cela n'a pas le sens commun.. vous pourriez vous tromper dans des calculs qu'il est inutile de vérifier.... enfin j'ai consenti, je ne retirerai pas ma parole; mais si je cède à vos importunités, vous savez à quelles conditions je souffrirai que Berthe entre dans cet hôtel. J'espère, monsieur, que vous vous y conformerez; je compte même sur votre parole d'honneur.. »

A l'instant où la voiture franchisssait la

porte cochère, la comtesse en se regardant dans la glace placée au fond de son alcôve, et souriant à sa propre image, se disait à haute voix : « A » tout prendre, vaut mieux encore passer pour » une jeune tante, que d'être une vieille ma- » man. » Si la vie et les sentiments de cette femme avaient pu être mis en doute, ce seul mot, sorti de sa bouche, eût été celui de l'énigme; toute son existence y était résumée.

IV.

LE DUO.

Entraîné par un sentiment paternel, que déjà tout justifiait à ses yeux, vers la jeune Berthe auprès de laquelle nous l'avons laissé assis, tenu dans une discrète réserve par la nécessité de résister à cette impulsion et par la crainte que plus tard sa fille n'en portât la peine, d'ailleurs esclave de sa parole, le comte de Saint-Méran dissimulait de son mieux l'agitation de son âme, à la faveur d'un ton d'aisance familier aux personnes

qui ont vécu dans le grand monde. Il interrogea l'orpheline sur son voisinage, sur les personnes avec lesquelles elle avait le plus de rapports, sur ses occupations et ses lectures. Les réponses à chacune de ces questions furent courtes et modestes. L'accent d'innocence avec lequel elles furent prononcées, y répandit un charme touchant. « Pour voisinage, dit-elle, on avait le presbytère, l'église et les cabanes; pour société, le respectable pasteur de cette petite paroisse et son neveu qui se destinait à l'état ecclésiastique; pour occupations, les soins de la laiterie, du linge, des abeilles et du colombier; pour bibliothèque, la sainte Bible dont chaque jour, avant la prière du soir, elle lisait quelques pages à la famille rassemblée, les sermons de Massillon et du père Cheminais que lui prêtait le bon curé; liste à laquelle elle ajouta, non sans un léger trouble, les œuvres de Gessner traduites par Turgot sous le nom d'Huber, le livre de Télémaque, le Spectateur anglais et la Jérusalem délivrée qu'elle tenait de la main du jeune Silfrid. »

« Mon aimable Berthe, remarqua le comte en souriant, dans ce poème admirable du Tasse, il y a une douce Herminie à laquelle je serais tenté de vous comparer, puisque comme vous elle a

trouvé un asile chez des bergers et au fond d'une retraite ignorée. »

Au nom d'Herminie, le tendre incarnat des joues de Berthe reçut une teinte plus vive, ce qui n'échappa point au regard observateur du comte. Cependant une lacune eut lieu dans l'entretien de l'oncle et de la nièce. On avait peut-être l'esprit trop préoccupé; on était de part et d'autre trop oppressé du sentiment d'une situation nouvelle, pour ne pas lui payer ce tribut silencieux. L'orpheline fit cesser cette pause, en s'informant de la santé de sa tante et en demandant au comte, si une nièce élevée au village n'aurait pas quelques droits à son indulgence? « C'est beaucoup, poursuivit-elle, que madame » la comtesse de Saint-Méran ait bien voulu son- » ger à moi sans me connaître, puisque c'est à sa » bonté que je dois, comme vous me l'avez ap- » pris, les deux cents livres dont depuis trois ans » on m'a laissé l'entière disposition. Je serai heu- » reuse de lui en témoigner ma reconnaissance. » Mais, après un si long séjour à Rozières, je » crains d'être dépouvue de tout ce qui a droit » de lui plaire. Elle me permettra au moins de la » chérir, et en cela j'espère que mon cœur ne » sera jamais en défaut.

—« Ma chère, ma bien aimée Berthe, reprit le comte en lui serrant tendrement les deux mains dans les siennes, vous avez des titres personnels à son amitié... ainsi que vous possédez déjà la mienne sans la moindre réserve !.. C'est nous qui avons à nous reprocher l'oubli dans lequel nous vous avons laissée !.. moi surtout ! moi !

» Et pourtant, murmura-t-il à voix basse, et en se levant de son fauteuil, je doute que cette chère créature valût tout ce qu'elle vaut aujourd'hui, si elle avait reçu la brillante, mais trop futile, éducation de la maison maternelle ? »

Après s'être promené quelque temps dans la salle basse, le comte s'arrêta comme par distraction, le dos tourné à la croisée. Tourmenté de son secret, jamais il n'en avait plus senti le poids. Ses yeux s'étaient dirigés sur Berthe, dont il rencontra le regard plein d'une tendresse filiale; peu s'en fallut qu'attiré par une force devenue irrésistible, il ne courût vers elle pour la serrer dans ses bras et s'y délivrer de son pénible fardeau. Afin de se dérober à cette pensée, et ne trouvant pas sur ses lèvres des paroles à l'aide desquelles il lui fût possible de cacher son trouble, il s'approcha du clavecin, des touches duquel sa main habile obtint quelques brillants arpéges.

« Berthe, dit-il ensuite, on m'a assuré que vous étiez musicienne. Chantez-moi un air de Grétry; je vous accompagnerai sur cet instrument. »

—«Musicienne! non, répondit aussitôt la jeune fille; mais j'aime la musique, et je crois, monsieur,.. mon cher oncle, reprit-elle en s'approchant du clavecin, qu'il y aurait moins de modestie à vous refuser qu'à contenter votre désir. »

La partition de l'opéra comique du *Silvain* était sur le pupitre; Berthe en tourna les feuillets un à un, sans regarder le comte. Elle lui demanda en même temps s'il aurait la complaisance de lui servir de second pour un duo qu'elle avait chanté la veille avec Silfrid? « Eh bien oui, répli-
» qua le comte Arthur! je suppose qu'il me reste
» encore assez de voix pour vous accompagner,
» quoique depuis des années je n'aie pas eu
» l'occasion de la faire entendre, et par consé-
» quent de m'écouter un peu moi-même. » Et il continua à laisser ses doigts errer sur le clavier.

Quelle fut sa surprise, quand la main de Berthe se fut arrêtée sur la page où était noté le duo de la scène huitième! A quelle émotion ne fut-il pas livré, lorsque se substituant à *l'Hélène* de cette œuvre musicale, sa propre fille, du go-

sier de laquelle coulèrent des sons qui eussent fait honneur à celui de madame la Ruette, modula ces paroles attendrissantes : *Dans le sein d'un père, ton cœur va voler.* Paroles auxquelles il répondit, sans s'apercevoir de l'altération de celles qu'il plaçait dans la bouche de *Silvain : à ce nom de père, je me sens troubler.* (1)

Le duo ne put être achevé, non que Berthe n'exécutât sa partie avec goût et avec un organe enchanteur, que la moindre culture eût conduit à la perfection; mais avant qu'ils fussent parvenus à la moitié de ce morceau d'ensemble, les doigts du comte pesaient à peine sur les touches du clavier, et sa voix était restée comme suspendue et noyée dans les larmes. Forcé de s'avouer qu'il ne pourrait parvenir à la fin du couplet, il quitta la chaise sur laquelle il était assis, pour retourner à son fauteuil. Berthe qui craignit d'avoir réveillé chez lui de trop cruels souvenirs, le regarda en ce moment, et fut effrayée de l'altération de ses traits. L'existence du parent qui venait la réclamer, était encore toute mystérieuse à ses yeux : sans chercher à provoquer des com-

(1) Dans la réplique de ce duo, Marmontel fait dire à Silvain : *Au nom de mon père, je me sens troubler.* Madame la Ruette, dans cet opéra-comique, créa le rôle d'Hélène.

munications auxquelles elle ne se croyait aucuns droits, elle feignit de n'avoir point remarqué un trouble qui ne pouvait avoir qu'une cause morale, et elle se borna à offrir au comte l'appui de son bras. Avec ce support, le chevalier de Saint-Louis trouva le trajet facile ; le fardeau de ses peines lui en parut même allégé ; aussi en témoigna-t-il sa reconnaissance à sa nièce par les paroles suivantes :

« J'eusse dû me défier un peu plus de mes forces, ma chère Berthe. J'attendrai sagement qu'elles soient mieux rétablies, pour faire de la musique avec vous. Ce n'est pas de l'injure des ans que j'ai le plus à me plaindre. Votre main, ma chère enfant, est destinée à panser d'autres plaies. J'en ai au moins l'espoir, et je sens que déjà je dois beaucoup à votre présence... Voilà que le soleil penche vers son couchant : n'est-il pas temps, ma chère nièce, que vous fassiez vos préparatifs de départ ? Voulez-vous que j'appelle madame Desfeux pour qu'elle vous soit de quelque secours ?

—« Cher et bien aimé parent, répondit l'orpheline, vous me permettrez de solliciter de votre bonté un délai de vingt-quatre heures. Après seize ans de séjour dans ce hameau, que mille

attentions, auxquelles j'étais sans droits, m'ont fait regarder comme ma patrie, vous n'exigerez pas que je l'abandonne en me bornant à tourner vers lui un triste et peut-être dernier regard. Le voyageur qui, pendant un orage, a trouvé un abri sous un arbre, lui accorde un peu plus en le quittant. »

— « Je serais fâché, mon aimable Berthe, de vous empêcher de remplir des devoirs. Mais il me semble que ceux-ci ne sont point assez multipliés pour ne pas vous permettre de vous en acquitter dans une heure, pendant laquelle je vous attendrais encore. Les distances sont ici tellement rapprochées qu'à la rigueur ce temps pourrait vous suffire. Toutefois, si vous en souhaitez davantage... »

— « Mon bon oncle, n'ai-je pas à donner le baiser d'une sœur aux enfants de mon père et de ma mère d'adoption, que les ténèbres du soir ramèneront seules au logis ? Je voudrais visiter dans les cabanes de Rozières et de Sept-Monts quelques pauvres vieillards infirmes qui se sont accoutumés à ma présence. Oh ! le cœur me serre de penser qu'ils auraient à me reprocher demain de m'être éloignée d'eux, et peut-être pour bien long-temps, sans les avoir vus ! L'église, comment

passer devant elle sans y entrer? comment ne pas m'agenouiller encore une fois, sur les degrés d'un autel pour lequel je n'aurai plus de fleurs? Oncle bien-aimé, est-ce que le digne M. Grévin, pasteur de ce petit troupeau dans lequel il m'a comptée et marquée, à bien dire, comme la plus chère de ses brebis, n'aura pas mes adieux? Ne faut-il pas qu'au moins, avant mon départ, sa main vénérable repose un instant sur ma tête? sa bénédiction m'attend, vous m'en voudriez de la dédaigner à la veille d'entrer dans un monde que l'on dit semé d'écueils... Je ne crois même pas que je puisse sortir du presbytère, sans saluer, au moins de quelques paroles, son neveu, ce bon jeune homme qui a perdu, pour moi, une grande partie de ses heures, et auquel je dois presque toute cette faible instruction qui m'a valu votre indulgence?.. Le pauvre Silfrid! je suis certaine qu'il me regrettera! »

N'était-ce pas dire qu'elle le regretterait elle-même? Dans cette supplique rapidement prononcée et avec une sorte de volubilité, il occupait, à la vérité, la dernière place : s'il avait pu lire dans le cœur de Berthe, il s'en fût cependant contenté, car c'est toujours celle qu'une jeune fille accorde à ce qu'elle chérit le plus. Écrit-

elle une lettre? ce sera l'objet de son postcriptum : il en sera de même, soit qu'elle entre dans un salon, soit qu'elle salue autour d'elle en le quittant. Dans le premier cas, son coup-d'œil est prompt comme l'éclair, il s'inquiète, ou il se réjouit; mais c'est son dernier regard qui est ordinairement rempli d'amour. En se reposant d'une manière furtive sur l'être qu'elle a seulement entrevu, en se prolongeant avec une volupté timide et presque voilée, il semblera lui dire qu'il n'a rien à redouter d'un éloignement. En effet, ce n'est pas abandonner quelqu'un que de le quitter ainsi. On reste au moins dans sa pensée; on est assuré d'y continuer un doux et charmant entretien. Qui ne sait que dans ces occasions c'est toujours le dernier visage aperçu dont on se souvient le mieux?

Le comte de Saint-Méran fut touché de cette prière, qui lui était adressée au nom de tout ce qui est en possession ici-bas de faire palpiter le plus délicieusement le cœur de l'homme. Sans la moindre difficulté, il fut convenu entre l'oncle et la nièce, que celle-ci resterait à la ferme Harriot, avec madame Desfeux, jusqu'au lundi matin. Quant au comte, comme il avait à traiter d'affaires à Soissons, il donna l'ordre d'atteler

sans autres délais, se proposant d'envoyer la voiture prendre Berthe au jour et à l'heure indiqués. On était au samedi : c'était permettre à l'orpheline de coucher encore deux fois sous le toit hospitalier. Elle en sut gré à son oncle qui, avant de s'en séparer et de poser ses lèvres sur l'ivoire de son front, lui remit une petite bourse gonflée d'une douzaine de louis d'or, en lui disant qu'il souhaitait contribuer en quelque chose à ses distributions du lendemain.

Dès ce moment, Berthe vit se dissiper une partie de ses inquiétudes sur son avenir. Quelles craintes nourrir en effet, qu'attendre de fâcheux de la demeure nouvelle qui allait la recevoir, puisqu'elle y serait à côté d'un parent ami des arts, assez bon pour mettre quelque prix à ses faibles talents, compatissant à la misère du pauvre, et de l'amitié duquel sans trop d'efforts elle se voyait déjà en possession? Plus d'alarmes! Le bel hôtel de la rue de l'Université, ce luxe d'appartements, cette foule de serviteurs couverts de leur riche livrée, la brillante société à laquelle ils ouvriraient les portes, passaient sans se faire redouter devant les yeux de l'orpheline. Un appui lui était assuré! Après avoir eu le bonheur de plaire à un riche seigneur, et ce qui n'était pas

moins dans son esprit, à un homme de goût, elle se disait que sous une telle protection elle serait probablement à l'abri d'un examen trop rigoureux. Pourquoi sa tante n'aurait-elle pas la même indulgence? Berthe y comptait; et pourtant c'était de ce côté que quelques nuages venaient traverser l'horizon de bonheur dont la riche perspective se déployait devant elle! Rassurée par un signe de la main et un sourire du comte qui, de la portière de sa voiture, lui envoyait le salut du départ en sortant de la cour de la ferme, elle rentra dans sa chambre.

Après avoir employé un quart d'heure à rassembler ses idées, elle sentit la nécessité de mettre à profit le temps que la complaisance de son noble parent laissait à sa disposition. Elle descendit dans la salle basse, où deux baisers bien tendres furent donnés à la bonne nourrice qui n'avait pas encore séché ses pleurs. De là, aucun des autres commensaux n'étant au logis, il était naturel que la direction de ses pensées la conduisît à l'humble habitation du pasteur de ce petit hameau. Le sentier par lequel on y arrivait traversait le cimetière. Jamais les réflexions de Berthe n'avaient été aussi mélancoliques qu'elles le furent, lorsque ses pieds touchèrent, et peut-

être pour la dernière fois, cette terre, asile suprême d'une vie laborieuse. Elle avait toujours pénétré dans cette enceinte avec le sentiment de respect dû à la cendre des morts, mais sans une pénible préoccupation; il n'en était plus ainsi: c'était un adieu que chacun des ses regards adressait aux débris de quelques existences villageoises, dont elle avait été la paisible contemporaine. Ici reposait la vieille mère de sa nourrice, à laquelle ses premiers pas avaient été redevables d'un appui; là une frêle charpente d'enfant moissonné dans son berceau. Le tertre, depuis longtemps tassé sur lui-même, couvrait les restes de sa sœur de lait. Berthe l'avait entouré d'un treillis de saule, faible et suffisante protection donnée à quelques fleurs emblême d'innocence, telles que des narcisses à la tête penchée d'une floraison printannière, deux touffes de lis dont les beaux pétales teints de l'or de leurs étamines s'épanouissaient plus tard, et une bordure de violettes automnales au doux parfum.

« Chère petite, murmura l'orpheline en s'age-
« nouillant sur le gazon humide de la rosée du
« soir, sans moi tu vivrais probablement encore;
« tu serais la consolation de la femme qui gé-
« mit sur mon prochain départ. Car c'est moi qui

« ai détourné de tes livres le vase où tu avais « droit de puiser l'aliment de ta vie. Pauvre petite « sœur, ange qui as retrouvé sitôt des aîles pour « t'envoler, malgré le bonheur dont tu jouis dans « les cieux, puisque l'existence terrestre sera « toujours un bienfait du créateur, pardonne-« moi d'avoir contribué à te la ravir ! prie aussi « pour moi, car tu es au port, et ma nacelle est « menacée de plus d'une tempête sur la mer ora-« geuse où l'on veut qu'elle s'aventure ! Sais-je « s'il ne m'eût pas mieux vallu vivre et mourir, « comme toi, au village ? »

La nuit commençait à envelopper de ses ombres et la modeste église et l'ossuaire construit à son chevet. Le sapin planté au sud du cimetière prenait déjà, aux yeux de l'orpheline, des formes gigantesques. Ses rameaux étagés, formant avec leur tige supérieure un angle obtus, s'inclinaient vers le sol comme de longs bras chargés de tentures funèbres. Berthe se leva, pressa son pas et entra à la hâte dans la cour du presbytère, l'esprit frappé d'une terreur que jusque là elle n'avait pas connue. Sa jeune imagination n'était point cependant en proie à une crainte superstitieuse ; mais le sentiment religieux, qui la dominait en ce moment, tenait d'une exaltation

propre à lui montrer un péril dans le voyage qu'elle allait entreprendre. Fermée d'un simple loquet, la porte du logis hospitalier s'ouvrit, sans peine, sous ses doigts délicats. La jeune fille parcourut en tremblant, sans rencontrer personne, toutes les pièces du rez-de-chaussée, dont se composait cette résidence surmontée, pour tout étage, d'un long grenier. Son effroi s'accrut de cet air de solitude qui n'avait qu'une cause bien naturelle. Le curé visitait en effet un malade, et la servante Thérèse l'avait suivi chargée d'un pain et d'un bouillon. Ainsi le digne ministre du Dieu de charité songeait aussi à soutenir le corps, en même temps qu'il fortifiait l'âme contre les peines de la vie.

Berthe, mécontente de son isolement, se réfugia dans le jardin; car on cesse bientôt d'être seul en présence de la campagne que réchauffent les rayons du soleil ou qui se repose dans le calme d'un beau soir, alors que la voute éthérée semble assombrir son azur, pour permettre aux étoiles d'y étinceler comme autant de diamants détachés de la couronne de l'Éternel. Les pas de l'orpheline la conduisirent insensiblement vers un berceau construit dans un coin du potager et qui, couvert de clématites en fleurs, s'ouvrait

sur un mur à hauteur d'appui. De cette fenêtre rustique, l'œil dominait le château de Sept-Monts et les collines auxquelles il doit d'être ainsi nommé. Ce simple réduit avait acquis plus d'un titre aux préférences de Berthe : la tour qui l'avait vue naître dressait, en face, son architecture massive ; les premiers rayons du matin le réjouissaient de leur présence, et plus d'une fois la jolie demoiselle de la ferme Harriot s'y était livrée à des lectures attachantes, soit seule, soit dans la société de l'un des deux hôtes principaux du presbytère. A l'instant où , attirée par le parfum des clématites, elle s'approchait du berceau pour y chercher un asile de quelque minutes, un soupir prolongé en sortit et parvint à son oreille.

— « Est-ce vous, Silfrid? » demanda Berthe d'une voix mal assurée.

— « Je craignais que vous ne nous eussiez quittés pour toujours, répondit le jeune homme. On vous disait partie déjà avec le riche seigneur qui est venu vous réclamer ; on affirmait même vous avoir vue dans sa voiture. »

— « Vous me jugez bien sévèrement, Silfrid; ou bien vous regardez cet étranger, quel qu'il soit, d'un œil fort prévenu, puisque vous supposez que j'eusse consenti à m'éloigner de vous

sans vous avoir fait mes adieux, ou qu'il eût refusé de m'accorder quelques heures pour prendre congé de mes meilleurs amis, pour leur dire que j'emporte, de Rozières, un cœur reconnaissant de leur bontés ? »

— « Mademoiselle, c'est que dans les grandeurs on oublie bien promptement les obscurs compagnons d'une vie modeste. »

— « Je ne suis donc plus Berthe pour vous, monsieur ! N'est-ce pas m'apprendre que vous ne voulez plus être Silfrid pour moi ? »

— « Ainsi l'ordonnera la société dans laquelle vous allez vivre... »

— « Cruel ami, il vous coûte bien peu de m'affliger dans le moment présent et de flétrir mon avenir en détruisant une espérance, sans laquelle mon départ de Rozières me serait trop pénible ! Vous croyez donc que Berthe sera ingrate, oublieuse de ce quelle aimait ! Vous allez jusqu'à prétendre qu'elle effacera de sa propre main, du registre de ses jours, ceux qu'elle a passés en paix dans cette retraite et qui seront probablement les plus heureux de sa vie ! »

— « Je le crains, Berthe ! Puisque nous sommes seuls sous ce feuillage, en face de cette ruine qui a été votre berceau (car vous y avez ouvert vos yeux, pour la première fois, aux rayons du jour),

puisque la faveur d'un dernier entretien avec vous m'est accordée par un bienfait du Ciel, il faut que je vous révèle l'état de mon cœur. Je ne vous demanderai pas même de la pitié. Je sais trop que depuis trois heures nos situations respectives sont changées... Ce que je vais vous apprendre ne vous engagera à rien, absolument à rien; mais ce me sera un soulagement de vous l'avoir dit.

« Je vous aimais, Berthe, alors que vous étiez la simple orpheline de la ferme Harriot... Je vous avais vue croître presque sous mes yeux. Chaque jour développait en vous une grâce nouvelle; bientôt vint à me sourire le projet de cultiver un aussi heureux naturel. Il me fut doux de penser que votre esprit devrait quelque chose au mien. Toute l'explication de ma conduite est là. Si j'ai contrarié les désirs de mon oncle qui, pour me résigner sa cure, attend, avec l'agrément de son évêque, que je sois engagé dans les ordres sacrés; si, opposant délais sur délais à sa volonté, j'ai doublé mes cours de rhétorique et de philosophie, par une prétendue nécessité de cultiver en moi le talent de la parole, avant de me dévouer au service de l'autel, c'est que Rozières me retenait à Soissons ; c'est pour cela que, tout récemment encore, j'ai feint une affection de

poitrine qui ne me permettrait d'entrer au séminaire de cette ville qu'après l'année révolue. Que voulais-je, ma charmante amie? vous voir, vous aimer, rester près de vous et gagner du temps! Je ne vous cacherai rien : j'ai eu la cruauté de désirer que cette source, d'où l'or coulait jusqu'à la ferme de Rozières, vint à se tarir! j'ai souhaité que la main qui l'épanchait si largement, se détournât de vous, se desséchât même... je l'espérais, car au bout de seize ans, à ne consulter que la marche ordinaire de la nature, il devait survenir quelque accident dans la famille de vos protecteurs. Puisqu'un voile épais était étendu sur votre naissance, puisqu'après un laps de temps considérable,... il n'était pas soulevé le bienfait périodique par lequel il était pourvu à vos besoins, de manière ou d'autre, devait toucher à son terme. Je hâtais ce moment de toute l'ardeur de mes vœux. Oui, Berthe, j'y eusse vu une grâce céleste! »

La jeune fille était émue; les battements précipités de son cœur soulevaient son sein, et l'haleine brûlante de l'étudiant se confondait dans la sienne. Un vague instinct de pudeur porta Berthe à se couvrir les yeux de son mouchoir, comme si elle s'était crue en plein jour. Ce mou-

vement n'était point échappé au regard de Silfrid, qui, d'une voix plus ferme et plus accentuée, poursuivit son récit en ces termes.

« Accusez-moi de dureté, d'égoïsme même, j'y consens. Car j'eusse voulu vous voir abandonnée de toute la terre; je me trompe, de tout ce qui eût prétendu avoir quelques droits sur votre personne, pour vous dire ensuite : « Berthe, vous m'êtes plus chère que le jour; « mes facultés entières vous appartiennent. Mon « esprit, dont j'ai soigné la culture pour vous en « consacrer les prémices et pour vous assurer « plus tard une douce aisance, est plein de votre « image! Déjà mes efforts ont été couronnés de « quelque succès : des gens de lettres, dont vous « lirez bientôt les écrits, ont reçu de ma main « et admis dans plus d'un recueil, des pages qui « ont mérité leur approbation. Mon père exerce « honorablement une profession libre. C'est lui, « Berthe, qui a été appelé en secret aux couches « de votre mère, et qui, pendant qu'un front de » jeune femme se cachait sous une gaze légère, « a favorisé des soins de son art votre entrée « dans la vie; c'est encore sur son indication « que vous fûtes confiée aux époux Harriot! « Voulez-vous, Berthe, que nos destinées soient

» à jamais unies dans ce monde, comme dans
» l'autre ?.. Voulez-vous me donner le bonheur
» et le tenir de moi ?...

« Voilà les paroles que je me proposais de vous adresser ! mais pour vous les dire, j'attendais qu'il se fît une lacune dans les termes de votre pension, jusqu'ici trop rigoureusement acquittés. Il y a dix-huit mois qu'un délai eut lieu. J'y vis un signe d'oubli prochain en rapport avec la félicité que j'avais rêvée. J'acceptai l'augure; il me combla de joie pendant trois semaines, au bout desquelles l'inconnu, le détestable commis voyageur vint renverser de son apparition toutes mes espérances, et voilà qu'aujourd'hui on vous réclame ! Oh! comme je m'étais abusé ! vous allez, mademoiselle, prendre dans le monde la place qui vous était due : la mienne est ailleurs; vous allez être appelée aux fêtes de l'opulence : ce ne seront plus celles de l'obscur hameau de Rozières !... il ne me reste qu'à vous faire mes adieux, qu'à recevoir les vôtres. »

Ces derniers mots s'échappèrent presque convulsivement de la poitrine oppressée de Silfrid. En ce moment, le disque argenté de la lune, qui apparaissait à l'horizon au-dessus de la vieille tour, éclairait de sa vive lumière le visage du

jeune homme, dont le chapeau était à terre. Des larmes tremblaient dans ses yeux tournés vers Berthe ; deux lignes soucieuses traversaient son front élevé, et ses cheveux d'un blond cendré se partageaient également pour retomber sur ses épaules. En cet état, sa tête découverte ressemblait à celle du Christ de Holbein, alors que l'artiste de l'Helvétie obtint de son pinceau une personnification humaine, mais sublime, de la douleur d'un Dieu. Quant à l'orpheline, le langage absolument nouveau qui parvenait à ses oreilles, la livrait à une agitation moins pénible qu'embarrassante. Vierge chaste, elle ne s'expliquait pas encore toute la portée des paroles qui lui étaient adressées. Celles-ci cependant, en descendant dans les profondeurs les plus mystérieuses de son être, y avaient donné l'éveil à des émotions jusque là inconnues. Si sa tête en était troublée, son cœur y trouvait un charme ravissant. De cette confusion de sentiments, dont elle n'avait pas eu le temps de se rendre compte, sortit la réponse suivante qui se teignait de leur couleur à tous, ainsi que le cristal d'une onde pure reflète les fleurs diaprées et les ombrages mystérieux qui s'élèvent sur ses bords.

— « Vous me dites que vous m'aimez, Silfrid :

ne le savais-je pas depuis long-temps ? auriez-vous pris tant de soins de moi, auriez-vous perdu tant d'heures pour m'instruire, si je n'avais eu votre affection ? Pourquoi douteriez-vous de la mienne ? ne vous est-elle pas justement acquise comme à votre respectable oncle, comme aux bons époux Harriot ?.. Je crois même vous aimer mieux, au moins d'une autre manière...N'étais-je pas toute triste quand le samedi au soir, vous tardiez à arriver de Soissons ? Mon inquiétude, qui frappait tous les yeux, n'a-t-elle pas laissé plus d'une fois sur mon visage des traces, dont vous vous êtes aperçu ? Mon trouble ne durait-il pas après votre arrivée ?.. Non, Silfrid, ce n'est pas vous qui me trouverez ingrate; je détesterais Paris s'il me faisait oublier Rozières.. C'est pour vous le dire que je voulais vous voir avant mon départ. Oh ! j'espère que ce n'est pas la dernière fois que nous nous trouverons ensemble !.. Silfrid ne peut être banni de la mémoire de Berthe; elle sait qu'elle lui doit beaucoup, et il ne lui en coûte pas de penser souvent à sa dette... »

Ces paroles avaient une odeur d'innocence qui, en attestant la pureté des lèvres dont elles s'exhalaient comme un parfum, déposaient également de la vertu du jeune homme qui avait

respecté, pendant des années, la fleur mise en oubli dans cette profonde solitude. Peut-être Berthe eût déposé dans sa réponse, quelque chose de plus significatif et de plus en harmonie avec ses impressions personnelles, si elle avait eu le loisir de les interroger. Il faut avouer encore que le son de la cloche, par laquelle Silfrid fut averti, à la fois, de la présence de son oncle et de l'heure du souper, arracha un soupir à l'aimable fille, en même temps qu'il fit cesser son embarras.

— « Je vous accompagnerai auprès de M. Grévin, ajouta Berthe d'un ton affectueux; n'ai-je pas aussi à lui rendre grâces de ses constantes bontés ponr moi ? »

—« Soit ! » répondit tristement Silfrid qui oublia de lui offrir son bras, et qui, marchant devant elle, se plaignit en lui-même d'avoir été mal compris ou de n'être payé d'aucun retour. A peine entré dans la maison, il prit le chemin du cabinet où son lit était dressé; avant de fermer sa porte, il pria la servante Thérèse de l'excuser auprès de son oncle, s'il ne paraissait pas à table. Un mal de tête, auquel il était sujet, servit de prétexte à son absence.

M. Grévin ne fut point surpris de voir l'orphe-

line se présenter dans son petit salon. En passant par la ferme Harriot, il venait d'y apprendre l'événement du jour, et il n'ignorait pas que sa jeune paroissienne s'était acheminée vers la maison curiale.

« Approchez, mon enfant, lui dit-il; vous ve-
« nez chercher ma bénédiction au moment où
« le monde est prêt à vous entourer de toutes ses
« séductions, et certes, c'est une raison de plus
« pour que je ne vous la refuse pas! Vous l'aurez
« donc deux fois. Ce soir, vous la recevrez de la
« main de votre vieil ami; et, demain dimanche,
« ce sera le pasteur, par lequel vous avez été
« élevée dans notre sainte religion, qui vous la
« donnera à l'église; car j'ai su, avec plaisir,
« que vous avez souhaité assister, encore une
« fois, à l'office divin de la petite paroisse de
« Rozières avant de cesser d'être au nombre de
« nos ouailles. »

« Je vous bénis, dit le vieillard, en étendant ses deux mains sur la tête de l'orpheline, et j'appelle sur vos jeunes années, toutes les grâces que le Père céleste dispense à ses élus! Je suis peu de chose en ce monde, ma chère fille; mais le Ciel écoute volontiers les vœux d'un vieillard qui, dans le cours de sa longue carrière, ne l'a jamais sup-

plié que pour autrui. C'est donc avec confiance que je l'implore en ce moment pour vous. Puisse-t-il vous préserver des piéges qui attendent votre vertu! Berthe, la nature vous a traitée avec faveur : selon le monde, vous êtes belle; continuez à l'être selon Dieu. Car la beauté que le monde va reconnaître en vous, lui fournira des armes contre votre bonheur, tandis qu'en conservant la beauté de l'âme, vous serez agréable au Tout-Pouissant, dont la bonté récompense, tôt ou tard, tout ce qui a été fidèle à sa loi.

« Je ne vous dis pas, pour cela, mon enfant, de blâmer la manière de vivre des parents qui ont désiré près d'eux votre présence, encore moins de vous soustraire à leurs usages : ce serait par une conduite déplacée, frapper la leur d'une censure qui ne vous est pas permise. Croyez qu'au sein même de Paris, au milieu de ses fêtes et de ses plaisirs, on peut sanctifier ses jours, en ne s'y laissant pas trop entraîner, en conservant ses principes de religion, en se recueillant quelquefois dans la solitude, et surtout en n'oubliant jamais qu'alors que les heureux du siècle en savourent les délices, il existe, dans la même enceinte de murs, des infortunés auxquels ne suffit pas le pain trempé de larmes, dont ils sont re-

devables à un travail honnête et opiniâtre!

« Je vous ai bénie, ma chère fille! levez-vous et si vous le voulez, vous partagerez encore une fois avec nous notre modeste repas.... Où est donc Silfrid? »

La servante s'étant acquittée du message dont elle avait été chargée par le neveu de M. Grévin, Berthe assista pendant quelque temps au repas frugal du pasteur, mais sans y prendre part; car elle eût craint de mécontenter la famille Harriot, si, à la veille d'un séparation sans terme, elle n'avait paru à la table où elle avait eu sa place pendant tant d'années. Au moment où le bon curé enjoignait à Thérèse d'accompagner l'orpheline pendant son retour à la ferme, Silfrid qui, à travers la mince cloison de son cabinet, avait entendu cet ordre, parut à la porte, déclara que sa douleur de tête était, en grande partie, dissipée; et après avoir affirmé qu'il se trouverait bien de la fraîcheur de l'air, il offrit à sa voisine le compagnon de route sur lequel, pendant les vacances, elle avait presque acquis le droit de s'appuyer pour rejoindre ses parents adoptifs, quand sa visite au presbytère se prolongeait dans la soirée. Ils sortirent ensemble, mais quelque doux que fût ce support, il ne fut accepté

qu'à l'instant où le couple entra dans le sentier qui traverse le cimetière. Tous deux se turent jusqu'au moment où ils se virent en face du portail sombre et surbaissé de l'église. A cet endroit du trajet, Silfrid s'arrêta subitement, sans alléguer aucun motif de cette pause. Suspendue à son bras, Berthe, sans l'interroger, obéit à ce temps d'arrêt. Cette station ne dura que quelques secondes, au bout desquelles le jeune homme prononça les paroles suivantes, de ce ton ferme et saccadé qui annonce une résolution prise, bien que le cœur ait eu à en souffrir : « *Mon oncle sera content ; je me ferai prêtre !* »

Ensuite la marche du couple continua dans le même silence. A l'instant où tous les deux venaient de franchir la pierre plate, verticalement posée et par-dessus laquelle on avait à passer, pour sortir de l'enceinte funèbre dont la grande porte ne s'ouvrait qu'aux jours de procession ou d'enterrement, Berthe arrêta ses pas, à son tour, et pressant le bras de l'étudiant, sans le regarder, elle n'articula que ces seuls mots avec un accent plein de douceur : « *Silfrid, il faut attendre.* C'est Berthe qui vous le demande. » « *J'attendrai,* » fut-il répondu.

Aucun autre mot ne sortit de leur bouche, quoiqu'on eût encore un espace de deux cents pas à parcourrir avant d'arriver à la ferme. La cloche fut agitée par la main tremblante de l'orpheline; la porte s'ouvrit et l'on s'y sépara, non sans avoir beaucoup à réfléchir de part et d'autre. Deux paroles bien simples venaient de s'échanger : mais elles étaient pleines d'avenir pour chacun de ceux qui les avaient prononcées. Elles étaient saintes dans leur pensée, comme la terre sur laquelle ils avaient porté leurs pas.

V.

LES ADIEUX, LE VOYAGE.

Nous aurions quelque peine à décrire la situation d'esprit de Berthe, à l'instant où elle vint s'asseoir à la table hospitalière de ses vieux amis. Mais nos lecteurs et surtout nos lectrices (soit qu'elles jouissent de cette fraîcheur de jeunesse et de pensée qui appartient, pour leur sexe, au printemps de la vie; soit que, revenant sur ces jours de richesse sensitive dont le regret les at-

triste encore dans les longues soirées d'hiver, elles interrogent leurs souvenirs), se représenteront facilement l'état d'une jeune fille livrée tout-à-coup à la double impression d'un changement subit de fortune et d'une déclaration d'amour que (chose assez rare en ce monde!) elle n'a pas prévue.

Malgré ses efforts pour dissimuler son émotion, l'orpheline fut pensive pendant une partie du repas. Les larmes aux yeux, on la félicitait sur les plaisirs qui l'attendaient à Paris, et c'était avec un sourire mélancolique accompagné de soupirs, que de son côté elle répondait à ces congratulations. Il était évident que l'événement du jour dérangeait tout le bonheur d'une famille Chacun sentait que Berthe allait lui manquer; chacun le disait à sa manière jusque dans son silence. Mais cette manifestation d'un sentiment commun se prononça bien plus vivement sur tous les visages, lorsque l'orpheline, ouvrant la Bible à la page où elle en était restée après sa dernière lecture, arriva au récit du départ du jeune Tobie, sous la conduite de l'ange, pour la ville de Ragès dans le pays des Mèdes. Elle ne put elle-même prononcer les versets suivants sans une grande altération de sa voix :

..... « Tobie dit adieu à son père et à sa mère, et ils se mirent tous deux en chemin.

Aussitôt qu'ils furent partis, sa mère commença à pleurer et à dire : Vous nous avez ôté le bâton de notre vieillesse et vous l'avez éloigné de nous.

« Plut à Dieu que cet argent, pour lequel vous l'avez envoyé, n'eût jamais été !

« Le peu que nous avions nous suffisait, pour croire que ce nous eût été une assez grande richesse de voir notre enfant avec nous. »

Au moment où ce dernier verset s'échappait à sons rompus des lèvres tremblantes de la jeune fille, des sanglots étouffés se firent entendre dans un coin de la salle basse où la famille, maîtres et serviteurs, se rassemblait pour la prière après le repas du soir. Il serait superflu de remarquer qu'ils partaient de l'endroit où la dame châtelaine était agenouillée. Leur effet fut sympathique, et l'honnête Harriot, malgré la fermeté de son âme, eut besoin de promener le dos de sa main sur ses paupières, en même temps qu'il cherchait à calmer la douleur de son épouse, par l'invitation de se soumettre à la volonté du Ciel. « Puisque Dieu ne nous l'avait pas donnée, ajouta-t-il, pourquoi murmurer de ce qu'il nous la redemande aujourd'hui? » Mais les sanglots de la dame Suzanne redoublèrent.

Les hôtes de cette demeure désolée gagnèrent bientôt leurs chambres, où le sommeil partagea ses bienfaits d'une manière inégale. Levée avec l'aurore, non la première du logis, puisque sa bonne nourrice l'attendait au bas de la rampe de l'escalier pour lui donner le baiser du matin, Berthe, rendant caresse pour caresse, s'arracha tristement aux bras qui la pressaient. Munie de la bourse qu'elle devait à la générosité du comte et de quelques autres épargnes qui, à l'instar d'un corps de réserve, étaient destinées à faire face aux accidents imprévus, elle commença son cours de visites. Partout ce fut une bonté affable qui donna, partout ce fut une reconnaissance expansive et mêlée de regrets qui reçut. Ainsi l'orpheline, après son pélerinage, entra dans l'église les mains vides, mais le cœur plein d'un contentement non moins triste que doux; car elle craignait de ne plus revoir quelques-unes des pauvres créatures dont elle venait de consoler les douleurs. La bénédiction dominicale de l'eau était achevée ; le prêtre revêtu de l'aube et de l'étole parcourait les bas-côtés de la nef rustique, secouant dans sa pieuse gravité le rameau d'hysope. Quand il fut en face du banc semi-féodal, où Berthe se tenait debout,

il suspendit sa marche. Les deux choristes qui le précédaient avec leurs cierges allumés, le bedeau chargé du vase rempli de l'eau lustrale, et la croix de cuivre argenté s'arrêtèrent simultanément. Au regard du pieux vieillard dirigé vers la voûte du temple rustique, au murmure de ses lèvres, il était apparent qu'il prononçait une invocation, à la suite de laquelle la rosée céleste dont il était le dispensateur tomba sur un front de seize printemps. L'orpheline, qui s'était inclinée avec respect, se releva avec moins d'inquiétude qu'elle n'en avait ressenti la veille : dans sa pensée la seconde partie de la promesse du vénérable pasteur venait de s'accomplir ; le ciel de la jeune fille était redevenu serein, et les périls dont une vague terreur avait occupé son esprit à l'occasion de son séjour dans une grande ville, commencèrent à s'effacer devant ses yeux.

Cette soirée de dimanche se passa sans danse à Rozières ; Sept-Monts vit une seule ronde composée de garçons et de jeunes filles qui n'avaient pas encore atteint l'âge de réflexion. Les vieillards et les petits tenanciers s'en émurent. Il y en eut qui allèrent enlever d'autorité leurs enfants à ce joyeux exercice, en leur demandant, d'un ton de reproche, qui après le départ de la demoi-

selle du manoir porterait des secours à leurs parents infirmes ou malades? En même temps qu'elle rendait hommage à la bonté de Berthe, cette question révélait l'état de malaisance de ce bourg peuplé principalement de pauvres journaliers, dont les femmes, pour un mince salaire, nourrissaient de leur lait une partie des enfants trouvés de la capitale.

La calèche du comte de Saint-Méran arriva dans la cour le lundi dès sept heures du matin; on ne l'en vit pas descendre lui-même, car il avait cru convenable de rendre grâces en personne au curé de Rozières, des soins prodigués par cet ecclésiastique à l'enfant banni dès sa naissance du toit paternel. Après avoir rempli ce devoir, il dirigea ses pas vers la ferme, où la dame Desfeux lui apprit qu'ayant assisté le jour précédent au lever de l'orpheline, elle avait reconnu, sur les articulations du pied droit de cette jeune personne, le signe indiqué par la note prise à la tour de Sept-Monts. Le comte se ressaisit ensuite de la note scellée de son cachet.

La dame Harriot, qui se fût crue déshonorée si, aidée de sa fidèle Brigite, elle n'avait préparé, dès la veille, un déjeuner succulent, invita M. de Saint-Méran à entrer dans la salle basse où cette

réfection, du menu de laquelle nous ferons grâce au lecteur, était proprement dressée. Berthe, sur l'avis qu'elle reçut, ne tarda pas à les y suivre. Ses traits se ressentaient des diverses émotions qui avaient agité son âme pendant son sommeil, ou plutôt pendant son insomnie; car ses paupières ne s'étaient abaissées que par intervalles sur ses yeux légèrement battus. Sa sensibilité, surexcitée par les soins où elle avait figuré depuis deux grands jours, le bonheur d'avoir reconquis des parents dont l'oubli avait encore plus attristé son âme qu'humilié son amour-propre, une conviction qu'elle ne pouvait repousser et qui lui montrait, dans le comte et dans la comtesse de Saint-Méran, ces êtres toujours chéris en dépit de leur absence et alors même qu'elle ignorait à quelle contrée de la terre se rapportait leur domicile, la contrainte dans laquelle il lui faudrait se renfermer pour ne pas franchir, par un abandon trop tendre et trop expansif, les limites prescrites à son amour, enfin ce nom de nièce fâcheusement substitué à celui de fille si doux à entendre de la bouche d'une mère, si agréable à tracer au bas d'une lettre quand on en est éloignée, à diverses reprises avaient fait battre son cœur, inquiété ou réjoui sa pensée. Il n'était pas

jusqu'à la certitude d'un changement de séjour qui, en devenant l'accessoire inévitable de chacune de ces émotions, n'en accrût la force. Elle allait jusqu'à se demander : Comment, sans la moindre transition, vivre d'une autre vie? comment rejeter tout-à-coup loin de soi, à l'instar d'un vêtement usé, les éléments d'une existence de seize années? Qui y a-t-il de plus triste au monde, se disait-elle, que de voir des visages nouveaux, et de ne plus rencontrer ceux auxquels l'œil était si bien accoutumé? que d'être obligée de sourire à des inconnus, et de ne pouvoir plus serrer la main qui a doucement pressé la nôtre! que d'apprendre des noms auxquels aucun sentiment ne se rattache et d'oublier, au moins de s'interdire à jamais ceux dont les moindres syllabes retentissaient jusqu'au fond du cœur! N'est-ce pas là briser sa vie et la déchirer toute palpitante, pour en jeter les lambeaux à des indifférents qui n'en savent que faire, ou à des êtres avec lesquels nous ne sommes en communauté ni de religion ni de pensées? En bonne foi ne serait-ce pas continuer d'être orpheline jusqu'au sein des foyers domestiques?

Ainsi l'imagination de Berthe passait de l'espoir à la crainte, d'une idée consolante à de

sinistres prévisions. La fidélité du récit exige que nous évitions d'omettre une des causes qui eurent le plus d'influence sur ces alternatives. Le tableau ne se rembrunissait à un certain degré, que parce que la figure noble, mais attristée, de Silfrid y apparaissait sur presque tous les plans. Si on s'éloignait avec douleur du riant bassin de Sept-Monts, c'est qu'on l'avait parcouru appuyée sur le bras d'un jeune homme, à côté duquel on avait appris à en admirer les beautés; si dans la carte de ces excursions, l'œil se reportait avec un accroissement de plaisir et de regrets sur le presbytère, c'est que, depuis quelques heures, on y avait acquis la certitude d'être aimée; les études qu'on allait quitter rappelaient le professeur; le clocher du village réveillait le souvenir de l'hymne qu'aux jours de fête deux voix, pleines de force et de suavité dans leurs accords, avaient fait monter vers le ciel avec la vapeur de l'encens; les lectures qui avaient attendri, les entretiens auxquels on devait quelque instruction, tout ce que l'on laissait derrière soi, tout ce que l'on redoutait même, parlait de Silfrid. Son image se plaçait partout. Jamais elle n'avait été mieux accueillie que depuis que le mot d'une douce énigme était trouvé. Humide de pleurs, l'oreiller

de Berthe eût pu déposer de son attendrissement.

Au milieu de ses préparatifs de départ, hâtés par le bruit de la calèche qui entrait dans la cour de la ferme, sa poitrine se gonfla de pénibles soupirs; mais elle ne quitta pas sa chambre sans s'être recommandée, une dernière fois, à cette bonté divine qui avait veillé si long-temps sur son enfance délaissée. Aussi ce fut avec un esprit assez calme qu'elle se présenta aux regards du comte, en tenant à la main un carton et à l'anse de son bras un paquet dépositaire de toute sa garderobe. Un sourire sans gaieté errait sur ses lèvres et ne dissimulait pas l'état de son âme; car ses joues portaient encore la trace des larmes versées dans la nuit, larmes toutefois sans amertume, parce que sa vie pure et innocente était sans remords. Les yeux fixés sur ce charmant visage, le comte se félicita d'être père; il admira la grâce touchante de son enfant et, devinant une partie de ce qui s'était passé dans le cœur de Berthe, il la compara en lui-même à une belle campagne, dont le vert feuillage se ranime après avoir été lavé par de tièdes ondées.

Avant le déjeûner, le comte s'approcha de l'orpheline; soulevant le paquet qu'elle venait de détacher de son bras, il dit :

— « Berthe me permettra-t-elle de jeter les yeux sur ce que contient cette toile ? »

— « Volontiers, répondit-elle ; mais j'ai laissé dans ma chambre des robes et quelques-uns de mes livres, dont j'ai pris la liberté de disposer en faveur de mes jeunes compagnes. »

— « Bien, » reprit M. de Saint-Méran, après avoir semblé se livrer à l'examen du paquet qu'il effleura à peine du bout des doigts.

« Très-bien, dit-il, je vous engage seulement à ajouter à ces dons légers le contenu de cette toile, qui renferme des objets dont vous ne pourriez plus faire usage à Paris, sans en excepter les bonnets assez jolis que j'ai entrevus dans ce carton ; car votre chapeau de paille est tout ce qu'il vous faut pour la route. »

Cette injonction, en même temps qu'elle permettait à Berthe de contenter largement ses goûts généreux, lui promettait une garderobe plus brillante que celle qui jusque là avait suffi à ses désirs. Une telle remarque ne pouvait échapper à ses prévisions. Il faut même avouer qu'en sa qualité de femme, elle se rendit sans trop de regrets à l'invitation du comte. Le paquet et le carton furent donc reportés dans la chambre, où de nouveaux lots furent distribués, d'autres

accrus avec des indications écrites de la main de Berthe, et qui eussent, à peu près, dans leur ensemble donné la mesure exacte de ses attachements. Les adresses furent fixées au moyen d'une épingle. Le nouveau présent destiné à la bonne nourrice ne fut pas oublié : ce fut le carton qui en fit les frais.

Mademoiselle de Saint-Méran (car elle portera désormais ce nom, comme fille d'un frère aîné du comte) vint s'asseoir ensuite à la table du déjeûner. Son visage s'était agréablement animé par les soins auxquels elle s'était livrée. Sous un chapeau de paille suisse, sa parure la plus riche des jours de dimanche, son œil brillait d'un doux éclat. Elle avait saisi, dans le caractère de celui qui ne voulait être que son oncle, des indices de sentiments faits pour assurer le bonheur de la famille dans laquelle on allait l'admettre en qualité de parente. Peut-être parviendrait-elle à mériter mieux. Les présages continuaient d'être favorables ; car la générosité marche rarement sans le cortége de quelques autres vertus. Les jeunes personnes ont bientôt remarqué cette noblesse de manières là où elle se rencontre et, quoique malheureusement elle couvre, plus d'une fois, des piéges funestes à l'innocence des

femmes, elles résistent peu à ce genre de séduction. Faut-il les en accuser? non elles, mais le séducteur, qui met une brillante enseigne à la porte d'une méchante hôtellerie.

Les adieux furent ce qu'ils sont toujours à l'instant d'une séparation, c'est-à-dire accompagnés de promesses que l'on tient quelquefois, dont souvent se jouent les événements avec lesquels on compte trop peu, et que plus souvent encore une mémoire ingrate condamne à l'oubli. A celles-ci, un meilleur sort était réservé. Après des étreintes non moins douces que déchirantes, l'on monta en voiture. Des vieillards et des malades s'étaient traînés hors de leur chaumière, contre le mur de laquelle, assis sur des souches de peuplier à peine équarries, ils attendaient le passage de l'orpheline. Tout ce qui n'était pas employé aux champs était sorti des maisons. On voyait les femmes âgées debout sur le pas de leur porte, ayant leur quenouille au côté, tandis que les plus jeunes tenaient près d'elles leurs nourissons entre leurs bras.

La calèche s'avança découverte. Le comte et sa nièce en occupaient le fond, et sur le devant se voyait la dame Desfeux qui se croyait obligée de répondre gracieusement à chaque salutation.

Selon les ordres intimés par M. de Saint-Méran au postillon qui s'y conformait à regret, la voiture marchait au pas entre des groupes d'enfants et de paysannes. Les jeunes filles, d'un mouvement spontané, se rangèrent toutes du côté de Berthe. Celles de l'âge le plus tendre criaient familièrement à son oreille, de leur voix claire et aigue : « Adieu, Berthe ! » Leurs sœurs, plus formées, disaient d'une voix suave et devenue presque respectueuse depuis l'arrivée du comte : « Adieu, mademoiselle Berthe ! »

Aux premières, l'ancienne commensale de la ferme Harriot répondait : « Soyez toujours sages, mes jolies enfants et je vous aimerai bien. » Aux autres : « Ne m'oubliez pas, mes bonnes amies, nous nous reverrons, je l'espère, plus d'une fois encore ! » à quoi elles répliquaient ensemble : « Oh ! vous serez toujours la bienvenue à Rozières, » « Et à Sept-Monts aussi, » ajoutaient quelques jeunes villageoises en blanc corset qui étaient accourues de ce bourg, pour assister au départ de la belle calèche.

« Vous reviendrez donc nous voir avec vos belles robes d'or et d'argent qui se tiendront debout toutes seules ? » demanda une enfant de huit ans plus hardie que les autres. « Pourquoi

» pas, répondit Berthe? mais en attendant, ma
» gentille Thérèse, j'ai laissé pour vous une ro-
» be à la bonne maman Harriot ; elle n'est ni
» d'or ni d'argent ; c'est une toile peinte toute
» neuve que votre sœur Henriette ajustera à
» votre taille. »

Pendant ces naïfs colloques, les femmes et les vieillards qui, dans une sorte d'extase, regardaient Berthe assise au fond de la calèche et coiffée de son chapeau de paille dont le ruban bleu lui nouait sous le menton, se disaient entre eux : « Voyez comme elle est belle ! comme elle
» a un air de distinction ! nous l'avions bien
» prévu : elle n'était pas faite pour rester au
» village ! »

De distance en distance, ainsi Berthe recueillait des regrets, des compliments, des paroles flatteuses et des adieux. De bons souhaits partaient jusque des fenêtres étroites des cabanes et arrivaient, avec leur doux murmure, à l'oreille des voyageurs attendris, sans qu'ils sussent toujours à quelles bouches ils en étaient redevables. Bientôt la calèche tourna le coude derrière lequel se trouvait la porte charretière de la maison presbytérale. Un jeune homme d'une taille au-dessus de la moyenne y était adossé.

Son chapeau à larges bords rabattu sur les yeux, il avait le visage tourné vers la voiture. Ses cheveux blonds flottaient avec désordre sur ses épaules, et ses joues pâles, si elles n'attestaient un profond chagrin, donnaient lieu de croire à un état maladif. Il s'attira l'attention du comte ; mais Berthe, qui l'avait aperçu la première, lui dit en lui tendant la main : « Je vous prie, » Silfrid, d'aller quelquefois à la ferme Harriot, » pour y consoler ma pauvre nourrice ; allez-y » ce soir, mon ami, et vous me ferez plaisir ! »

En prononçant ces mots, peut-être avec la pensée qu'au manoir deux êtres qui lui étaient chers la regretteraient ensemble, Berthe laissa tomber une larme que, dans l'esprit de son compagnon de voyage, la dame châtelaine et le jeune homme eussent pu réclamer également. Le doute cessa bientôt pour le comte : Silfrid, ôtant son chapeau avec respect, répondit par un signe d'acquiescement, car la parole vint mourir sur ses lèvres vainement entr'ouvertes. Ensuite il salua d'un air attristé, et, se glissant par la porte entre-baillée qu'il referma soudain, il marcha vers le presbytère. Son désir était de s'y livrer, loin des importuns, à de sombres réflexions ; mais, sans qu'il y songeât, ses pas

devaient se diriger bientôt vers l'angle du jardin où, deux jours auparavant, il avait eu le courage de déclarer un amour auquel il restait bien peu d'espoir. Au moins, de cet asile, consacré pour lui par la présence de Berthe, il reverrait encore la calèche et les chevaux qui étaient venus la lui ravir, alors qu'ils graviraient l'escarpement de la colline à laquelle le château de Sept-Monts est adossé.

— « Ce jeune homme, que je suppose être le neveu de votre bon curé, et qui, de votre aveu, a quelques droits à votre reconnaissance, remarqua M. Saint-Méran sans affectation, me semble souffrant ou chagrin. Est-ce que vous l'auriez oublié au milieu de vos visites? Auriez-vous négligé de le comprendre dans vos largesses? Ce serait un tort, ma charmante nièce, et j'en serais réellement fâché. Vous lui deviez au moins un souvenir. »

— « Hier, nous avons assisté tous les deux à l'office divin, répondit Berthe en rougissant, nous nous étions vus la veille au presbytère, après votre départ; il m'a reconduite à la ferme et j'ai laissé pour lui, sous enveloppe, entre les mains de ma nourrice, un joli reliquaire, auquel il sait que je tenais beaucoup; car je l'ai reçu

de la main de notre évêque, le jour où m'a été donné le sacrement de confirmation. »

Mais elle avait oublié deux circonstances qui, certainement, relevaient à ses yeux le prix de ce léger présent : l'une, c'est qu'elle y avait ajouté une boucle de ses cheveux ; l'autre, c'est qu'un des fragments identiques, ou supposé tel, de restes humains contenus dans le reliquaire, portait le nom de Berthe, inscrit sur l'arc étroit d'une bande de papier. L'orpheline avait-elle voulu qu'en son absence l'un de ces dons rappelât l'autre ? était-ce l'honnête Silfrid qui devait invoquer désormais la pieuse épouse du roi Éthelbert et la prier de veiller, en qualité de patronne, sur les jours de mademoiselle de Saint-Méran ? nous ne trancherons pas cette question. Ce qui ne laisse aucun doute, c'est qu'une pensée d'amour était mise ici sous la protection d'un sentiment religieux. Quoique le comte ne fût pas dans le secret de cette alliance, assez naturelle au cœur d'une jeune fille, il regarda Berthe en souriant et ne s'effraya pas d'un attachement auquel il était loin de supposer des racines profondes. Après tout, cette impression du moment, fût-elle autre chose que le résultat d'un simple et légitime souvenir, devait bientôt s'effacer au

milieu des nombreuses distractions et des plaisirs de la capitale! Telle fut la pensée d'un homme de bien, mais familiarisé, par ses propres mécomptes, avec les usages d'un monde où les sentiments ne sont que des goûts passagers, comme les circonstances qui les ont vus naître.

Cependant la voiture gravissait le coteau qui domine, à l'est, le bassin par lequel le village de Sept-Monts est séparé de celui de Rozières. Berthe, les yeux fixés sur la maison presbytérale et sur son jardin qui formaient un peu au-dessous de l'horizon une ligne en harmonie avec le reste du paysage, avança sa tête gracieuse en dehors de la portière. Son mouchoir blanc à la main, non sans le laisser osciller entre ses doigts amincis en forme de fuseau, elle saluait d'un dernier regard ce modeste logis et les bosquets plus élevés qui lui indiquaient l'emplacement de la ferme Harriot, et la pointe aiguë du clocher rustique qui perçait le frais feuillage des arbres, ainsi qu'une inspiration céleste jaillit du sein d'une vie sans tache. Dans un silence accompagné de soupirs, elle leur envoyait des adieux dont la traduction ne se fût pas adressée aux seuls sites qui fuyaient devant elle. Le curé de Rozières, vêtu de sa longue soutane, la tête inclinée sur son diurnal se promenait

dans son jardin, en acquittant la tâche quotidienne imposée par les saints canons; et le berceau, couvert de clématites en fleurs, avait aussi son hôte qui s'y tenait immobile. Le comte, à l'exemple de sa nièce, dirigea ses yeux de ce côté, mais il n'aperçut que le vénérable vieillard occupé à nourrir son âme du pain de la parole. Quant à Berthe, elle ne cessa de regarder que lorsque la calèche parvint à l'orme séculaire planté comme un géant vainqueur de ses ennemis, au point culminant du coteau dont une charrette enlevait la dernière gerbe. Là seulement le site cher à son enfance venait d'échapper à sa vue, et l'orpheline sentit en même temps le besoin de ramener à elle, pour le promener sur ses paupières, le mouchoir qu'elle tenait à la main.

On traversa rapidement Soissons où l'on changea de chevaux; on dîna à Villers-Cotterets, dont on admira bientôt les beaux ombrages; on parla peu, car, des deux côtés, on avait beaucoup à réfléchir. Grâce à des postes bien servies et à des guides bien payés, on arriva sur les neuf heures du soir à l'hôtel de la rue de l'Université.

La comtesse de Saint-Méran était absente. Elle n'avait pu se refuser au plaisir de briller dans une soirée promise depuis quinze jours, à la pre-

mière société de Paris, par la marquise de Montesson. Le spectacle où des dames de la cour ne dédaigneraient pas de se montrer en scène à côté d'acteurs et d'actrices de profession, devait être suivi d'un souper et d'un bal. Dans la comédie annoncée, Hortense avait accepté un rôle qu'elle avait répété plus d'une fois devant le célèbre Molé; dans le bal, sa danse allait se produire avec un talent cultivé par Nivelon, second chef des ballets de l'académie royale de musique. Son amour-propre lui avait dit chaque matin, au moment de son réveil, qu'elle ne pouvait se refuser à ce double succès, d'autant plus flatteur, qu'il aurait lieu après plusieurs mois de retraite. Cependant, tout en accusant le comte de lui manquer de parole par un retard de vingt-quatre heures, au moins, apporté à son retour, tout en se plaignant d'un délai dans lequel elle ne voyait qu'une contrariété dont ses projets n'auraient pas à souffrir, elle avait donné des ordres pour la réception des deux voyageurs. L'appartement de celle qu'elle ne voulait pas honorer du titre de son enfant, était déjà disposé sous son inspection. Elle avait exigé qu'un soin exquis se fit remarquer dans l'ameublement, chose d'une exécution prompte et facile, lorsque

l'argent à la main on s'adresse aux tapissiers d'une capitale telle que Paris. Son désir était d'éblouir Berthe par l'appareil d'un luxe auquel les yeux de l'orpheline ne pouvaient être accoutumés. La mère y voyait encore un moyen de domination sur la fille. Quand la baguette d'Armide a frappé devant nous, quand elle orne et embellit pour nous des palais, qui ne sait ce que les paroles de l'enchanteresse gagnent ensuite en puissance? Si elle ne se fait chérir, au moins elle commande, elle règne sur un jeune esprit à force de prestiges et de grandeur.

Il faut reconnaître que, dès l'entrée de la calèche sous le portail, Berthe reçut une véritable surprise de la riche apparence de la demeure où allaient s'écouler ses jours. Le vestibule éclairé de lampes portées par des statues, dont elles chargeaient la tête en manière de globes resplendissants, les colonnes de stuc entre lesquelles se jouaient les reflets de lumière, le fer doré et l'acajou tournant en spirale sur un escalier de pierres blanches comme le lait qui avait servi à les laver, la moquette veloutée plus moelleuse sous le pied d'une femme que la mousse des champs, et qui, du milieu de la première marche, serpentait jusqu'à la dernière, les caisses

d'arbustes verts placés aux deux côtés des rampes et les portes de citronier qui s'ouvrirent ensuite devant la jeune voyageuse, éveillaient dans son esprit l'idée d'une résidence royale. Son étonnement, dont le comte n'avait pas laissé de jouir en secret, prit un autre caractère, quand, sur l'invitation de ce dernier, madame Desfeux l'eut conduite à l'appartement qui lui avait été préparé.

Attenantes à celui que madame de Saint-Méran occupait, les pièces en étaient d'une dimension moins étendue; mais un goût parfait avait présidé à leur distribution. D'une petite antichambre drapée en manière de tente, dans laquelle une jolie femme de chambre, un bougeoir d'argent à la main, attendait sa nouvelle maîtresse, Berthe entra dans un salon de grandeur médiocre, où quatre glaces se renvoyaient des estampes d'un bon choix, des statuettes d'albâtre d'après l'antique, une pendule à secondes enfermée dans le socle sur lequel s'appuyait une vestale pensive et oublieuse du feu sacré, et enfin des vases de fleurs épars sur des tablettes ou dans des encognures. Le damas et la mousseline des Indes, en voilant en partie les croisées, ajoutaient à la richesse de cet appartement sous l'é-

clat des bougies, et, pendant le jour, devaient amortir l'ardeur du soleil, en tamisant pour ainsi dire ses rayons.

De cette pièce où le comte la quitta, l'orpheline, précédée de sa camériste et suivie de la gouvernante de l'hôtel remplissant l'office de *cicerone*, pénétra dans une chambre à coucher meublée avec le même soin, mais dans laquelle rien de commode ou d'agréable à rencontrer sous la main d'une femme n'avait été sacrifié à l'élégance. Le lit, ayant à son chevet un oreiller garni de mousseline brodée et à son pied un carré de Florence bleu, gonflé d'édredon, était tout préparé à recevoir la jeune fille, sous les membres de laquelle il devait mollement fléchir. Les rideaux en étaient tirés, la couverture en était faite; à demi reployée sur elle-même, elle laissait entrevoir des draps tissus en Hollande et aussi éclatants de blancheur que la neige sous laquelle se cachent en hiver les prairies où leur teinte s'épure au printemps. Sur le tapis de cette couche presque voluptueuse, étaient étalés une chemise de femme, des jupons de piqué, un joli peignoir et une douillette de soie. Madame Desfeux indiqua le tiroir de la commode qui contenait des bas et des mouchoirs; mais il ne

faut pas oublier qu'un charmant bonnet du matin, bordé de malines, reposait sur un champignon, et se réfléchissait comme une fleur dans le trumeau de la glace qui séparait les deux croisées.

Tous ces objets, distraits de la garde-robe de la comtesse par ses ordres, avaient été mis à la disposition de la nouvelle venue; aucun n'avait perdu sa fraîcheur.

A cet aspect, Berthe s'écria: « Mais, mademoiselle, vous vous êtes sûrement trompée; c'est dans l'appartement de ma tante que vous venez de me conduire; je vous prierai de m'indiquer la chambre qu'on me destine. »

— « C'est la vôtre, mademoiselle, répondit la caméristé; et, si mademoiselle le permet, je l'aiderai à changer ses habits de voyage, pour qu'elle puisse rejoindre son oncle, qui sans doute voudra souper dans sa compagnie; à moins que ce soir mademoiselle ne préfère être servie chez elle. »

La soubrette accompagna ces derniers mots d'un sourire presque imperceptible, qui ne put échapper aux regards de la jeune voyageuse. Le premier mouvement de Berthe, après avoir annoncé qu'elle souperait avec son oncle, fut de se

sentir humiliée d'une méprise peu surprenante en pareille occasion, et de l'état d'infériorité dans lequel elle s'était presque constituée en face d'une femme de chambre dont la toilette eût été un sujet d'entretien, pour la ferme Harriot, pendant au moins huit jours. La gouvernante s'était retirée. Deux cabinets s'ouvrirent aux deux côtés de l'alcôve devant Berthe, qui ne pénétra que dans un seul, son intention étant de visiter le lendemain matin seulement celui qu'une attention prévoyante avait consacré à ses études, et dans lequel elle avait entrevu une petite bibliothèque et des instruments de musique. Il fallait rapporter cette dernière disposition au billet que, dès le samedi au soir, le comte avait adressé à son épouse, billet dans lequel il l'entretenait des talents inespérés de leur fille.

Se hâtant de changer de vêtements, se reconnaissant à peine elle-même dans ceux qu'elle venait de substituer à sa robe modeste de voyage et à son jupon de bazin, se regardant quelquefois dans la glace avec une surprise qu'elle dissimulait de son mieux, mais non sans un secret plaisir, quoiqu'il n'allât pas jusqu'à l'enivrement; se demandant parfois si elle ne lisait pas un conte des Mille et une nuits, mademoiselle de Saint-

Méran suivit la femme de chambre, qui guida ses pas vers la salle à manger où elle était effectivement attendue par le comte.

De son côté, celui-ci ne fut pas moins étonné à l'apparition subite de la jolie femme qui parut devant lui, et dans laquelle, s'il n'en avait été prévenu, il eût eu quelque peine à retrouver l'humble compagne de son voyage; car, par une faveur assez rare des dispositions instinctives, de son sexe, Berthe n'avait rien d'emprunté dans cette demi-toilette, qui, sans rien enlever à ses grâces naturelles, leur ajoutait celles de l'élégance. Sa taille déliée et flexible se modelait sous le manteau de nuit qu'une douillette, fermée d'une simple ceinture, laissait entrevoir; des bas de soie (le tiroir de la commode n'en contenait pas d'autres) pour la première fois se collaient sur une jambe bien proportionnée; naguère flottant dans un soulier de village, son pied ne subissait pas la dure captivité d'une chaussure trop étroite; mais une jolie pantoufle puce, bordée d'un ruban vert, en faisait valoir la forme heureuse, tandis que sa main, en sortant d'une mousseline avec laquelle elle rivalisait de blancheur, semblait n'avoir été jusque là occupée que de travaux délicats et faciles. Un peu fatigué par la route, son visage

avait les couleurs adoucies de la rose de Bengale; et ses yeux, auxquels deux jours d'insomnie communiquaient une molle langueur, s'ombrageaient de la dentelle qui se mariait sur son front et ses tempes aux boucles à demi-déroulées de ses beaux cheveux noirs. Cet ensemble charmant donnait l'idée d'une convalescence, faite pour exciter l'envie d'une femme intéressée à ramener à ses pieds un époux infidèle ou un amant qui se détache.

Le comte avait peine à s'expliquer cette transformation; il se contentait de jouir avec délices de ce qu'elle offrait de ravissant. Berthe seule n'en avait pas la conscience. N'étant point préoccupée de ce changement, encore moins de l'impression qu'il pouvait produire sur autrui, rien ne l'empêchait de se montrer dans toute l'aisance et la liberté de ses mouvements. Son image réfléchie par la glace de sa chambre, ne lui avait pas déplu; mais elle l'y avait laissée; tout au plus, lui en restait-il un peu de sécurité. Le comte lui avait inspiré un meilleur genre de confiance : elle s'y abandonna et elle en devint plus belle aux yeux paternels de son hôte. On soupa en tête-à-tête; on s'entretint avec cette intime satisfaction que le Ciel départira toujours

aux êtres entre lesquels il a établi des liens étroits, mais avec cette sorte de réserve qui ne les quittera jamais, lorsque sachant s'appartenir de bien près, aucun n'osera le dire. Cette situation piquante où peut-être sans intention, à coup sûr sans espoir raisonnable de s'abuser mutuellement, la pensée de tous deux s'enveloppait de voiles diaphanes, n'était pas dépourvue de charmes. Sait-on encore si la différence des sexes ici n'ajoutait pas au bonheur? Elle permettait, en effet, à l'un des convives d'arrêter un regard paternel sur une création aimable et flatteuse pour son amour-propre; à l'autre, de compter sur une protection dont elle avait droit de tout attendre. Enfin on s'entendait déjà parfaitement, sans que chacun eût dit son dernier mot.

Onze heures sonnaient aux pendules. Berthe témoigna le désir de ne pas quitter le salon dans lequel on venait de passer, jusqu'au retour de la comtesse de Saint-Méran; mais le comte s'y opposa dans l'intérêt de la santé de cette jeune personne, en lui faisant remarquer que la comtesse, après un souper suivi d'un bal, ne pouvait que rentrer fort tard à l'hôtel. Quant à lui, il résolut de veiller, un livre à la main, jusqu'à

l'arrivée de son épouse, avec laquelle il voulait avoir un moment d'entretien avant la première entrevue de la mère et de la fille.

Berthe, dont les paupières s'abaissaient, de moment en moment, sous l'impression d'un sommeil contre lequel elle essayait vainement de lutter, fut reconduite à sa chambre par mademoiselle Ollivier qui la déshabilla, à la faveur de cet état d'allanguissement, sans qu'elle y mît obstacle; car il entrait dans ses intentions de se servir elle-même, autant que le lui permettrait le séjour d'une maison étrangère. Elle ne jugeait pas l'avantage de s'épargner quelques instants de gêne assez grand, pour le payer de la perte de son indépendance. La vie de Rozières lui avait laissé de si doux souvenirs, qu'au moins à cet égard elle se proposait de n'en pas changer les habitudes. Au moment où, soulevée par sa caméristé, elle entra dans le lit, la mollesse et l'élasticité de cette couche, bien différente de celle où elle avait jusque là reposé, excitèrent sa surprise. Elle y trouva même un motif d'effroi qu'elle ne put s'expliquer; son front se colora d'une rougeur assez vive pour être aperçue de mademoiselle Ollivier, si cette femme de chambre ne s'était retirée, après avoir éteint les bougies

et allumé une veilleuse. Mais cette impression n'eut que la durée d'un moment; car la nouvelle habitante de l'hôtel Saint-Méran eut à peine incliné sa tête sur l'oreiller, qu'elle s'abandonna aux douceurs du repos. Son sommeil se prolongea jusqu'à la septième heure du lendemain matin.

VI.

LE RÉVEIL D'UNE JEUNE FILLE, UNE MÈRE, CHANGEMENT DE VIE.

Ce fut par le marteau de la pendule que mademoiselle de Saint-Méran apprit l'heure; en effet la veilleuse venait de s'éteindre en crépitant auprès des feux-dorés, et les croisées couvertes d'un double rideau, ne permettaient pas au plus faible rayon solaire de pénétrer dans sa chambre. Elle en éprouva d'autant plus de regret, qu'au moment de son réveil à Rozières, ses yeux ne manquaient jamais de s'ouvrir avec le jour qui venait de naître; alors son âme se réjouissait en bénissant le Créateur. Le chant du linot et de l'alouette ne parvint pas cette fois à son oreille.

Le mouvement de la ferme où, avec une sorte d'émulation, tout se préparait pour le travail, le tintement trois fois répété de la cloche, qui en donnait le signal par le son de l'angélus, l'affligèrent presque de leur absence. Ce bruit, gage d'une vie innocente et laborieuse, fut remplacé par celui de quelques voitures d'approvisionnement et par des cris divers et gutturaux de vendeurs ambulants qui brisaient le tympan de son oreille. Faute de connaissances locales, craignant aussi de troubler le repos de sa tante, dans le voisinage de laquelle elle se croyait placée, elle résista au désir de faire cesser cette clôture en allant ouvrir les volets. Il ne lui restait pour ressource, que de se livrer à ses réflexions, et celles-ci se dirigèrent vers la comtesse de Saint-Méran.

La nature parle le même langage à tous les êtres d'une même espèce. La jeune fille, avant de devenir femme, en a tous les instincts. Jusque dans ses jeux, elle pressent sa future maternité; elle en devine les joies et les douleurs, les élans et les sympathies. Elle ne s'explique rien, elle ne comprend rien, elle ne sait que rougir. Sa pensée chaste et pure s'arrête devant les mystères à l'accomplissement desquels elle est réservée; et pourtant elle n'ignore pas ce que sera dans

son sein la tendresse maternelle. Ses entrailles en ont déjà tressailli. C'est un arbre dont le germe et les racines échappent à sa vue; mais une véritable prescience lui en a déjà montré le feuillage et la fleur. Ainsi chérit-elle des enfants qui ne sont pas encore nés. Dans son cœur elle les éduque; elle les voit croître sur la tige maternelle, comme autant de frais boutons, et s'embellir sous ses regards. Elle ira jusqu'à trembler pour des périls qu'ils ne peuvent courir; elle s'enorgueillira également d'une gloire à laquelle ils n'atteindront jamais.

« Être mère, se disait mademoiselle de Saint-Méran, oh! il y a dans cette seule parole tout un trésor d'existence! la vie en est dominée; c'est son plus grand bonheur; c'est sa plénitude! Alors pour la femme tout est accompli; elle ne peut de cet instant rester maîtresse de ses actes; elle ne délibère plus, elle ne raisonne plus, ni avec soi, ni avec les autres. Une force supérieure la pousse; Dieu lui-même a voulu agir en elle; et sans doute sa sainte Providence a ordonné les choses ainsi pour la perpétuité de son ouvrage!

« Eh bien, continua-t-elle, puisque tout dans la nature obéit à cette voix, la comtesse de Saint-Méran n'est point ma mère! non, elle ne l'est

pas!.. Quoi, je serais sa fille, elle m'aurait portée pendant neuf mois dans ses flancs, et, après que des conjonctures rigoureuses dont j'admets la possibilité, m'auraient tenue éloignée durant seize années de ses bras, au moment d'une réunion que son cœur a dû désirer, qui a fait palpiter le mien, qui, à défaut d'autres sentiments, devrait lui laisser au moins celui de la curiosité, je ne trouverais en elle qu'indifférence !... Le jour où elle m'attend, elle s'absente! l'heure à laquelle j'arrive, la maison est déserte! c'est une étrangère qui m'y installe! Eh, que me fait à moi le bel appartement dont on m'ouvre les portes, quand c'est un bal, quand c'est une fête qui enlèvent une mère à mes baisers et qui la privent des miens!... Non, il n'y a point de mère ici, il n'y a point de fille! ce serait une absurdité à laquelle ma raison refuserait de croire; car rien de semblable ne s'est jamais passé sous le ciel... Encore si elle m'avait fait avertir de son retour! au milieu de la nuit, j'aurais volé à ses pieds, je les eusse couverts de mes baisers et de mes larmes; mais elle n'en a pas eu seulement la pensée. Non, madame la comtesse de Saint-Méran, vous n'êtes point ma mère! non, l'orpheline de Rozières n'est point votre fille! »

Et des pleurs coulaient le long des joues de Berthe, et son cœur se serrait. Sa belle tête retomba sur son oreiller; les ténèbres de sa chambre ajoutaient encore à sa douleur, qui fut suivie d'un véritable découragement. Le raisonnement que son esprit venait de suivre était juste dans ses prémisses et dans ses conséquences; il était faux dans l'application. Ainsi que l'organisme des êtres animés, leur système impressionnable a ses anomalies. Dans les fastes de l'autopsie, il s'est rencontré un exemple de cœur humain placé sous la mamelle droite : il y a malheureusement des cœurs de mère, qui, bien que placés sous la mamelle gauche, en ont perdu les sentiments instinctifs. Les habitudes d'une société où les goûts se dépravent, où la vie de famille cesse d'être en honneur, où les devoirs de convention usurpent la place des devoirs réels et surtout, où l'amour-propre vit de rivalités sans fin, renversent à la longue jusqu'aux lois constituantes de la nature; alors tous les liens se relâchent, le sang a perdu sa voix. La comtesse de Saint-Méran était moins coupable qu'une autre; son mari, en dérangeant le jour de son arrivée à Paris, dérangeait pour elle un succès, il l'anéantissait même; et, nourrie d'adulations, accoutumée à cette douce pâture,

Hortense, superbe femme encore, ne voulait pas sacrifier un triomphe qui allait lui échapper, à sa fille qu'un peu plus tôt, un peu plus tard, elle était toujours assurée de retrouver à l'hôtel.

« Mais que m'est donc le comte de Saint-Méran? se demanda ensuite la pauvre fille. Lui, il est venu me chercher à Rozières; lui, au moins il m'a témoigné de l'intérêt, il a compris ma pensée. Un second voyage à la ferme Harriot ne lui a pas coûté. Plus d'une fois j'ai surpris ses regards arrêtés sur moi, et ces regards, affectueux et protecteurs tout ensemble, ressemblaient si bien à ceux d'un père que j'ai pu m'y tromper.... N'aurai-je donc été que le jouet d'une illusion? La comtesse est effectivement fort jeune, ainsi que le prouve son goût pour les plaisirs; le comte l'est encore, et je viens d'achever ma seizième année... Il serait difficile que je leur dusse le jour... Eh bien! s'il n'est pas mon père, je n'ai que des grâces à rendre au Ciel, puisqu'il en a pris pour moi les sentiments. La fille de son frère n'aura plus qu'à mériter sa tendresse. Toute mon étude sera de m'en rendre digne. Privée du bonheur d'avoir connu les auteurs de ma naissance, je pourrai au moins bénir leur mémoire dans l'asile que leur respectable famille m'aura ouvert.»

Les pensées de Berthe n'allèrent pas plus loin. Il était trop en dehors de ses aperçus de tirer d'une naissance illégitime ou antérieure au mariage, quelques droits à l'intérêt du comte; son innocence n'eût jamais franchi cette barrière. Personne n'approchait de sa chambre. Fatiguée du silence qui pesait sur elle et de l'obscurité qui l'entourait, elle se leva, chercha à tâtons quelques-uns des vêtements de la veille, s'en couvrit à la hâte et se dirigea vers la croisée, non sans heurter plus d'un meuble sur son passage. A ce bruit mademoiselle Olivier accourut; après avoir dégagé les volets du double rideau dans lequel une main inexperte les avait engagés, la femme de chambre fit remarquer à sa jeune maîtresse que le cordon d'une sonnette touchait au chevet de son lit, et que cette sonnette répondait au cabinet occupé par la camériste. C'était une manière d'appeler absolument inconnue à Rozières.

Il était dix heures du matin. Rien n'annonçait le réveil de la comtesse, rentrée seulement chez elle à trois heures après minuit. Mais mademoiselle Olivier, sans y être invitée directement ou indirectement, apprit à Berthe plusieurs particularités relatives à la fête donnée par la mar-

quise de Montesson. La plus importante, c'était que la comtesse de Saint-Méran y avait fait sensation, qu'elle avait été complimentée par des Altesses sur la manière dont elle s'était acquittée de son rôle, et que mademoiselle Guimard (1) elle-même, nouvellement retirée de l'Opéra, l'avait félicitée sur sa danse. Tous ces détails lui étaient parvenus par le canal de Mariette, femme de chambre de la comtesse, et qui en la déshabillant les avait recueillis de la bouche de l'héroïne encore parfumée de l'encens brûlé devant elle. Le cœur plein de son succès, l'émule des Contat et des Miller (2), n'avait pu s'empêcher d'épancher quelque part la surabondance de sa joie, et l'on sait que ces sortes de confidences descendent souvent de haut jusqu'aux rangs les plus subalternes.

Quand le comte se présenta dans la chambre de son épouse, les femmes de celle-ci se retirèrent. Alors eut lieu entre eux une conversation dont Berthe devint le sujet. Mais le comte eut à

(1) Célèbre danseuse de l'Opéra, qu'elle ne quitta que vers l'âge de 60 ans.

(2) La première, grande actrice comique au Théâtre-Français; la seconde, chargée des principaux rôles dans les ballets de l'Opéra : plus tard on la connut sous le nom de madame Gardel.

subir auparavant une répétition assez prolixe d'un succès, qui débordait en paroles des lèvres de sa brillante moitié. Enfin on l'écouta ; on était contente de soi, on était disposée à l'être des autres. On fut enchantée de se trouver mère d'une jolie personne qu'on n'avait eu que la peine de mettre au jour, que, sans conséquence, sous le titre de nièce on pourrait produire dans le monde, qui n'était pas gauche, qui avait de l'esprit, une belle voix, et qui en quittant ses habits de village n'aurait pas l'air trop emprunté sous ceux d'une femme à la mode. Aussi, émue par les éloges dont son époux avait été prodigue envers leur jeune commensale, la comtesse exigea qu'elle parût à ses yeux telle qu'elle était vêtue pour le souper de la veille.

Il était difficile que Berthe se montrât dans un autre costume. Sa plus belle robe d'indienne qu'elle avait mise avant de quitter Rozières, se trouvait malencontreusement salie pour avoir touché à l'essieu de la voiture, et son chapeau de paille suisse était déformé au point de n'être plus d'aucun usage; il n'avait pu résister aux secousses de la calèche, dont la jeune voyageuse, cédant à un demi-sommeil, n'avait pas toujours pu le garantir. La toilette du soir devint donc celle du

matin, mais avec un peu plus de recherche; car, sous les doigts de mademoiselle Olivier, les cheveux déliés de Berthe prirent un tour plus agréable. On leur épargna l'injure de les couvrir d'amidon. La poudre commençait en effet à tomber en oubli dans la haute société parisienne, et la comtesse de Saint-Méran, qui décidait de la durée d'une mode quand elle ne la devançait pas, y avait déjà renoncé pour elle-même. La douillette de lévantine de la veille allait au mieux à la taille de Berthe. Seulement elle était un peu courte; mais personne n'était en droit d'en murmurer, puisqu'elle mettait en évidence le bas d'une jambe et un pied de formes parfaites.

La nièce venait d'achever de déjeûner avec son oncle, quand on vint les avertir tous deux que la comtesse de Saint-Méran, levée depuis un quart d'heure, était visible. Au même instant l'orpheline fut saisie de crainte; ses préventions, comme autant de fantômes, obsédèrent son esprit; et, en quittant la chaise sur laquelle elle était assise, elle sentit un frisson parcourir ses membres. Le comte, auquel cette impression n'était point échappée, s'efforça d'en atténuer l'effet par des paroles obligeantes. Il fit plus : offrant son bras à Berthe, il se dirigea avec elle

vers l'appartement de son épouse et, dans le trajet, il ne négligea rien de ce qui pouvait contribuer à raffermir ce jeune courage.

Ils étaient attendus : la comtesse à demi couchée sur une ottomane, dans un élégant négligé du matin, ayant à ses pieds une jardinière garnie de fleurs, près d'elle une petite table couverte de porcelaines de Sèvres, et tenant à la main un livre qu'elle feignait de lire, venait de prendre son chocolat dans une atmosphère chargée de suaves parfums. Son regard perçant et scrutateur avait déjà parcouru sa fille de la pointe des cheveux à l'orteil, avant que le comte la lui eût présentée.

Celle-ci, s'inclinant avec un respect qui avait aussi sa grâce, souleva la main de madame de Saint-Méran et la porta à ses lèvres. « Ma chère Hortense, dit en même temps le comte, ainsi que vous l'avez souhaité, je vous amène l'enfant de mon frère. Elle n'a d'autre appui que nous sur la terre. Je compte sur vos bontés pour elle, ainsi que je suis certain d'avance qu'elle les méritera. »

Un instant de silence eut lieu dans la chambre, silence pendant lequel le cœur de l'orpheline (car elle venait d'être annoncée sous ce titre)

éprouva de vives palpitations, attestées par le mouvement onduleux de la gaze qui couvrait son sein. La comtesse venait de promener un second regard sur l'intéressante créature qui lui appartenait de si près. Ce coup-d'œil rapide avait confirmé le précédent; de la fille, il se reporta sur le père avec un air de satisfaction et d'intelligence; des lèvres animées d'un charmant sourire laissèrent enfin tomber les mots suivants :

— « Mon ami, j'accepte volontiers votre présent, et j'espère que je ne m'en repentirai pas. Votre,... notre,. . oui notre nièce me plaît beaucoup, monsieur le Comte! Car vous nous appartenez d'aujourd'hui à tous deux, Berthe... à tous deux, entendez-vous ma chère enfant?... nous désirons votre bonheur et nous nous en occuperons. »

— « Ah! madame, répondit Berthe un peu rassurée, croyez qu'il me serait doux de contribuer, fût-ce pour la plus faible part, au vôtre; ce sera l'étude de tous mes moments. »

— « Bien, reprit la comtesse, très-bien! oui, je le sens, nous serons bonnes amies... Nos âges ne sont pas assez distants l'un de l'autre, pour s'y opposer... qu'en pensez-vous, Berthe? »

— « Je suis heureuse, madame, que le Ciel

m'ait ménagé au moins avec vous ce rapport! oh! s'il m'avait donné une sœur aînée semblable à vous, une sœur douée d'autant de grâces et de bonté, comme je l'aurais chérie! comme j'aurais voulu en être aimée!»

— « Venez m'embrasser, petite flatteuse, et que notre liaison, ou plutôt notre sincère amitié date de ce jour!... Eh bien, oui, nous serons les deux sœurs; nous porterons les mêmes robes; cette idée me sourit... Mais je n'oublierai pas, pour cela, qu'en ma grave qualité de tante, je dois veiller sur ma jolie nièce et lui ménager un avenir heureux. »

La comtesse et sa fille se donnèrent deux baisers bien tendres. Hortense sentit battre son cœur, en pressant Berthe entre ses bras; elle redevint mère un moment. La nature lui avait enfin parlé et de ses yeux des larmes d'attendrissement, qu'elle ne chercha pas à retenir, coulèrent sur le front de son enfant. Berthe, de son côté, en dépit des réflexions qui avaient désenchanté son réveil, ne pouvait s'empêcher d'ouvrir son âme à ce touchant accueil. Finissant par révoquer en doute la vérité de ses conjectures, elle se reprocha de s'y être appesantie, d'avoir été trop sévère à l'égard d'une position éle-

vée, d'avoir osé soumettre à son jugement sans expérience, la femme à laquelle elle devait peut-être un grand respect, celle qui en ce moment d'une douce étreinte la serrait contre son sein ; et rendant caresses pour caresses, elle partagea l'émotion à laquelle madame de Saint-Méran s'abandonnait. Les yeux fixés sur ce groupe plein de charmes, qu'un Canova ou un Bosio eût voulu modeler à l'instant même, s'il n'avait préféré le compléter auparavant par l'adjonction d'une troisième grâce, le comte attendri jouissait d'un bonheur que depuis long-temps il ne connaissait plus. Enlacées dans les bras l'une de l'autre, comme deux fleurs qui dans un jardin confondent leur verdure et leur émail, ces deux femmes, entre lesquelles l'œil eût hésité à établir une préférence, lui promettaient des jours plus sereins. C'était pour lui l'arc céleste venant colorer la nue après un temps d'orage. Aussi, touché de ce spectacle, le plus doux dont un honnête homme, époux et père puisse jouir chez lui, il se vit près de rentrer en possession d'un véritable foyer domestique.

Cet espoir, il faut en convenir, était fondé. Une jeune personne qui, indépendamment de son premier titre à l'intérêt, possédait toutes les

qualités propres à justifier un attachement, un lien nouveau toujours présent, mais sans pesanteur entre l'époux et l'épouse, les soins à partager d'une éducation pour laquelle la nature avait déjà beaucoup fait et à laquelle, si on ne voulait gâter son plus bel ouvrage, il conviendrait d'ajouter tout au plus quelques talents agréables, enfin la diversion apportée dans l'hôtel par un être qui, chéri de tous, après en avoir animé le séjour, y jouerait encore au besoin le rôle d'un angélique médiateur, étaient autant de gages d'une ère nouvelle. On se plairait enfin chez soi; on aimerait le coin du feu; on s'entourerait d'amis vrais; on les appellerait à des plaisirs décents; une grande fortune mieux employée, cesserait d'être un motif de dissipation. Telles furent les pensées du comte. En arrivant de son village, une fille de seize ans les autorisait en quelque sorte. C'est ainsi qu'en avril, le retour de la jeune hirondelle au toit qui fut son berceau, annonce la renaissance des beaux jours. Malheureusement ce qui suit, sans effacer aux yeux du comte cette perspective séduisante, la couvrit d'un nuage. Il tint même à peu de chose qu'il ne fût totalement désabusé.

Ce fut la comtesse qui reprit la parole, en te-

nant dans l'une de ses mains la main de Berthe, qu'elle avait invitée à s'asseoir sur l'ottomane à ses côtés, et en promenant les doigts de l'autre entre les anneaux des cheveux bruns de sa fille.

« Mais elle est bien, très-bien, cette enfant. Voyez, monsieur le Comte, comme elle a les traits distingués! Ce nez a de la finesse; ces yeux, pour peu qu'on le veuille, auront de l'éclat, et cette bouche est mignonne...En vérité, Arthur, je crois qu'elle a mon sourire... Berthe, ne rougissez pas pour cela! entre nous, nous pouvons parler de ces choses... Ses cheveux sont un peu plus foncés que les miens, mais tout aussi fournis, tout aussi soyeux... Quant à la taille (ici la main de la comtesse quitta le front de Berthe, pour effleurer le manteau de nuit que la douillette permettait d'entrevoir), quand nous aurons un corset de madame Coutan (1), mes robes lui iront à ravir... Qui l'eût cru, Arthur? plus grande que moi de quelques lignes, elle chausse mes souliers! Cependant vous savez que l'on cite mon pied dans Paris... et nous avons laissé tout cela dans un village! C'est un vrai meurtre... »

—« Oui, ma bonne amie, répondit le comte.

(1) Fameuse couturière de l'époque.

Mais rendons grâces au Ciel que dans ce village, loin de corrompre un aussi heureux naturel, on l'a cultivé de manière que, sous des rapports plus dignes, il méritera votre approbation. Je vous ai dit que Berthe a de l'instruction; ses principes religieux sont bien affermis; elle est bonne et sensible; elle répète agréablement sur le clavecin les airs que nous aimons; elle chante avec un goût dont j'ai été surpris, et sa voix a une riche étendue. »

Pendant que le comte se livrait à cet éloge, le front de Berthe perdait insensiblement le vif incarnat qu'avaient appelé les remarques de sa tante. Après s'être d'abord abaissé, le regard reconnaissant de la jeune fille se leva avec timidité pour chercher celui du comte, et un léger sourire, dans lequel l'amour-propre avait bien peu à réclamer, vint embellir son visage pudique. Les louanges prodiguées par la comtesse, à beaucoup près, n'avaient pas obtenu le même prix.

— Eh bien! répliqua madame de Saint-Méran, il faudra récompenser les gens chez lesquels Berthe a vécu jusqu'à ce jour. Il n'y a qu'à leur envoyer de l'argent... J'avais oublié que cette chère enfant a de la voix, que, grâce à eux, elle est même un peu musicienne. Cela exige en effet

quelque considération... Vous me l'aviez appris, Arthur, mais je l'avais oublié. Il convient de perfectionner ce talent, qui, je l'espère, ne se bornera pas à chanter au lutrin. Nous la mettrons entre les mains de Viganoni, si je puis le déterminer à nous donner des leçons. A l'égard du piano, elle aura certainement pour maître Hermann, claveciniste de la reine(1)... Mais il s'agit de l'habiller, car cette bonne petite n'est pas vêtue. »

Le cordon de la sonnette fut ébranlé, Mariette se présenta, et des ordres lui furent donnés.

—« Vous allez chercher ma robe de satin broché, à fond vert; comme elle est un peu longue pour moi, mademoiselle de Saint-Méran pourra fort bien s'en accommoder aujourd'hui; mon chapeau de velours noir avec son demi-voile de dentelle lui servira en attendant mieux. Vous avertirez en même temps le cocher de mettre les chevaux à la voiture; car nous irons chez ma couturière, ensuite chez madame Corot(2) et peut-être chez mademoiselle Bertin. En traversant le quartier Feydeau, le valet de chambre qui nous accompagnera ira renouveler l'abonnement de ma

(1) Hermann, claveciniste célèbre de Marie-Antoinette.

(2) Madame Corot et mademoiselle Bertin, marchandes de modes.

loge au théâtre de Monsieur; il laissera en même temps chez le caissier le billet par lequel je vais prier Viganoni (1) de passer à l'hôtel. »

Sur l'avis d'un autre coup de sonnette, mademoiselle Olivier vint prendre la robe et le chapeau désignés. Fière de ce léger fardeau dans lequel elle vit l'investiture de ses fonctions, elle marcha vers l'appartement de Berthe qui la suivit après avoir reçu un dernier baiser de sa mère; car il n'était permis à personne d'entrer dans le cabinet de toilette de la comtesse. Ce sanctuaire, où la divinité s'environnait et se dépouillait tour à tour des rayons de sa gloire, était impénétrable aux profanes regards. Cependant, il faut en convenir, entre toutes les femmes de son âge, madame de Saint-Méran avait moins besoin qu'une autre de recourir à l'art. Si la parure lui allait bien, on pouvait dire que de son côté elle faisait honneur à la parure.

Cette scène domestique avait été mélangée de douceur et d'amertume pour le comte de Saint-Méran. Les goûts de coquetterie et de frivolité de son épouse s'y montraient à découvert; ils menaçaient encore l'avenir d'une famille, dont un bienfait du Ciel venait de réparer la perte

(1) Viganoni 1er chanteur du théâtre de Monsieur.

récente. Toutefois si quelques éclairs de sensibilité avaient jailli du sein d'une nuit froide et ténébreuse; la nature, sans atteindre à la sublimité du langage qui lui est propre quand des mœurs factices n'en étouffent pas le cri, n'avait pas été tout-à-fait muette; et, chose nouvelle depuis des années, le comte venait d'entendre lui-même son nom de baptême sortir de la bouche d'une femme qui paraissait jusque là l'avoir oublié. Ainsi la fille, dans laquelle on aimait à se retrouver, lui ramenait la mère; ainsi, au moins pour un moment, l'appel fait à l'Arthur des anciens jours lui rendait son Hortense. Quant à Berthe, quel que fût le respect qui lui interdisait de juger avec rigueur une personne dont elle allait dépendre, elle ne put s'empêcher d'établir en elle-même un parallèle entre ses deux parents; et, il faut le dire, la balance ne pencha pas en faveur de la comtesse. L'orpheline ne s'en crut pas moins obligée de se prêter aux désirs de celle-ci en ce qui concernait des maîtres et une toilette; d'ailleurs il fallait bien être habillée.

Nous ne suivrons pas la tante et la nièce dans leurs courses qui se renouvelèrent pendant plusieurs jours. Des commandes furent faites, des mesures prises pour robes et corsets, des étoffes

achetées, des maîtres arrêtés à grand prix. Ce n'était rien moins que Viganoni pour le chant, Hermann pour le piano; et, sur l'avis du comte que l'on écouta cette fois, mademoiselle Miller (plus tard madame Gardel) fut préférée à Nivelon pour la danse. A peine dans les premières semaines de son séjour à Paris restait-il à la disposition de Berthe quelques heures où elle pût se recueillir; cependant elle en éprouvait le besoin. Jetée qu'elle était dans une vie dissipée, traînée de fêtes en fêtes, de spectacles en spectacles par une tante qu'elle craignait de désobliger, et qui tirait vanité de la beauté d'une jeune fille dont elle croyait marcher l'égale, il lui tardait de s'entretenir avec elle-même.

Assise le soir sur un petit canapé, au fond de son cabinet d'étude qu'une bibliothèque revue par son oncle lui faisait chérir, elle réfléchissait aux divers changements opérés avec tant de rapidité dans sa fortune. Elle s'y résignait plus qu'elle ne s'en réjouissait; car l'humble orpheline de Rozières était loin de se méconnaître. Sa pensée intime, en lui rappelant qu'il lui manquait quelque chose au milieu du luxe dont elle était entourée, lui disait que l'agitation n'est pas le bonheur. Presque tous les maîtres, entre lesquels ses heures disponibles se partageaient, étaient jeunes.

S'ils ne l'intimidaient pas de leur importance, ils la fatiguaient de leur fatuité, bien que la comtesse et plus souvent le comte, à son défaut, fussent présents aux leçons. Celle de musique vocale lui était la moins désagréable de toutes, sa glotte flexible se prêtant admirablement aux modulations accentuées du chant italien, dont le goût renaissait en France avec le retour des *Bouffes* réunis au théâtre de Monsieur après leur renvoi du Château des Tuilleries. Ses progrès en ce genre furent rapides; ils eurent même pour elle un caractère de nouveauté. Indépendamment du plaisir qu'elle y trouva, le mot épigrammatique par lequel sa tante lui avait rappelé les hymnes chantées à Rozières lui eût servi d'aiguillon; mais ce trait, en la piquant au vif, ne s'offrait pas non plus à sa mémoire, sans y réveiller de bien chers souvenirs.

Que de fois elle s'était demandé ce qu'était devenu Silfrid, à quoi il s'occupait, s'il pensait à elle, s'il parlait d'elle à la ferme Harriot! elle ne comptait que sur lui, pour avoir des nouvelles de la famille sous le toit de laquelle elle avait si long-temps vécu, douce vie que, jour par jour, événement par événement, tous importants dans leur simplicité même, elle poursui-

vait de ses regrets. Ainsi le voyageur, charmé par un beau site qu'il a rencontré dans la vallée, retourne sur ses pas pour le revoir encore, s'arrête où il s'est déjà arrêté, s'asseoit sous les arbres qui l'ont déjà couvert de leur ombre, entend encore avec délices le murmure du même ruisseau fuyant sous les saules, et après avoir souhaité du bonheur, une seconde fois, aux paisibles habitants des chaumières éparses, reprend avec un sentiment de mélancolie le chemin du logis où il sera rendu au cours de son inquiète existence.

Chaque soir, Berthe, en inclinant sa tête sur l'oreiller, s'étonnait que, dans les quinze heures qui venaient de s'écouler, pas une lettre ne fût parvenue à son adresse. En s'endormant, elle s'en promettait une pour le lendemain; car elle ne pouvait supposer que l'ami de ses jeunes années l'eût oubliée ; chaque matin trompait son espoir. Se plaindre, elle l'eût voulu; mais, pour se plaindre, à défaut d'un cœur où il lui eût été donné d'épancher le sien, il eût fallu écrire et, pour prendre la plume, il convenait d'avoir au moins une réponse à faire. C'était la seule règle de conduite qui, en cette occasion, lui fût dictée par sa pudeur; car l'esprit de

Berthe, peu imbu de celui de la société à laquelle un retour de tendresse maternelle venait de l'adjoindre, ne trouvait aucun inconvénient à entretenir une correspondance avec l'honnête jeune homme dont elle était l'obligée. La trace du chagrin, causé par cet oubli, eût pu se lire sur son front par toute personne qui y eût prêté une attention ordinaire; mais chacun était si plein de soi dans les cercles qu'elle fréquentait, la pensée y était si légère, si superficielle, que cette empreinte de tristesse échappait à tous les regards. Le comte qui, seul, en eut quelque soupçon, en rapporta la cause à un genre d'existence trop éloigné des habitudes de sa nièce. D'ailleurs, dans la rue de l'Université, lorsqu'on restait à l'hôtel, tout ce qui en franchissait le seuil s'occupait, par privilége, de la comtesse de Saint-Méran. Elle était toujours le centre d'un groupe, vers lequel convergeait ce qu'il y avait de plus disert ou de plus élégant dans le salon, et d'où partaient les mots à effet qui devaient, le lendemain, trouver leur écho dans Paris. Cependant l'arrivée de Berthe chez son oncle avait été remarquée par quelques-uns des habitués de l'hôtel qui, dans cette fleur arrachée à son obscure solitude et transplantée

d'une terre vierge sous le brûlant tropique de la capitale, voyaient, les uns, la tête sur laquelle reposait l'espoir de deux brillants héritages, les autres (et c'était le plus petit nomdre), une charmante créature dont l'innocence était jetée au milieu des périls d'une société en dissolution.

Dans sa douleur de se voir négligée par le seul homme dont les paroles eussent trouvé le chemin de son cœur, Berthe eut recours à une consolation qui ne l'avait jamais trompée. Sa tante ayant eu le bon esprit de respecter en elle un sentiment religieux, qu'on eût vainement essayé de combattre, il ne se passait pas de jour férié, où elle ne se fît conduire, tantôt à Saint-Sulpice, tantôt à Saint-Thomas-d'Aquin. Agenouillée sur sa chaise devant le sanctuaire de cette dernière chapelle, qui doit peut-être sa vogue aujourd'hui moins à la piété qu'à des opinions politiques, elle disait : « O mon Dieu, si je ne « puis lui appartenir, si, dans vos saints décrets, « vous avez séparé nos destinées, donnez-moi « la force de consentir à ce sacrifice; mais si je « n'ai pas cessé de lui être chère, si l'ami de « mon enfance doit être encore le protecteur « et le support de mon âge mûr, daignez me le

« faire connaître! car l'incertitude abat mon âme,
« et une erreur prolongée me rendrait mal-
« heureuse. »

Comme elle rentrait à l'hôtel, on lui remit une lettre datée de Soissons.

VII.

UNE LETTRE, CONFIDENCE, RÉPONSE.

Une lettre! Qui n'a connu combien sont précieuses les lignes tracées par l'être dont le nom seul, comme un message céleste, nous promet le bonheur! Une lettre de la femme qui a su captiver notre âme, de l'homme qui a été préféré entre tous, et qui, pour une timide créature, est devenu la pensée du soir comme celle du matin, le rêve de la nuit et la joie du réveil; une pareille lettre renferme un trésor d'émotions. On l'a attendue et elle cause pourtant une surprise; elle fait pâlir d'inquiétude et frissonner de plaisir; prêt à briser le cachet, l'on brûle d'impatience et l'on tremble d'effroi : car, si

le papier renferme des paroles de vie pour le cœur, il peut également en contenir qui l'abattent et le tuent. On commence par dévorer les pages, par les parcourir avec la rapidité de l'éclair; on y cherche d'abord tout ce qui peut rassurer l'âme, et quand cette sécurité est acquise, quand on s'est assuré ce point d'appui, on revient sur chaque ligne avec une voluptueuse lenteur. Au premier moment, il n'a fallu rien moins qu'une prise de possession complète. Le délicieux examen des détails appartient à plus de calme : ce sera alors le matin d'un doux hyménée. Non, nous ne sommes point abandonnés, alors que nous avons sous les yeux la pensée devenue palpable et sensible de l'être qui nous aime! fût-il à cent lieues de nous, une force irrésistible l'oblige à comparaître; il s'est rendu à notre appel! il a franchi les distances, il est à nos côtés; nous le voyons et il nous parle, nous lui répondons et il nous écoute! On l'a dit : le style, c'est l'homme; c'est aussi la femme, quand la parole est chez elle l'expression d'un sentiment vrai. Écrire, c'est donc se transporter auprès de l'objet aimé; de sorte que l'un des correspondants, rapproché de l'autre par cette admirable découverte, pourrait, à

bon droit, user dans sa prochaine missive d'une locution pareille à la suivante : « Mon ami, j'ai re-
« çu votre visite de tel jour, de telle heure; elle a
« raffermi mon âme, elle a consolé mes peines
« et ravivé mon courage. En vous quittant, n'ai-
« je pas senti votre baiser d'adieu, ne vous ai-je
« pas donné le mien, puisque j'ai collé mes lè-
« vres brûlantes sur votre nom? Et votre nom,
« quand votre main l'a tracé pour moi, n'est-ce
« pas vous? en justice, il vous obligerait pour
« toute votre fortune : en amour, ne doit-il
« pas être saint et inviolable? »

Telles furent à peu près les émotions que Berthe dut à la lettre de Silfrid. C'était la première, la seule que de ses jours elle eût reçue. Résolue de ne l'ouvrir que dans son cabinet d'études, elle se hâta d'y parvenir; ses doigts tremblèrent au brisement du cachet, et ses yeux, couverts d'un nuage, ne purent d'abord démêler des caractères qui ne lui étaient cependant pas inconnus. Enfin la lettre fut lue, relue jusqu'à la dernière ligne; et, perçant le voile de tristesse dont Silfrid s'était enveloppé, mademoiselle de Saint-Méran acquit la certitude d'un amour qu'elle partageait depuis long-temps à son insu. Ce lui fut un bonheur d'être seule en ce moment. Jamais elle

ne sentit mieux le prix de la solitude. Nous allons offrir textuellement cette lettre au lecteur : peut-être il n'y trouvera pas cette chaleur d'expressions et cette explosion de sentiments auxquelles l'ont accoutumé les écrivains modernes; mais c'est peut-être aussi par cette raison qu'elle aura touché le cœur de Berthe et qu'elle l'aura remplie d'une chaste volupté.

A Mademoiselle de Saint-Méran,

Du presbytère de Rozières,
le 2 novembre, 1788.

« Mademoiselle,

« J'ai bien tardé à vous écrire, et peut-être m'était-il permis d'attendre que vous m'en adresseriez quelques reproches. Mais nous sommes séparés ajourd'hui par un intervalle beaucoup plus considérable que celui des distances. Il n'y avait pas loin de la ferme Harriot au presbytère, et il y a bien loin du presbytère à l'hôtel que vous habitez! Qu'ai-je pour combler cet espace qui peut devenir un abîme entre nous? un mot, un seul mot! celui qui est sorti de vos lèvres l'avant-veille de votre départ, au moment où nous quittions, dans le silence du soir, ce dernier asile accordé à nos douleurs. C'est là aussi, entre le

sanctuaire et le modeste domicile assigné pour refuge à l'ouvrier du saint ministère, que se passe la vie du prêtre de campagne. Il est à peine entré dans l'église, qu'attendu à la porte, il verse l'eau baptismale sur la tête de l'enfant; un peu plus loin, après lui avoir appris sa destination et les promesses faites par le Ciel à la vertu, il entend le récit des fautes de l'adulte, et le réconcilie par le repentir avec son Dieu; encore quelques pas, et au pied du saint tabernacle, il bénit les liens que le jeune homme va former, et il l'élève à la dignité de chef de famille; enfin au milieu des pleurs de ses proches, il le sort de la nef en l'accompagnant d'un chant funèbre, et, sans quitter l'ombre que projette le temple rustique, il le dépose au sein de cette terre, déjà exhaussée des débris de la plupart des êtres qu'il a aimés! Tel est l'étroit espace dans lequel se meut l'obscure existence d'un curé de village. La carte de son itinéraire en ce monde est bien bornée, si j'en excepte, dans un rayon assez court, quelques visites à des malades; elle est mélancolique, comme le sont ses jours, dont le sable coule avec une triste lenteur.

« Je serais déjà marqué pour cette vie, Berthe, sans la parole que mes premières lignes ont rap-

pelée à votre mémoire, et qui, recevant du lieu, de l'heure, et de nos situations un caractère solennel, m'a mis en présence d'une tout autre perspective. Mais quelqu'aimable que soit celle-ci, dois-je y arrêter mes yeux? La route à franchir, pour atteindre ce riant horizon, n'est-elle pas trop escarpée ? mes forces y suffiront-elles? Mon sort, je le crains, sera celui de ce célèbre conducteur des Hébreux, auquel il fut seulement donné de voir, du haut de la montagne de Nébo, la terre plantureuse dont ses pieds ne devaient pas toucher la poussière.

« Si vous me faites la faveur de me répondre, vous me demanderez certainement pourquoi je ne vous ai pas plus tôt écrit, pourquoi je n'ai pas eu l'attention de vous informer des nouvelles de la famille Harriot, objet de votre dernière recommandation? A regret, je n'ai pas rempli ce devoir. Une raison assez forte y a mis obstacle. J'ai été indisposé, et averti par mon oncle, mon excellent père s'est cru obligé de venir me donner des soins. A défaut de cette cause, une autre peut-être m'eût porté à différer, au moins de plusieurs jours, toute correspondance avec vous. Je ne la dissimulerai pas : tant que nos rapports subsisteront, mademoiselle de Saint-Méran con-

naîtra toute ma pensée, ainsi que la bonne, la charmante Berthe y lisait à Rozières.

« J'ai cru qu'une lettre datée de notre village vous intéresserait moins, si elle vous suivait immédiatement à Paris, que si elle ne vous parvenait qu'après quelques semaines de votre séjour dans cette capitale. Je n'ignore pas l'effet produit sur les esprits, par le spectacle d'une ville aussi populeuse qu'abondante pour le riche en distractions de tous genres, monstrueux assemblage de misères et de voluptés, de privations et de jouissances, de vices et de vertus. Les beaux-arts y fleurissent, les réputations s'y forment, les talents y trouvent un trône, les femmes des autels, pour peu que la nature les ait traitées avec faveur; et vous y aurez appris, ce que je ne vous ai pas dit une seule fois, ce que ma plume n'a jamais confié au papier destiné à passer sous vos yeux, que le Ciel a été envers vous prodigue de ses dons! Vous avez eu beaucoup à voir, beaucoup à entendre : j'eusse regretté que mes tristes pages vous arrivassent au milieu de l'éblouissement inséparable de votre nouvelle situation. Je ne suis ni assez vain pour croire que j'eusse alors obtenu de vous l'attention à laquelle j'ose encore prétendre, ni

assez modeste pour consentir à m'en passer.

« Comment n'eussé-je pas attaché un vrai prix à votre suffrage? Berthe, j'ai vu pendant des années ce qu'il y a d'aimable et de ravissant en vous. Les grâces de votre personne, que seule vous sembliez ignorer, ne pouvaient échapper à mes regards. Quelquefois, en contemplant les lignes et les contours purs de votre visage céleste, je me figurais ce que la première femme avait pu être dans cet Éden, dont Milton semble avoir dérobé la tradition à d'autres archives que celles de la terre; car c'est ainsi que nous nous entretenions de ce poète sublime, en lisant ensemble, sur les ruines du château de Sept-Monts, les pages où il décrit si bien la naissance d'Ève et ses premiers rapports avec son jeune époux.

« Eh bien, oui, je vous aimais et vous l'eussiez ignoré jusqu'au moment où eût cessé la protection assez généreuse, mais peu tendre qui planait sur votre berceau, comme le remords prolongé d'une conscience paternelle. J'espérais : croyez-moi, Berthe, c'est beaucoup que d'espérer! Peut-être est-ce ce que l'homme doit attendre de mieux ici-bas... Je voudrais rentrer dans le passé tel qu'il nous était donné et revenir à nos études si attrayantes pour moi, où je jouissais de vos

rapides progrès, où je m'enseignais moi-même en vous instruisant! Oh! qui me rendra cette paix ineffable et ces promenades délicieuses pendant lesquelles notre admiration des merveilles de la nature remontait à son Auteur! Mon amour se taisait près de vous, Berthe, et j'étais heureux! Je respectais votre innocence comme l'arche du Seigneur. Vous le savez, aucune parole ne vous a révélé l'état de mon âme, avant celle que j'ai proférée sous le berceau de clématites! Encore est-ce votre soudain départ qui me l'a arrachée! Quand la blessure pénètre aussi profondément, on peut pardonner un cri au plus ferme courage. Et pourtant, que d'occasions où mon cœur avait senti le besoin de s'entendre avec le vôtre, et où mes sanglots, mal comprimés, allaient involontairement me tenir lieu de langage! Berthe, qu'il vous souvienne de ces jours où nos voix se mariant sous les lambris du temple rustique, célébraient les louanges de l'Éternel! Je me disais alors : « Pourquoi nos personnes ne seraient-elles pas unies comme les sons qui, sous l'impression d'un même sentiment religieux, s'exhalent de nos poitrines? en quoi l'accord de nos cœurs pourrait-il offenser le Ciel qui le prépara sans doute, en plaçant le séjour de l'un de

nous, si près du berceau oublié de l'autre? et à peine sortis de l'enceinte sacrée, j'étais tenté de vous serrer dans mes bras, en m'écriant : « Char-
« mante émanation de la bonté divine, Berthe,
« nos âmes sont aussi à l'unisson; nos pensées se
« rencontrent à chaque instant; ne consentirez-
« vous pas à cimenter, d'un mot de votre bouche
« la sainte alliance qui existe déjà entre nous,
« et dont tous les jours, dans cette église de vil-
« lage, les anges sont les témoins? »

« J'ai résisté, Berthe; mes bras ne se sont pas ouverts devant vous; ma langue est restée attachée à mon palais, et j'ai laissé le Ciel, tout seul, accomplir sur nous ses desseins.

« Et lorsque nous promenant dans le vallon, nous nous arrêtions sur les pentes semées de violettes et de safran parfumé, pour y lire les pages intéressantes ou instructives dont j'avais fait choix, lorsqu'après nous être assis au pied d'un saule, le vent venant à souffler, ma voix venant à se perdre dans le murmure des ruisseaux, dans le bruit du feuillage, vous me disiez : « Silfrid,
« tenez toujours le livre; nous le lirons ensem-
« ble, » et que, tenant le livre, je sentais les boucles légères de vos cheveux effleurer mes tempes comme autant de pinceaux, votre main reposer

sur mon épaule, et votre haleine, non moins douce que le safran parfumé, se confondre avec la mienne, Berthe, croyez-vous que je fusse alors de marbre? Supposeriez-vous qu'alors un cœur de bronze fut sans battements dans ma poitrine? Je l'atteste pourtant, le vent aurait cessé d'agiter le feuillage du saule, le ruisseau de murmurer, qu'il m'eût été impossible de reprendre la lecture!

« J'ai résisté et je suis loin d'en éprouver aucun regret..... Si j'avais cedé à l'impulsion du moment, si à mes paroles d'amour vous aviez répondu par un seul mot d'amour, je vous connais, Berthe, vous ne vous croiriez plus maîtresse de votre conduite envers moi. J'en gémirais moi-même à l'heure qu'il est; car c'est au moins une question de savoir s'il vous serait permis de disposer à présent de votre personne? Des parents respectables ont aujourd'hui le droit de veiller sur vous. Pour s'être manifesté un peu tard, leur pouvoir n'en existe pas moins. Ce que vous auriez pu à Rozières, vous ne le pouvez plus à Paris. Ce n'est pas moi qui vous conseillerai jamais de vous affranchir d'une autorité à laquelle vous devez votre respect, comme elle a tout le mien. Il ne sera pas dit qu'elle ait à me reprocher votre

défection. En sortant de ce hameau, vous êtes passée aussi pure et innocente dans les mains de votre oncle, que vous l'étiez en sortant du sein de votre mère. Si je vous ai donné des soins, leur succès a été ma récompense : vous ne me devez rien. Je vous tiens quitte de toute obligation, de toute parole. L'honneur m'a dit que nos positions respectives sont changées : mademoiselle de Saint-Méran n'a rien à démêler avec Silfrid Grévin; mais ce dernier ne doute pas que Berthe ne lui conserve un souvenir; c'est tout ce qu'il veut, tout ce qu'il attend, après avoir élev éses vœux peut-être un peu trop haut.

« Ces lignes m'ont coûté, mais je n'aurai garde d'en effacer une seule. Ecoutez-moi, Berthe : J'assurerais vainement que chez vous la raison a devancé l'âge, que vous avez des principes de morale affermis, que jamais vous ne serez entraînée par vos passions, si tant est que vous ayez des passions, et qu'en vous le jugement a marché de concert avec les grâces prématurées d'une femme, parvenue à son plus heureux développement en dépit de son acte de naissance : vos seize ans à peine achevés me seraient jetés à la face ; le mot de séduction parviendrait à mon oreille et je ne suis pas fait pour l'entendre.

» Suis-je pour cela consolé? Ma réponse à cette question, mon unique réponse se trouve dans les mots que je prononçai en m'arrêtant avec vous, la surveille de votre départ, devant le portail de notre petite église. L'asile du sanctuaire me restera : Dieu, ou Berthe! Il n'y a pas là trop de quoi se plaindre! Le cœur aurait beau murmurer, la raison doit se contenter de cette alternative. C'est aussi la seule que je veuille et que je puisse accepter.

« Le soir même de votre départ de Rozières, ainsi que vous m'y aviez invité de votre voiture, j'ai vu la famille Harriot. Plus d'une fois et sans que je m'en doutasse, mes pas faibles encore m'ont reconduit au manoir. Il m'était si doux de me retrouver dans les lieux que vous avez habités! Tout y parlait de vous; tout y rappelait, à mes yeux, votre chère présence. Dans mon illusion, j'étais tenté de dire comme jadis : « Pour-« quoi Berthe ne descend-elle donc pas? L'étude « la fatiguera. » On n'a cessé de m'entretenir de vous, de ce que vous faisiez, des paroles obligeantes que vous adressiez à chacun. Les Harriot, en prononçant votre nom, avaient les larmes aux yeux : la grande chienne de basse cour, Thisbé semblait vous chercher; on m'a assuré que cha-

que fois qu'elle se détachait de sa loge, elle allait se coucher à la porte de votre chambre; les petites filles du hameau que je rencontre sur mon passage, du plus loin qu'elles m'aperçoivent, me crient : « Monsieur Silfrid, ne manquez pas de » faire nos compliments à Berthe, quand vous lui » écrirez; dites-lui que nous l'aimons toujours; » et le berger en revenant le soir des pâturages, me salue d'un « Dieu bénisse la bonne demoiselle! »

« Je suis tenté de me demander en quoi vous importent ces détails un peu rustiques, à présent que vous êtes entourée de tout ce que le luxe d'une capitale a de brillant, de ce que les arts perfectionnés ont créé de commode pour la vie, de favorable à la beauté et de séduisant pour les regards? La louange, flatteuse et douce comme le miel de vos abeilles, coule des lèvres de tout ce qui vous approche; des concerts, où vous entendez les artistes les plus célèbres de l'Europe, ravissent votre oreille; au spectacle, votre vue s'enivre encore des prestiges de la scène. A côté de tant de pompes, au milieu de tant de discours pleins de charmes, une correspondance de village est bien peu de chose; elle ne saurait y figurer que comme contraste. Cependant je ne vous laisserai pas ignorer que votre éloignement

a jeté votre bonne nourrice dans une douleur qui dure encore ; j'y trouve même quelques excès, moi qui, certes, ne peux trouver mauvais qu'on vous regrette! Mon oncle lui a dit ce qu'il en pensait, avec cette fermeté mêlée de douceur que vous lui connaissez. Il vous envoie sa bénédiction, et il pense qu'elle ne vous nuira pas dans la *moderne Babylone* où vous avez été appelée par une volonté dont il ne lui est pas permis de scruter les voies. Telles sont ses paroles qu'il accompagne d'un soupir, auquel vous ne refuserez pas votre indulgence. Entre nous, il juge que vous manquez à ses malades, au chant de ses hymnes dans les grands jours, et à la parure de son autel. Les rubans dont, pour la dernière fois, vous ornâtes la statue de la Vierge ont bien pâli; les hymnes de dimanches chantés, pendant que j'étais indisposé, par le bon curé soutenu de son bédeau, ont moins rappelé les âmes à Dieu qu'à votre souvenir, et l'autel est sans fleurs. En vérité, je serais en droit de dire qu'en vous perdant Rozières a dû renoncer à son nom. Je suis triste, je ne saurais continuer cette lettre dans la crainte qu'elle ne vous attriste vous-même; et pourtant il ne faut pas que vous puissiez me taxer d'ingratitude après l'avoir parcourue.

« Oui, j'ai collé mes lèvres sur le double présent qui m'a été remis de votre part, dès le soir du jour où vous avez quitté la ferme ! A peine rentré au presbytère, je l'ai couvert de mes baisers! il n'est pas jusqu'au papier, employé à lui servir d'enveloppe, qui n'ait son prix à mes yeux. Votre main n'y a-t-elle pas tracé le nom trop obscur, qui va se replacer modestement à la suite de ces lignes ? Quelque cher que me soit ce don, j'attends votre réponse pour savoir comment il me sera permis d'en disposer. Cette réponse, mademoiselle, prenez le temps de la faire. Ne précipitez rien. Dussé-je, pour vous les renvoyer, détacher les cheveux du reliquaire auquel ils sont encore unis, ce dernier me sera toujours un touchant témoignage de votre souvenir. Il sera sous mes yeux, chaque fois que j'adresserai au Ciel des prières dans lesquelles vous ne serez jamais oubliée. S'il tombe sur lui quelques larmes, au moins elles seront sans trop d'amertume : j'aurai obéi à un devoir. Adieu, Berthe, que l'ange du Seigneur vous couvre de ses ailes! Soyez heureuse, quoi qu'il m'arrive! c'est le vœu de votre ami, »

SILFRID.

Cette lettre, contre l'intention de son auteur,

avait deux caractères : écrite sous l'inspiration d'une âme honnête, elle donnait à Berthe un conseil sage, conseil parfaitement approprié à la situation nouvelle qui venait de lui créer un état de dépendance ; et elle contenait en même temps ce qui pouvait faire naître une passion, ou la réveiller si elle n'était qu'assoupie. Il était difficile, à la vérité, que l'amour s'exprimât avec plus de décence ; mais c'était toujours de l'amour ; peut-être même en était-il plus dangereux. Conduit par la vertu, les portes quelquefois s'ouvrent mieux à son approche que s'il y frappait violemment la torche et ses flèches acérées à la main.

Tel était précisément l'état moral de Silfrid. On ne pouvait douter qu'il ne fût dominé par un sentiment aussi noble que pur. L'orpheline que le sort avait placée près de lui était la compagne qu'il avait rêvée dans ses promenades mélancoliques. Les charmantes qualités de Berthe, l'heureux naturel dont elle était douée, les grâces de sa personne et l'élévation de son âme, l'avaient entraîné dans une sphère autre que celle que nous foulons aux pieds. Sa solitude s'était tout-à-coup embellie de cette apparition ; c'était un lis rencontré dans le désert de sa vie ; c'était cette Vénus voilée (*celata Venus*) que ses sou-

pirs avaient appelée tant de fois à ses côtés. Il alla jusqu'à croire que si la bonté céleste couronnait ses vœux, contre toute vraisemblance, elle réaliserait sur cette terre hérissée d'épines une félicité parfaite au profit de sa faible créature. De là, naissaient dans son esprit des doutes qui y refroidissaient l'espérance. Souvent il tremblait devant la simple possibilité de son bonheur, ainsi que Polycrate pâlit à la vue de l'anneau dont il croyait avoir fait le sacrifice à la Fortune. Depuis quelques mois il ne quittait point Berthe le soir sans craindre qu'elle lui fût ravie le matin, et l'arrivée du comte à Rozières, en le frappant d'un coup subit, ne lui causa pourtant pas de surprise. C'est ce qui explique cette sorte de résignation dans laquelle il eut le courage de se renfermer, tandis que la passion la plus vive débordait de son cœur et s'épanchait avec une apparence de calme sur le papier.

Berthe n'y fut point trompée; elle lut, dans un sentiment indicible de bonheur, les pages qu'elle devait au plus sincère attachement; ses regards avaient peine à s'en détacher; chargés d'une langueur délicieuse, ses yeux se lassaient de suivre les lignes; mais ne s'en détournaient pas. Cette pause se changeait chez elle en une douce rêverie:

la certitude d'être aimée et de l'être de la manière qu'elle le souhaitait, c'est-à-dire avec autant de délicatesse que d'abandon, lui fut bientôt acquise. Quoique touchée du ton grave et triste de certains passages de cette lettre, elle leur savait gré d'être encore ramenée par eux à ces scènes d'innocence, dont le souvenir vivait plein de fraîcheur dans sa mémoire. Les émotions ressenties dans ces moments par Silfrid, elle reconnaissait les avoir partagées; le désir, auquel il avait résisté, de laisser enfin parler son amour, sans qu'elle s'en doutât, avait agité le sein de la vierge pudique. S'appuyant sur le bras qui lui était offert, ses pas n'en avaient pas moins plus d'une fois chancelé; se sentant heureuse, combien souvent n'avait-elle pas éprouvé le besoin de promener son mouchoir sur ses paupières humides! Combien souvent au passage d'un ruisseau, à la descente d'une pente rapide, sans y attacher d'importance, elle avait serré de sa main la main qui tremblait dans la sienne! Tous ces détails, enregistrés par le cœur, mais qui n'avaient pas encore reçu leur véritable interprétation, ressaisissaient leur prix à ses yeux. Sa reconnaissance multipliait et agrandissait ses obligations envers Silfrid; cependant, ayant égard à l'avis

qu'il lui avait donné, elle crut devoir différer de répondre à sa lettre. Quarante-huit heures s'étaient écoulées quand elle s'assit à son sécretaire avec l'intention de satisfaire à cette dette, la seule peut-être dont on aime à s'acquitter, sans que le paiement en paraisse pénible, sans que pour cela l'on regarde de pareilles créances comme éteintes.

L'indication du jour choisi par Silfrid pour s'entretenir avec elle frappa ses regards : c'était celui de l'anniversaire consacré au culte de la mort dans toute la chrétienté. Malgré la fermeté de son caractère, Berthe en fut émue; la plume lui tomba des mains, et une réflexion peut-être un peu superstitieuse la conduisit à souhaiter les conseils d'un ami. A qui pouvait-elle mieux s'adresser qu'au comte? Si jusqu'à présent l'épouse lui avait témoigné de l'intérêt, le mari était bien mieux entré dans le secret de ses affections et de ses sentiments. Avec l'une, elle s'entretenait du concert de la veille, du bal du lendemain et de la toilette du jour; avec l'autre, on jugeait la brochure nouvelle et sa moralité, on parlait en connaissance de cause de tableaux et de monuments, on soumettait même à un examen judicieux les personnes qui se présentaient

à l'hôtel ou qui aspiraient ailleurs à l'honneur d'une célébrité; où le comte et sa nièce voyaient des caractères à étudier, madame de Saint-Méran n'apercevait que des conquêtes à attacher à son char. Sous ce rapport Berthe ne figurait près d'elle qu'à l'instar d'un auxiliaire, auquel on abandonnerait tout au plus les menus profits de la victoire, après que l'on s'en serait adjugé les dépouilles opimes. Indulgente envers sa tante, dont elle ne pouvait se dissimuler les défauts et dont elle ne connaissait pas tous les torts, l'orpheline ne la jugea pas en possession de cette sage expérience à laquelle pourtant elle sentait le besoin de recourir. Un confident de son sexe eût mieux convenu à sa timidité; mais le comte de Saint-Méran était dans sa pensée au moins le frère de son père. Il était naturel qu'elle le préférât à tout autre.

Elle entra chez lui, la lettre de Silfrid à la main.

Invitée à s'asseoir auprès du foyer dans lequel pétillait un feu de hêtre, elle s'exprima d'abord avec quelqu'embarras et les yeux baissés; les levant ensuite sur son oncle et encouragée par un regard bienveillant, elle s'enhardit. Après avoir exposé, non sans rougir plus d'une fois,

les obligations qui l'attachaient au jeune Silfrid, après avoir raconté avec une pleine franchise ce qui s'était passé dans la soirée de leurs adieux, elle présenta la lettre à M. de Saint-Méran, qui, avant d'en prendre connaissance, en remarqua la longueur.

—« Mon cher oncle, lui répondit Berthe, elle m'a semblé assez courte et j'ai mis bien peu de temps à la lire.. Il est vrai que j'en connais l'écriture ! »

—« Il m'en faudra davantage, à moi qui ne la connais pas, » reprit le comte en souriant.

Il commença par la parcourir assez rapidement. De degrés en degrés son attention s'accrut et les pages en se succédant restèrent plus long-temps sous ses yeux. Pendant qu'il se livrait à cette lecture, Berthe étudiait, avec anxieté, les diverses impressions qui pouvaient se manifester sur son visage. Bien que peu caractérisées (car les personnes rompues au commerce social ne donnent guère de prise à l'observation), celles-ci n'échappaient pas aux regards de l'orpheline. Dans ces signes fugitifs, ils cherchaient une destinée tout entière; ils demandaient déjà compte de tout un avenir. Après plusieurs minutes d'attente, M. de Saint-Méran rendit la lettre

à sa nièce et se contenta de lui dire froidement : « Berthe, êtes-vous sûre de l'aimer ? »

Surprise d'abord par cette question imprévue, Berthe se tut un moment. Ensuite elle répondit sans la moindre hésitation :

— « Si je l'aime ! ô mon oncle, c'est le meilleur des êtres. Depuis trois ans surtout, il m'a consacré toutes les journées qu'il lui a été permis de passer à Rozières. Une femme ne peut qu'être heureuse avec lui; il est naturellement mélancolique, mais sa mélancolie me plaît, car elle est toujours accompagnée de douceur et de bonté; son instruction étonne son oncle lui même : comment ne l'aimerais-je pas ? il est chéri de tout ce qui respire à Rozières ! »

— « Berthe, reprit le comte, vous êtes bien jeune et vous vous êtes trop hâtée de disposer de votre cœur. »

— « O mon Dieu, dit l'orpheline avec un accent de vérité, jusqu'au jour où vous eûtes la bonté de me réclamer, j'ignorais qu'il ne m'appartenait plus. »

— « Quand vous avez envoyé de vos cheveux à Silfrid, avez-vous senti tout ce qu'il y avait d'important dans un pareil don ? il l'a bien connu,

lui, puisque, dans sa loyauté, il offre de vous les rendre. »

—« Oh ! répliqua-t-elle, à moins que vous ne l'exigiez, je ne les lui redemanderai pas ! je ne les lui ai donnés que par ce que je savais que, de tout ce dont je pouvais disposer, c'était l'objet qui lui ferait le plus de plaisir. »

—« Depuis que vous êtes à Paris, continua M. de Saint-Méran après une légère pause, vous avez rencontré, chez moi et dans les cercles où vous avez accompagné votre tante, des jeunes gens qui appartiennent à des familles d'une haute distinction. J'en connais qui ont déjà des vues sur vous : prenez garde, ma jolie nièce, d'avoir à regretter, quelque jour, un établissement plus avantageux. Je ne vous cacherai pas que des propositions brillantes m'ont été déjà adressées. »

—« Mon excellent oncle me permettra de m'étonner que l'on ait eu des vues sur moi sans me connaître. Ce serait donc un calcul auquel je serais personnellement étrangère, tandis que Silfrid, bien gratuitement m'a donné des soins. J'étais orpheline, et il s'est attaché à moi; j'étais sans instruction, et c'est grâce à lui que j'ai eu le bon-

heur de ne pas trop vous déplaire. Si mon éducation s'achève dans les entretiens auxquels vous avez la bonté de m'admettre ici, dans ce cabinet, n'est-ce pas encore à lui que j'en suis redevable? Mon cher oncle, votre volonté sera ma loi : mais croyez-vous que mon union avec l'un de ces jeunes gens, dont vous me parliez tout-à-l'heure, me rendît heureuse? Je sens que je ne leur conviens pas plus qu'ils ne me conviennent.»

— « Quoi, tous, Berthe! »

— « Je le crains, mon oncle. Je ne me permettrai pas de les passer en revue, un à un, devant vous. Quand le sujet seul prête à la satire, je serais désolée que mon oncle me crût l'esprit satirique; mais parés commes des femmes, ces jeunes gentilshommes portent le front haut comme des princes. Ils ont une langue que je ne comprends pas (1), et tirés du cercle de leurs futilités, ils seraient incapables d'un entretien sérieux... »

— « C'est assez, ma chère Berthe, poursuivit le comte en soupirant, ils ne plaisent que trop à d'autres... Vous n'appartenez pas à la même

(1) Berthe fait probablement allusion au *persiffage* introduit dans la haute société de l'époque à laquelle ces mémoires se rapportent.

classe de la société que votre jeune et intéressant ami, sa naissance devait le tenir éloigné de vous ; mais vos destinées vous ont rapprochés, et je ne me dissimule pas que vous lui avez des obligations. Sa lettre parle pour lui ; les sentiments en valent encore mieux que le style, qui est pourtant ferme et peu commun. Je le crois capable d'avancer rapidement dans la carrière dont il fera choix, pour peu qu'on lui tende la main ; la mienne ne lui manquera pas. L'essentiel est d'obtenir l'agrément de votre tante ; car je répugnerais non à ce que, sans être trop difficile, on pourait regarder comme une mésalliance, mais à un mariage contracté sous les yeux même de la comtesse de Saint-Méran, avec son improbation et après un séjour prolongé dans l'hôtel qu'elle habite. Vous n'avez pas été appelée chez elle pour la braver. C'est donc à vous, Berthe, de mériter, de sa part, un attachement qui puisse aplanir les obstacles opposés à votre union. Jeunes l'un et l'autre, vous en avez tout le temps, et, comme vous êtes entrée franchement avec moi dans le détail de vos amours, j'userai volontiers du mot que vous adressâtes à l'honnête Silfrid, le jour de mon arrivée à Rozières et je vous dirai à mon tour : « *Attendez.* »

« Puis-je lui répondre? » demanda Berthe, dans les yeux de laquelle brillait un éclair de joie.

—« Oui, reprit le comte, et dites-lui que quand il fera le voyage de Paris, nous le verrons avec plaisir à l'hôtel. L'instituteur honnête et vertueux de notre Berthe sera toujours le bienvenu chez nous... Jusqu'à nouvel ordre, vous pouvez vous dispenser d'entretenir la comtesse de notre conversation. »

— « Mon oncle me permettra-t-il d'en parler dans la lettre que je vais écrire à Rozières? »

— « Oui, pourvu que vous y mettiez de l'exactitude. Rien de plus, rien de moins! Mon enfant, je m'en rapporte à votre discrétion. Je veux vous voir heureuse, Berthe, plus heureuse que ne l'a été votre père... Vous saurez un jour que, comme votre protecteur naturel, j'ai des ménagements à garder. Sur toutes choses, tâchez de vous concilier l'amitié de votre tante! Vous avez la mienne. »

Berthe reconnaissante se laissa glisser jusqu'à terre, et colla ses lèvres sur les mains de son oncle, qui, l'élevant à sa hauteur, lui donna au front de un ces baisers qui semblent un vol fait à la nature. Devenu le confident de sa fille, il se

sentait conquis par l'ingénuité de cette jeune personne, dont, à bien dire, l'attachement n'était pas mal placé. Au moins aux yeux du comte il y avait ici absence complète de séduction.

La réponse de mademoiselle de Saint-Méran au jeune Silfrid, contint à peu près textuellement ce que l'on vient de lire. A ce récit, qui, sous sa plume, s'embellit encore de quelques détails gracieux, elle ajouta les lignes suivantes :

« ...Vous le voyez, mon ami, le bonheur que nous promettait une continuation de séjour à Rozières, peut se réaliser ailleurs. Pourquoi donc continuer à vous nourrir de pensées tristes? pourquoi douter de moi, du Ciel et de vous-même? Mon oncle ne connaît de vous que votre lettre, et le peu que je lui ai dit : il vous a cependant mis à votre valeur. Sachez toutefois, que si certaines pages de cette lettre ont été pour moi pleines de charmes, il en est d'autres qui m'ont affligée. J'en ai comparé l'ensemble aux fruits de ce pommier, greffé par le père Harriot, sur le coteau qui domine sa grande prairie; quoiqu'ils laissent dans la bouche un goût légèrement amer, leur eau douce et abondante étanche assez bien la soif : aussi la récolte des blés ne s'achève jamais, sans que l'arbre qui les porte ne soit dépouillé. Votre mémoire, Silfrid, peut vous dire que ce

n'est pas toujours impunément qu'il s'est trouvé sur notre passage : eh bien, votre silence a été long; ma soif était ardente; vous m'avez désaltérée comme si nous avions été encore à Rozières, et il m'en est resté au palais un léger goût d'amertume. Réglons nos comptes; à votre tour vous écouterez ma plainte.

« Quand vous m'entretenez, avec un accent de profonde douleur, de la vie du prêtre de campagne, comme pouvant devenir la vôtre, des hommages dont vous me croyez entourée, et qui effectivement déjà m'importunent; quand, sous le nom de mademoiselle de Saint-Méran, vous semblez me chasser de votre cœur, ne demandant qu'un souvenir de Berthe, comme si ces deux personnes pouvaient êtres séparées; enfin, quand me plaçant au milieu des fêtes et des plaisirs de la capitale, vous me taxez d'une dure indifférence pour ce qui se passe à Rozières depuis mon départ, oui, je suis alors mécontente de vous, Silfrid! J'ai pleuré, je vous ai accusé, je me suis dit ou que vous me connaissiez mal, ou que, par une adresse peu digne de votre caractère, vous aviez recours à des reproches immérités pour obtenir de mon amour-propre la confirmation d'un sentiment dont vous n'êtes pas moins redevable à

mon estime, qu'à la plus tendre reconnaissance.

« Oui, j'ai pleuré, quand vous m'avez menacée de détacher mes cheveux du reliquaire, pour me les renvoyer à Paris! mais je vous pardonne ce mouvement, d'abord en ce qu'il a de généreux, puisque Berthe devant vous rester toujours chère, je vous voyais priant encore pour moi au pied de l'autel; je vous le pardonne ensuite, parce que mes yeux, fixés sur le visage de mon oncle, pendant le temps donné par lui à la lecture de votre lettre, m'ont appris qu'il n'avait pas été insensible à un attachement aussi désintéressé. Quoiqu'il se tînt sur la réserve, une légère altération de ses traits a trahi son émotion. Par ce passage, vous avez trouvé la route de son cœur; comment le mien vous serait-il fermé?..... Ainsi, vous êtes absous de ce dernier grief et il n'entrera pas en ligne de compte... Mais pourquoi dater votre lettre du jour des Morts? Votre intention a-t-elle été de m'attrister, en m'envoyant de loin vos sinistres augures? Ne m'avez-vous pas dit vous-même que la religion des femmes sera toujours un peu superstitieuse? dès-lors, avec elles, les rapprochements fâcheux doivent être évités, ne fût-ce que par courtoisie.

« Il faut être juste, Silfrid, avec son ami

comme avec ses ennemis, si on a le malheur d'avoir des ennemis : lorsque vous avez rappelé à ma mémoire des études dont je voyais arriver l'heure avec plaisir, nos charmantes lectures sur la pente des coteaux ombragés et les hymnes que nous avons chantés ensemble à l'église; je ne vous cacherai pas que j'ai été délicieusement émue par ces souvenirs. Il n'en est pas un seul, quoi qu'on dise, que je consente jamais à effacer du registre de mes jours. En lisant dans vos deux dernières pages, les regrets qui me sont accordés par la famille à laquelle j'ai appartenu, les bons souhaits des habitants de Rozières, ceux de leur vénérable curé, le salut du pâtre à votre approche et jusqu'aux stations de la pauvre *Thisbé* à la porte de ma chambre, j'ai peut-être pleuré encore, Silfrid; mais ces pleurs-là ne font pas de mal; et certainement si vous aviez été près de moi, ou je me trompe fort, ou vous eussiez vu en même temps le sourire sur mes lèvres.

« Ma bonne, mon excellente nourrice ne peut donc s'accoutumer à mon absence! que vos visites adoucissent au moins sa peine! ne la grondez pas trop, Silfrid; vous ne la consoleriez pas et vous m'affligeriez moi-même. Vous ne préten-

drez pas être seul à prendre intérêt à moi. Voudriez-vous que je n'eusse d'autre ami que vous sur la terre? je ne saurais le croire; non, vous ne serez jamais égoïste dans vos attachements! promettez-le à votre élève qui ne se fâche pas de n'être point seule à vous aimer.

« Je vous ai déjà dit que mon oncle, qui est pour moi la bonté même, vous invite à venir nous voir à Paris. Vous avez textuellement ses paroles. A cette occasion, j'ai hasardé, avec ma tante, quelques mots sur vous. Je vous proteste que je n'en ai pas dit trop de mal. Comme de raison, j'y ai mis quelque réserve, car les deux époux ne se ressemblent pas. Espérons que vous serez bien vu, bien reçu. Quant à moi, je puis vous assurer qu'il n'y a pas si loin, de la rue de l'Université au presbytère de Rozières, que vous le prétendez. Je l'avoue, ce que l'on nomme ici des compliments, pleut à mes côtés. En bonne justice, il vous en reviendrait la meilleure part. Si la petite villageoise de Sept-Monts n'a pas l'air trop dépaysée dans la superbe capitale de la France, à qui en est-elle redevable?

« Le luxe m'environne, il me poursuit même, il m'obsède; mais il ne me cause pas les *éblouissements* que sans doute vous craindriez moins

pour moi, si son éclat n'avait des reflets assez prolongés pour importuner vos yeux. Maladroite que je suis! j'oubliais que je viens d'effacer les distances; ainsi les rayons de ma gloire ont pu arriver jusqu'à vous, et mon ironie n'a plus de sel. Vos torts envers l'orpheline de la ferme Harriot n'en méritent pas moins une punition. En manière de pénitence, elle vous ordonne d'aller saluer avant votre départ, la nymphe du ruisseau qui sépare Sept-Monts de Rozières, de marcher ensuite vers la prairie semée de crocus gris-de-lin, et de vous asseoir au pied du saule qui nous servait d'abri, pour y lire encore une fois, tout seul si vous le pouvez, la charmante idylle de Gessner intitulée *Glicère*, à moins que vous ne préfériez celle de *Palémon*. Ce sont celles-là que nous lisions ensemble pendant que le vent soufflait, et vous avez oublié que c'était moi qui tournais la page.

« Non, je ne fermerai pas cette bien longue lettre, sans y ajouter un feuillet. Un jour de retard, cinquante lignes de plus; j'espère que vous trouverez la compensation satisfaisante. O mon ami, que les livres sont peu de chose, quand ils ne sont pas dictés par un sentiment de vertu! Mais aussi quel charme ils acquièrent,

quand ils sont écrits sous cette noble inspiration! Mon oncle, hier au soir, en a mis un entre mes mains qui, à bien d'autres mérites de moindre valeur, joint celui-là. Comme il m'a émue! comme il m'a attendrie sur le sort des êtres qu'un art admirable seul aurait pu grouper, alors même que le petit nombre d'événements dont leur vie innocente se compose, aurait été sans réalité. Mais j'aime à croire à cette réalité. Je ne la contesterai jamais. Il m'en coûterait trop de retrancher du cercle bien étroit de mes connaissances les plus intimes, les douces créatures qui viennent d'y prendre place. Essaierai-je de vous donner une idée de cet ouvrage, d'après les impressions qu'il m'a laissées, avec le soin toutefois de ne lui rien enlever du mystérieux intérêt que je serais fâchée de dérober à votre propre lecture? Pourquoi pas?

« Représentez-vous, mon bon ami, un site pittoresque bordé d'arbres aux têtes touffues et de montagnes azurées, du côté de l'horizon, vers lequel il s'élève en amphithéâtre; de l'autre, placez à ses pieds l'immense Océan, dont les vagues, avec un bruit mélancolique viennent expirer sur la grève. Ce site aura des rochers, de verts vallons et des collines. Dans l'une des gor-

ges, ombragées de quelques plantes à l'usage de l'homme, bâtissez deux cabanes, sous le toit desquelles auront trouvé un abri des êtres bons et compatissants, car ils sont instruits à l'école du malheur; se convenant parfaitement entre eux, car ils sentent le besoin de s'unir pour mieux résister aux peines de la vie. Animez ce paysage de la présence de quelques animaux servant à la nourriture ou à la garde de ces deux familles. Nous assistons au berceau de leur établissement, c'est pour elles la naissance d'un beau jour; le contentement et la paix de l'âme, biens préférables à la joie bruyante, les rendent heureuses. Peu fortunées, elles viennent en aide à d'autres encore plus maltraitées du sort. Pauvres, elles ont le secret de se faire riches, pour consoler des souffrances qui ne peuvent les atteindre. Leurs jours s'écoulent, purs comme l'eau de la source qui étanche leur soif; elles bénissent le Ciel du peu qu'il leur accorde; elles sont bénies pour le peu qu'elles donnent, et dont la bonté qui accompagne le bienfait décuple le prix.

« Nous avançons dans le jour, comme dans leurs annales. Parvenu au zénith, le soleil enveloppe le paysage d'une chaude vapeur. La vie y semble un moment suspendue; ce repos a quel-

que chose d'imposant. Mais bientôt un point noir paraît à l'horizon, le ciel s'obscurcit, l'air devient pesant, il suffit à peine à la respiration ; les ténèbres devancent l'heure du soir, et la nature entière qui se sent menacée, attend dans le silence. L'instinct des animaux ne les a point trompés : une tempête s'annonce, elle éclate; la mer agitée se promet des naufrages, la foudre en sillonne les abîmes de ses feux, le glas funèbre tinte à l'église prochaine, dont les sons vous arrivent portés sur les ailes de l'ouragan. Il ne reste plus que les débris des cabanes; encore la tempête les a-t-elle en majeure partie dispersés. Leurs tristes habitants eux-mêmes ont disparu, sans doute pour être appelés à une vie meilleure; car le Ciel est équitable, et, s'il comprend le juste dans un grand désastre, c'est pour l'en faire sortir avec gloire après que, comme un autre Lazare, il aura secoué la poussière de son linceul.

« Des semaines, des mois se sont écoulés depuis cette tourmente : vous vous trouvez dans le cimetière d'une église, en face de trois tombes. Le squelette d'un chien gît sur l'une d'elles ; tout est fini; mais vous avez été saisi par une lecture ravissante. Ce sera pour vous *Paul et Virginie* (1).

(1) C'est précisément vers la fin de l'année 1788 que Ber-

Avec l'agrément de mon oncle, je vous envoie le quatrième volume des *Études de la nature* qui contient cette touchante histoire. Il vient de paraître, humide de la presse : il l'est aussi de mes larmes. Gardez-le. Après l'avoir lu, vous aurez à me pardonner ma faible esquisse. Je me serais reproché d'essayer plus et d'avoir la prétention d'entrer avec vous dans les détails de cette admirable composition. Je vous blâmerais vous-même, mon ami, tout mon maître que vous êtes, d'oser davantage! Devant de pareils tableaux, quelle copie ne pâlirait pas? Que le fait principal soit vrai, ou non, il n'importe. L'écrivain l'aurait-il inventé, le cœur dirait encore qu'il n'a pas menti.

« Non, Silfrid, ce n'est pas Gessner, que vous irez lire au pied du saule; ce n'est ni *Palémon*, ni *Glicère*, que nous savons par cœur, dont vous aurez à vous occuper. Vous êtes en possession de l'œuvre de M. de Saint-Pierre, je serai près de vous; comme autrefois vous tiendrez le livre, nous lirons ensemble et je tournerai encore la page. Vous dites que vous m'aimez : vous croirez donc à ma présence! Sachez qu'il est des mo-

nardin de Saint-Pierre publia, pour la première fois, son roman de *Paul et Virginie*.

ments où je ne doute pas de la vôtre. Adieu, trois fois, adieu !

De Paris le 22 novembre 1788.

« BERTHE DE SAINT-MÉRAN. »

Silfrid ne manqua de répondre à cette lettre : mais au lieu de placer à présent cette continuation de correspondance sous les yeux du lecteur, nous préférons lui apprendre ce qui se passe à l'hôtel de la rue de l'Université et dans quelques autres demeures fréquentées par ses nobles habitants.

VIII.

SUCCÈS DE SOCIÉTÉ, LES PRÉTENDANTS.

Avant l'arrivée de Berthe à Paris, mais surtout avant la mort de son jeune frère, la vie d'intérieur était presque nulle à l'hôtel de Saint-Méran. Emportée dans un tourbillon de plaisirs, pour s'y montrer avec plus d'éclat, la comtesse visitait chaque matin les magasins de modes, essayait des robes ou des chapeaux, changeait quelques parties de son ameublement quand elles avaient

plus d'un an de date, se promenait en calèche au bois de Boulogne, ou allait à la recherche de quelques baisers bien tendres, chez des bonnes amies qu'elle avait déchirées la veille et qui devaient le lui rendre le lendemain. Le soir, elle volait à un bal ou à l'Opéra, à un souper ou à une comédie de société, dans laquelle par pure complaisance elle avait accepté un role, joué bientôt par amour-propre. De temps à autre, un cours de chimie ou d'électricité l'attirait chez le physicien Charles (1). Là elle pouvait rencontrer quelques-uns de ces jeunes seigneurs en possession de consacrer de leur suffrage une mode, d'en marquer la durée ou d'en prédire la chute. Bien qu'eux-mêmes affectassent de courir, le matin, dans un désordre de toilette qualifié du nom de *chenille*, l'oracle, à peine sorti de leur bouche, était accepté par des femmes qui aspiraient à une célébrité de quelques semaines.

Il était rare que la comtesse n'eût, dans sa voiture, un de ces étourdis, serviteur désintéressé, ou non, de ses caprices, qu'elle avait enlevé à une rivale ou qu'on lui disputait, et dont le couvert figurait à sa table entre ceux de certains

(1) Ce professeur tenait alors son cabinet de physique expérimentale sur la place Vendôme.

convives d'habitude. Le moment du repas était à peu près le seul du jour, où les deux époux eussent l'espoir de se rencontrer. Le comte, antipathique à ce genre d'existence, s'était assuré d'un petit nombre d'amis d'un caractère plus sérieux et de quelques virtuoses qui se rendaient volontiers à ses invitations; de sorte que la société qui se rassemblait chaque soir à l'hôtel de Saint-Méran, dans son mélange, contrastait avec elle-même d'une manière assez frappante. Ce train de maison était dispendieux, deux voitures montées : deux appartements meublés dans le dernier goût, une table délicatement servie, un nombreux domestique, exigeaient des déboursés considérables. A défaut de l'accord des conjoints l'union de leurs grandes fortunes suffisait à tout. Il est vrai que le comte, qui ne jouait ni n'entretenait de danseuse, se passait encore d'intendant.

Ami des lettres et des arts, connaisseur en tableaux et en estampes, il était plus sédentaire que la comtesse, à laquelle il avait cru devoir des conseils mal reçus sur sa conduite dissipée. Aucun éclat pourtant n'avait eu lieu dans ce ménage. On gardait, de part et d'autre, des tempéraments, par suite de ce respect de soi-même qui chez les personnes haut placées tient

lieu de bonnes mœurs, après avoir survécu aux affections. Dans cette absence complète de bonheur domestique, il était des moments où le comte se voyait réduit à une solitude presque absolue. Ne pouvant livrer sa vie tout entière à des étrangers, il recourait à ses livres; mais si les livres font quelquefois prendre en patience les coups du sort, ils sont impuissants à guérir les plaies de l'âme, lorsqu'on entend chaque soir, sous ses croisées, les pas retentissants, ou la voix de l'être qui les irrite au lieu d'en calmer la douleur. Aussi le traité scientifique, comme la brochure nouvelle, tombait souvent des mains du malheureux Arthur, plongé dans un abattement qui n'était pas sans influence sur sa santé.

Le séjour de Berthe à l'hôtel commença par en modifier les habitudes. D'abord il dut rapprocher les deux époux en leur créant un intérêt commun; car ce n'est pas à tort que l'Écriture a vu dans la fécondité des mariages une bénédiction du Ciel. On serait bien souvent en droit d'attribuer la paix de bien des familles à la présence d'enfants, devant lesquels expirent toutes les petites susceptibilités d'une femme et de son mari. Par la même raison, on serait fondé à dire que, dans toute union stérile où il existe une conti-

nuité de bonne intelligence, celle-ci fait l'éloge au moins de l'un des époux et souvent de tous deux. Nous remarquerons encore d'autres avantages qui résultèrent de l'arrivée, dans cette maison, d'une jeune personne d'un caractère déjà formé et d'un esprit supérieur à ce que l'on pouvait attendre de son éducation première. Elle y était non-seulement une diversion, mais un tiers conciliateur. Si elle accompagnait souvent sa mère dans ses courses du matin, elle retenait également au logis tantôt la comtesse, tantôt le comte, quelquefois tous deux, pendant les leçons qu'elle prenait en leur présence toujours avec un véritable succès, surtout en ce qui concernait la musique vocale. Après le dîner on restait plus tard et moins rarement à l'hôtel; on y recevait plus de monde, et comme les véritables matinées (celles que le soleil marque par son point de station au zénith) appartenaient presqu'entières à l'orpheline, elle les partageait ordinairement entre les études qui flattaient le mieux son goût et le cabinet de son oncle, vers lequel elle se sentait sympathiquement attirée. Elle y gagnait en instruction, le comte en courage. Se voyant chéri de Berthe, le comte s'y attachait de plus en plus; ce lui était une douce satisfaction

de communiquer en quelques heures à sa fille des connaissances qu'il avait lentement acquises ; il ne semait point avec épargne, et la terre à laquelle il confiait le grain ne demandait qu'à produire.

Aussi quelques semaines s'étaient à peine écoulées, qu'un changement notable s'effectua dans le personnel de Berthe. D'un côté de l'hôtel, elle prenait chez sa mère des leçons d'une élégance qu'elle avait le bon sens de ne pas exagérer; de l'autre elle fortifiait sa raison, et ornait son esprit, sans y déraciner ces principes de morale religieuse, dont elle devait le germe au séjour de Rozières. S'il lui était resté plusieurs choses à apprendre en quittant cette habitation modeste, au moins elle n'avait eu rien à oublier. Les fondements jetés étaient solides; on pouvait y bâtir sans crainte d'éboulement. Le tracé de l'édifice qu'on devait y asseoir était régulier, il ne fallait que le suivre avec la faculté de l'embellir, mais aussi avec l'attention de ne pas altérer la pureté primitive de ses lignes. C'est à quoi le comte eut égard, et il sut en l'achevant respecter un noble ouvrage.

Déjà mademoiselle de Saint-Méran avait fixé les regards des principaux habitués de l'hôtel. La différence prononcée dans leurs vues et dans

leurs caractères ne les avait point empêchés de rendre hommage, les uns à des charmes que rehaussait l'éclat d'une immense fortune en perspective, les autres à un esprit naturel accompagné d'un jugement droit, et qui, avec une liberté de saillies souvent très-expressives, laissait entrevoir dans ses plus grandes hardiesses l'empreinte d'une belle âme.

Parmi les hommes que captiva cette variété de mérites rarement réunis, il en est deux que nous devons distinguer. Le premier, le marquis de Fernaze, encore jeune, recherché dans ses manières, arbitre suprême en fait de modes, séducteur avec hardiesse, à demi ruiné quoiqu'il étalât un luxe de chevaux, de jockeys et de voitures dont ses fournisseurs commençaient à se lasser, appartenait au cercle privé de la comtesse. Il passait même pour être retenu près d'elle par des liens qu'il lui eût été difficile de rompre. Aussi les compliments qu'il adressait à Berthe devant témoins, avaient une apparence dégagée et légèrement ironique, dont l'amour-propre de madame de Saint-Méran ne pouvait s'alarmer. On eût dit une dette à laquelle il ne semblait faire honneur que par manière d'acquit, tandis que, loin des regards de la comtesse, il ne né-

gligeait aucune occasion de jouer le rôle de l'amant le plus passionné. Dans ce dernier cas, l'insignifiance de ses propos se transformait en un langage auquel il essayait de donner une couleur de sentiment; il gémissait sur les mécomptes d'une vie qui se consume en projets ambitieux, et célébrait d'un ton faux les charmes trop méconnus d'une félicité domestique. A l'en croire, le séjour d'une campagne du cercle de laquelle on aurait banni tout aspect de misère, lui conviendrait parfaitement, et il devenait presque moral, pour s'assurer, par un large supplément de fortune, les moyens de continuer à marcher dans une carrière de profonde immoralité. Importunée de cette recherche presque mystérieuse, Berthe n'avait pas besoin du souvenir de Silfrid pour s'en défendre. Elle lui opposa une froide réserve, avec l'attention d'éviter toute conversation particulière. Dès le premier moment, son coup-d'œil avait pénétré sous l'écorce, et y avait discerné le mensonge; car si l'homme du monde se laisse aller quelquefois à de pareilles déceptions, plus souvent encore leur échappent les personnes dont le tact naturel n'a pas été émoussé par le frottement social. Accoutumées à une vie de vérité, le faux les frappe

à l'instant où il se montre, et il les mécontente, car de sa nature il leur est antipathique.

Le second adorateur de l'orpheline, à supposer que l'on puisse frapper de cette dénomination un homme de bien, d'un âge mûr, d'un grand sens, d'un extérieur modeste quoique digne, était le baron de Clairvaux. Il appartenait à la société du comte. Parvenu à sa quarantième année, et au-delà, disait-on, veuf sans enfants d'une épouse qu'il avait aussi estimée que tendrement chérie, et dont l'image lui était toujours présente, après dix ans de regrets, il avait cru en revoir les traits caractéristiques dans mademoiselle de Saint-Méran. N'ayant aucune prétention sur son cœur, il se plaisait à se trouver près d'elle; fréquentait plus souvent l'hôtel depuis qu'elle l'habitait; quand un fauteuil était vacant à ses côtés, ne le laissait pas long-temps vide, et aimait à l'entretenir sur des sujets qui valaient la peine de quelques réflexions, ou qui au moins devaient y conduire. Parfois, il lui parlait de lui-même, de la vertueuse amabilité de la compagne qu'il avait perdue, du bonheur dont il avait joui et dont un trépas prématuré avait interrompu le cours. Chez la plupart des femmes, et surtout de celles qui bientôt allaient expier d'une manière

déplorable les torts de leur siècle, ce n'eût pas été une puissante lettre de recommandation : c'était un titre à la confiance de Berthe, sans que celle-ci allât au-delà de l'intérêt accordé à des qualités dignes d'estime et à des peines que l'on ne peut s'empêcher de plaindre. Aussi mademoiselle de Saint-Méran prenait volontiers son bras à la promenade. Chemin faisant, Rozières n'était point oublié; on en parlait avec complaisance, on était écouté avec attention. L'homme de cour prenait en amitié un mince hameau. Ses questions, toujours discrètes, recevaient des réponses où la propriété du mot relevait la candeur de la pensée et donnait de la grâce aux images. Il était le seul avec lequel on s'entretînt des années passées à la ferme Harriot, le seul devant lequel on prononçât quelquefois le nom de Silfrid. Au bout de deux mois, l'orpheline et le baron de Clairvaux étaient de vieilles connaissances l'un pour l'autre. Le comte en faisait des compliments à sa nièce qui les acceptait avec un sourire, au baron qui ne s'en défendait pas davantage. Ce dernier disait, de mademoiselle de Saint-Méran, à son ami : « C'est « un églantier qui a conservé quelques-unes de « ses épines, mais sur lequel l'art et la nature « ont fait croître une charmante rose. » Et Ber-

the disait de lui à son tour : « C'est un beau jonc « des Indes à pomme d'or; s'il n'est pas souple « comme tant d'autres, on peut au moins s'y « appuyer en toute sûreté. »

Ces deux comparaisons, expression assez fidèle des deux êtres auxquels elles s'appliquaient, prouvaient qu'ils savaient fort bien se juger l'un l'autre. Solide dans ses attachements, le baron louait sans flatterie et blâmait sans molle condescendance. Ses arrêts, bien que dictés par un esprit de justice, pouvaient être quelquefois taxés de sévérité. Quant à Berthe, si elle était animée par un propos contre lequel sa conscience réclamât, sa répartie devenait vive ou légèrement railleuse. Le trait partait, et quoique enveloppé de douces paroles, il n'en perçait pas moins. Tout en promenant la main sur une piqûre qui n'avait rien de venimeux, on ne pouvait s'empêcher d'en aimer l'auteur. A Rozières, cette facilité de réplique avait peu trouvé à s'exercer; à Paris, elle se produisit plus souvent. Voilà comment l'abeille laisse, tous les jours, le villageois inoffensif se promener autour de sa ruche : mais qu'un visage inconnu vienne à l'inquiéter, elle retrouve à l'instant son aiguillon.

Quant aux autres soupirants qui se pressaient

sur les pas de l'orpheline, leur insignifiance, quoique soutenue d'une riche fatuité, nous interdit de leur accorder une mention particulière.

Madame de Saint-Méran présenta sa fille dans plusieurs maisons avec un orgueil de mère, auquel les motifs ne manquaient pas, mais qui, à son insu, parlait plus haut en certains moments qu'elle ne l'eût souhaité. Ce qui était un doute pour le public, était devenu presque une certitude pour le marquis de Fernaze, auquel souriait la pensée de devenir possesseur des riches domaines dont Berthe serait probablement l'unique héritière. N'ignorant pas que la comtesse, dans son dépit, ne souscrirait point à ses projets de mariage, il n'avait garde de les lui laisser entrevoir. Son ambition avait à naviguer entre deux écueils. Il confia le soin de sa barque à la duplicité qui prit en main le gouvernail. L'insuccès de ses premières tentatives ne le rebuta pas; sa résolution n'en fut que mieux arrêtée; seulement il se reposa sur les conjonctures du soin de marquer l'heure de leur accomplissement. Les délais lui étaient d'autant moins préjudiciables, qu'aucune rivalité sérieuse ne lui semblait à craindre. La précaution de mettre

mademoiselle Olivier dans ses intérêts, n'était pas à dédaigner; c'est à quoi il résolut de pourvoir.

En possession de la lettre de Silfrid vingt fois prise, vingt fois replacée discrètement dans le tiroir de son secrétaire, calculant le temps que la réponse mettrait à parvenir à Soissons, de Soissons à Rozières, assistant à l'heure précise où la longue épître serait sous les yeux de son jeune instituteur, l'y voyant déjà, Berthe était heureuse. Si, depuis son séjour chez ses parents, son teint n'avait plus le même éclat, si son agréable embonpoint avait légèrement souffert d'une application trop soutenue à l'étude, et de plusieurs veilles prolongées dans la nuit à côté de sa tante, sa beauté n'y avait rien perdu. Au contraire, sa taille s'était dégagée; ses mains avaient encore blanchi; ses traits avaient gagné en finesse et sa carnation en douces nuances. L'action, bien que peu sensible, d'un soleil ardent y avait disparu. Son regard se voilait moins souvent, mais avec plus de grâces. Sa pudeur, en cessant d'être uniquement de l'instinct, n'en était pas moins touchante; naguère sans le savoir, elle demandait du respect aux honnêtes gens; maintenant elle l'imposait aux plus téméraires.

Depuis que Silfrid lui avait écrit, et qu'elle

avait rendu M. de Saint-Méran dépositaire de son secret, elle avait redoublé d'attentions pour la comtesse. Auparavant elle n'était que soumise par position, elle devint tendre par amour. Pour la première fois peut-être, elle mit de l'avenir dans sa pensée. Aucuns soins ne lui coûtaient, aucune occupation ne lui était pénible. Madame de Saint-Méran souhaita que Berthe chantât un morceau d'une exécution très-difficile, dans un concert annoncé chez la comtesse Jules-de-Polignac, concert que le comte d'Artois devait honorer de sa présence. C'était une ariette notée nouvellement par Daleyrac, pour le gozier de mademoiselle Renaud l'aînée; et Berthe ne recula pas devant cette étude ingrate à laquelle elle se prépara, d'abord en s'appliquant à saisir le chant de l'actrice, ensuite en s'exerçant, pendant plusieurs jours, près de son oncle qui voulut bien lui donner des conseils. Cependant rien ne lui répugnait davantage que de savoir sa voix promise, comme un spectacle à l'élite de la société parisienne. S'il ne s'était pas agi de plaire à une parente devenue presque l'arbitre de son sort, jamais sa volonté ne se fût abaissée à une pareille condescendance. D'ailleurs cette ariette n'était nullement de son goût.

Aux compositions de Daleyrac, elle préférait celles de Grétry, qui avait plus de naturel et moins de papillotage dans sa musique; à Grétry lui-même, Gluck, qui écrivait la sienne souvent avec son âme, et quelquefois avec du génie.

Silfrid, sans prévoir les sacrifices que sa jeune amie aurait à s'imposer, ne se dissimulait pas la distance sociale qui depuis deux grands mois le séparait de Berthe. Retenu à Rozières par le soin de sa santé à laquelle le départ de sa fiancée avait porté un coup cruel, il puisait quelques forces avec un espoir assez faible de succès, dans les lignes que la main de l'orpheline traçait pour lui. Des lettres et des réponses s'étaient succédé les unes aux autres. Nous transcrirons ici les dernières pages de Berthe, auxquelles l'honnête jeune homme répliqua par celles que nous ferons connaître plus tard. C'est ainsi que la situation de tous les deux s'établira nettement devant le lecteur.

De la rue de l'Université, le 12 novembre 1788.

« .... Croyez-vous, Silfrid, que cette vie me plaise? A bien dire, je ne m'appartiens plus. On dispose de moi comme d'un meuble qu'on place et que l'on déplace à volonté, comme d'un instru-

ment de musique que l'on fait jouer sur tous les tons. J'ai lu dernièrement dans les faits et gestes d'Alexandre, racontés par Plutarque, ces mots atribués à l'incendiaire de Persépolis, et au conquérant des Indes : « O Athéniens, que de maux j'endure pour vous plaire ! » Moi qui, je l'espère, n'incendierai pas seulement une cabane, moi qui de toutes mes conquêtes ne souhaite conserver que celle de votre cœur, je serais tentée de dire aussi : « O ma tante, que de peines je me donne, » que de répugnances je surmonte, pour me ren- » dre votre volonté favorable ! »

« Qu'attendait donc d'Athènes le héros Macédonien ? je vous le demande. Que par grâce on parlât de lui au Pœcile, que sous les Propylées on suivît sa marche aventureuse à travers les déserts de Lybie ! En vérité, Silfrid, je crois notre but plus raisonnable. Si je ne vous attendais pas à Paris, mon unique ambition serait de retourner à Rozières. Préparer notre rapprochement, tel est le premier de mes désirs, et voilà ce qui m'encourage à étudier la terrible musique de Daleyrac. Encore s'il s'agissait de l'une de ses romances, genre dont il a ramené le goût avec assez de succès, ma tâche me paraîtrait moins ingrate ! Cependant ne me plaignez pas

trop, mon ami. Ne travaillé-je pas autant pour moi que pour vous? Mon oncle, sans que nous ayons l'air de nous entendre, me seconde de son mieux. Je lui ai montré toutes vos lettres, et je crois qu'elles ne vous ont rien fait perdre dans son estime. C'est un excellent homme, un homme selon votre cœur et le mien, Silfrid! serait-il mon père, je ne pourrais lui demander plus de complaisance et de tendresse. Son épouse ne se déplaît pas trop avec moi. Le soir, elle reste plus souvent qu'autrefois à l'hôtel; elle est plus aimable, elle a un ton plus amical avec son mari. Très-souvent ils s'adressent l'un à l'autre la parole par leurs noms de baptême, ce qui étonne toute la maison, et ce qui, pour le dire en passant, ne laisse pas d'ajouter quelque chose à ma considération personnelle. Je m'en réjouis surtout dans le sentiment de leur bonheur. Il m'est agréable de penser que, par ma présence, j'aie pu au moins contribuer à la bonne harmonie d'un ménage.

« Ces détails, je les dois en partie à la loquacité de mademoiselle Olivier que je n'ai garde d'interroger, et à la bonté de mon oncle qui me permet quelquefois de lire dans ses pensées les plus secrètes. Voyez s'il n'y aurait pas à en être vaine!

Je n'ai pas encore dix-sept ans, et il s'entretient avec moi comme si j'avais votre âge; il va jusqu'à prétendre que je lui suis devenue nécessaire, que je suis pour lui une société. Quand la comtesse nous laisse seuls à l'hôtel, nous causons ensemble ou nous lisons, sans nous apercevoir de la chute des heures. Nous n'en sommes souvent avertis que par le bruit de la voiture devant laquelle s'ouvre la porte cochère. C'est vous, Silfrid, qui aurez à vous défendre du péché d'orgueil, puisque je suis presqu'entièrement votre ouvrage. La statue n'est-elle pas obligée envers le statuaire, s'il l'a faite belle, s'il lui a donné de l'esprit, s'il a animé ses traits, enfin s'il l'a dotée de quelques moyens de plaire? Que serais-je sans vous? Pour devenir humble à mes yeux comme aux vôtres, il me suffirait d'un simple retour sur moi-même et sur mon enfance qui eut le bonheur de fixer un moment vos regards. Il m'en souviendra toujours : j'avais neuf ans; c'était un samedi au soir. Vous me trouvâtes un livre à la main, assise sous le grand tilleul qui est à l'entrée du village. Ce livre vous appartenait, vous l'aviez oublié depuis plus d'une heure sur le banc voisin; je le lisais avec une attention que votre approche ne put interrompre. C'était la *Mort*

d'Abel. Quelle fut ma surprise quand levant les yeux, je vous vis devant moi! Je balbutiai des excuses; je dus rougir, je vous présentai le volume d'une main tremblante; vous me dites alors en souriant avec bonté: « Il paraît, ma jolie pe-
« tite Berthe, que vous aimez la lecture. Venez
« au presbytère tous les dimanches après la messe
« et le catéchisme; je vous prêterai des livres et
« je vous interrogerai sur les pages que vous au-
« rez lues. Gardez toujours celui-ci, puisqu'il
« vous plaît, vous m'en rendrez compte à la fin
« de la prochaine semaine. »

« Ce sera dès demain, monsieur Silfrid, répon-
« dis-je en gardant le volume à ma grande satis-
« faction. Je l'achèverai ce soir, ajoutai-je; car je
« le préfère beaucoup aux *Contes de Perrault*,
« que ma nourrice m'a rapportés de Soissons et
« qui ne sont bons qu'à endormir les enfants au
« berceau. »

« Tel fut le commencement de notre connaissance. La petite liseuse est devenue votre amie, et grâces à vous, elle se trouve être déjà quelque chose dans une société, d'abord fort peu disposée à la traiter avec faveur.

« Nos jeunes gens à la mode nous obsèdent un peu moins, sans oublier le chemin de l'hôtel,

quoique mon oncle les traite assez froidement. Le marquis de Fernase est toujours bien accueilli par la comtesse, pour laquelle il a constamment à la bouche des paroles mielleuses. Il l'entoure d'attentions à la sincérité desquelles elle a la bonté de croire. Elle se flatte de posséder son attachement exclusif; si je disais un mot,.. mais non, ce n'est pas à moi de donner de pareils avis, on me taxerait d'orgueil, alors que mon seul désir serait de donner une preuve d'amitié. Je n'aime ni n'estime cet homme; il est faux et dissimulé, j'en ai des preuves. Le mensonge est écrit sur son front, c'est assez pour que je le méprise, et pourtant je le crains; car il y a peu de choses hardies ou nuisibles à autrui dont je ne le croie capable, ainsi que son féal chevalier du Plessis, par lui tout fraîchement installé à l'hôtel.

« Je ne vois ici qu'un seul visage du dehors, vers lequel je me sente attirée : c'est le baron de Clairvaux dont je vous parlais dans ma dernière lettre. Aussi rompt-il plus d'une fois des lances avec ces étourdis, quand ils attaquent sans pudeur quelques-uns de ces principes d'ordre sur lesquels repose l'existence des sociétés. Hier encore il leur jetait à la tête les mots suivants :

« Messieurs, vous me forceriez de croire en Dieu, « si je n'y étais porté par un sentiment qui a « pour moi force de démonstration; car, sans « cette croyance, rien de ce que vous dites, rien « de ce que vous faites ne me semblerait ex- « plicable; à de pareilles choses, il faut néces- « sairement un avenir(1) ! »

« Ces paroles m'ont fait frissonner, Silfrid. Elles furent prononcées d'un ton froid, mais tellement sévère que j'ai cru entendre la menace d'une grandre catastrophe. Jugez de l'accueil que je dois aux hommages de ceux qui les ont méritées. Je ne m'étonnerais guère que mon amour-propre, d'abord bien peu ménagé par eux, ne fût pas absolument étranger au jugement que j'en porte. Après n'avoir vu, en moi, qu'une petite campagnarde, *dont il serait difficile de faire quelque chose* (ce sont leurs expressions prononcées à demi-voix et presqu'à ma face), ils me poursuivent de leurs éloges qui m'abaisseraient à mes propres yeux, si je croyais y avoir quelques droits. A les entendre, maintenant je suis la divinité inconnue à laquelle des autels étaient promis. Pour changer en concert de louanges,

(1) Hélas, une partie de cet avenir était bien près !

le sarcasme qui était sur leurs lèvres pendant les premiers jours de mon arrivée à Paris, il n'a fallu qu'un peu de voix, un peu de figure et l'œuvre d'une couturière en robe. En vérité, à la manière dont on regarde ma chaussure, je serais peu surprise que mon cordonnier eût à réclamer une partie de cet honneur. Avant de me dénigrer, on n'a pas daigné s'informer de mon caractère; avant de brûler des poignées d'encens devant mon buste, on n'a pas seulement pris la peine de s'avoir si j'étais bonne ou méchante : ceci commence à m'effrayer. Serait-il donc survenu, dans ma personne, quelque fâcheux changement? Je serais tentée de mal augurer de moi-même; c'est un avis qui m'oblige à un peu plus de surveillance sur ma personne.

« Vous avez été malade, très-malade et vous ne me l'avez ni dit, ni fait dire; cela n'est pas bien, Silfrid! Savez-vous ce qui m'empêche de vous gronder malgré le désir que j'en aurais? le voici : c'est que votre bon cœur, c'est que le chagrin que vous avez ressenti de notre séparation, ont altéré votre santé. Vous n'aviez pas besoin de me l'écrire, pour que j'en fusse certaine. Votre silence a été entendu de Berthe à la mémoire de laquelle votre pâle visage est encore

présent, tel qu'il lui est apparu quand mon oncle et moi nous avons passé auprès de la porte du presbytère! J'ai été affligée de votre souffrance; mais il m'est doux de me savoir ainsi aimée. Venez donc à Paris, ayez foi en vous et n'oubliez pas de vous mettre à votre valeur; car nous sommes d'un pays où l'on prend les gens au mot. La comparaison que j'ai été dans le cas de faire entre mon maître de Rozières et les jeunes gens qui fréquentent l'hôtel, est tout à votre avantage. Absent, vous l'emportez sur eux dans mon esprit : jugez si vous aurez rien à craindre de leur présence! Comptez sur l'appui de mon oncle, je crois que déjà son amitié vous est acquise. Et moi, n'ai-je pas besoin de vous consulter? Que de fois mes yeux ont cherché les vôtres, pour les interroger sur les choses étranges dont il m'arrive chaque jour d'être témoin!

« L'hiver est dur, il se prolonge, sans que le froid s'amollise (1). Je vous envoie par ce courrier cent écus que vous réclamerez au bureau de la poste, et que vous répartirez suivant les besoins des plus pauvres habitants de Rozières et de Sept-Monts, dont je vous ai laissé la liste.

(1) L'hiver de 1788 à 1789 est depuis un demi-siècle le plus rigoureux dont on ait conservé la mémoire.

Nous les avons souvent visités ensemble. En vous voyant, ils croiront me voir. Ils prieront là-bas pour nous, et cela nous portera bonheur ici. Cette somme adoucira les souffrances des plus nécessiteux. Ainsi que nous en sommes convenus, vous prendrez surtout en pitié les vieillards et les enfants. Le commencement de la vie est bien faible, la fin en est bien amère : c'est là qu'il faut être en aide. Je n'ai eu qu'un mot à dire hier sur ce triste sujet, en souhaitant le bonsoir à mon oncle et, ce matin, cet argent s'est trouvé sur ma toilette. En me levant, je n'ai eu d'autre soin à prendre que celui d'envoyer le sac à votre adresse et de baiser la main à laquelle j'en suis redevable. Adieu, mon ami, vous m'avez recommandé dans vos prières à l'ange du Seigneur : je vous en remercie. J'appelle aussi sa protection sur vous qui m'avez été si propice. Pourquoi n'aurions-nous pas le même ange gardien? Adieu encore une fois ! »

BERTHE DE SAINT-MÉRAN.

La réponse ne se fit guère attendre.

A MADEMOISELLE DE SAINT-MÉRAN.

De Rozières, le 27 décembre 1788.

« Le maître (puisque vous me donnez ce titre)

est fier de son élève. Berthe, je ne croirais pas m'abaisser aujourd'hui en prenant de vous des leçons. Vous me promenez dans un monde qui m'est inconnu. J'avais bien entendu que nos jeunes seigneurs sont prodigues, dissipés et ardents à la poursuite des plaisirs de leur âge. Mon Horace m'en avait bien dit quelque chose, et Térence avant lui; je pardonnais à nos étourdis, sans trop injurier la nature humaine que le temps dans sa course rapide ne transformera pas. On avait même parlé devant moi de leur insolence : mais je ne croyais pas que leur folie allât jusqu'à s'attaquer aux doctrines qui, en préservant le malheureux de son désespoir, sont ici-bas la sauvegarde de leur haute fortune! Je soupçonnais mon oncle d'exagération, quand, dans son zèle un peu ardent, sous le nom de moderne Babylone, il représentait Paris à ses pauvres paroissiens comme un repaire de vices et d'iniquités. Ma crainte est maintenant qu'il ne soit le narrateur trop fidèle d'une déplorable histoire.

« Je ne redoute rien pour vous de ce séjour. A l'aspect de ce désordre, votre âme se fortifiera dans la vertu. Elle traversera cette fange sans en être souillée, et elle méritera qu'on lui applique la charmante fable de la fontaine d'Aréthuse,

qui, s'avançant au milieu des flots amers de la Sicile, ne laissait pas de conserver la douceur et la limpidité de son onde. Vous êtes belle, Berthe! des regards audacieux vous répètent maintenant d'une manière impudente, ce que je n'osais murmurer à votre oreille; vous en êtes assaillie; mais avec la grâce d'en-haut, j'espère que des vœux criminels ne flétriront pas la fleur, soignée timidement de mes mains dans la solitude qu'elle remplissait de son parfum. Honneur soit rendu au village qui l'a vue naître, à la ferme où sa jeune tige s'est dressée vers le ciel et s'est balancée dans les airs. Dans cet éloge d'une femme, que nous avons lu certain soir en tête des lettres de Sterne, l'abbé Raynal disait : « Territoire d'Anjinga, tu n'es rien, mais tu as donné naissance à Élysa Draper! » Combien ne serais-je pas tenté de dire à mon tour, et avec un peu plus de motifs : « Village de Sept-Monts, tu es « bien peu de chose, tu es presque ignoré; mais « tu me seras cher à jamais, car tu as donne nais- « sance à *Berthe* DE SAINT-MÉRAN.

« Oh! comme cette alliance de deux noms me coûte! Comme le dernier est tombé maladroitement de ma plume! connaissez toute ma misère, je le haïs, je le déteste! et pourtant il vous assure un

brillant avenir ! C'est un tort, j'en conviens. Mais est-il en mon pouvoir d'empêcher qu'il ne blesse mes yeux, quand ils l'aperçoivent sur le papier? qu'il ne déchire mon oreille quand on le prononce devant moi? Alors ma poitrine est oppressée, et la respiration me manque... La raison, que sais-je? l'instinct, le Ciel, tout m'a dit qu'il me serait funeste. Oh! vous me pardonnerez! Quand vous n'étiez que la jeune et vertueuse ménagère de la ferme Harriot, mon cœur s'ouvrait à la joie ; notre union me semblait possible : aujourd'hui de pareils vœux iraient trop haut. On les taxerait de présomption. Voilà ce que je suis contraint de m'avouer à moi-même. J'aurais beau fermer mes paupières, j'aurais beau fuir le jour comme l'oiseau des ruines, le rayon de soleil qui a lui sur votre tête, marche partout devant moi, pour éclairer mon néant, pour m'apprendre que je vis dans un désert !

« Écoutez-moi encore un moment, Berthe. Ce sera, je vous l'assure, le dernier cri de ma douleur.

« Si le compagnon obscur d'une vie simple et modeste n'est pas dédaigné de vous, si chacune de vos lettres renferme pour lui des gages d'un tendre attachement, je vous en rends grâces;

mais je ne puis plus m'en prévaloir. Vous m'écrivez, en effet, des choses qui m'inquiètent beaucoup plus qu'elles ne me rassurent. Quelle confiance voulez-vous que prenne en lui-même le fils d'un honnête chirurgien de province, à la vue de la noble et riche société dans l'atmosphère enivrante de laquelle vous allez vivre? Quoi! ainsi que vous me l'apprenez dès l'une de vos premières pages (sans doute parce que cette idée vous préoccupait), c'est dans un concert chez la comtesse Jules de Polignac, en présence d'un frère du roi, de la reine peut-être, que vous allez chanter! Et vous voudriez qu'il me restât quelque espérance au fond du cœur! y avez-vous bien réfléchi? Ne voyez-vous pas, Berthe, que nous n'appartenons plus au même monde, que nous ne respirons plus le même air? Ah! pourquoi vous ai-je enseigné les éléments d'un art qui vous pousse vers une société dont m'éloigne mon humble condition? Et pourtant, je crois que nous étions faits l'un pour l'autre! Nos noms me semblaient écrits à la même page, du doigt de Dieu dans le livre des destinées! Mon sentiment intime aurait-il été mis en défaut? Cette conscience de l'avenir, placée dans le sein de l'homme, m'aurait-elle abusé? Qui de moi, ou du Ciel, serait ici cou-

pable d'imposture? Je veux le savoir, je le saurai.

« Ma persistance est plus qu'une faiblesse; c'est probablement un tort. Mais qui s'étonnera que le naufragé s'attache aux débris de son esquif? Si le plus souvent ils ne font que prolonger son agonie, au moins ils lui laissent le temps d'élever sa pensée vers son créateur, et de lui offrir le sacrifice d'une vie prématurément interrompue. A-t-elle été heureuse, il la résigne en expiation de ses fautes passées; a-t-elle été semée de peines, abreuvée de dégoûts, il en attend une meilleure! De la sorte, il demande à son Père céleste de lui pardonner l'une ou de récompenser l'autre. C'est encore quelque chose, et un acte d'espérance, élancé vers le ciel, du sein de l'homme mourant, ne peut être perdu pour son avenir!.. Oui, vous me verrez à Paris; je foulerai de mon pied les degrés de l'hôtel de Saint-Méran; j'affronterai le regard superbe des hommes qui vous approchent; j'irai jusqu'à braver le sourire moqueur des jeunes élégants qui ne vous épargneraient pas leurs sarcasmes, si votre beauté n'avait obtenu grâce pour l'élévation de votre esprit, et qui ne baisent aujourd'hui la trace de vos pas, que parce qu'ils se flattent de vous faire descendre jusqu'à eux.

« Après les prochaines fêtes de Noël, pendant lesquelles la petite église de Rozières me réclame par la voix d'un homme auquel je dois plus que mon respect, la capitale me comptera au nombre de ses habitants. Je me propose d'y assister aux leçons du collége de France et d'entendre l'abbé Delille et M. de La Harpe. Tous les deux m'ont déjà honoré de leurs lettres. Mon père et mon oncle, devant lesquels j'ai manifesté mes intentions, ont donné leur agrément à mon voyage, le premier plus volontiers que le second. Il est un motif qui m'a affermi dans cette résolution et dont je n'ai pas cru devoir leur faire part : bien que je ne mette en doute aucune de vos peut-être trop douces paroles, il m'importe, Berthe, de connaître par moi-même si je me repais de vaines illusions et si, en homme de quelque courage, ne pouvant aspirer au bonheur dont je m'étais flatté dans des jours déjà bien loin de moi, il ne me reste qu'à présenter à l'autel, avec l'hostie pacifique, l'offrande d'un cœur qui ne m'appartient plus !

« Adieu, Berthe; au milieu de toutes vos prospérités, de tous vos succès, souvenez-vous de vos amis de Rozières. Vous manquez à leur bonheur; dussent-ils ne pas être nécessaires au vô-

tre, ils ne cesseront de former des vœux pour vous. Par continuation, la pauvre Harriot s'abandonne à son chagrin; elle se cache de nous pour vous pleurer. De jour en jour sa santé s'altère, et je crains, pour peu que cela continue, qu'elle ne tombe dans un état de dépérissement. Toutefois le dernier billet que je lui ai remis de votre part était si tendre, que les larmes lui en sont venues aux yeux; et ces larmes ne ressemblaient pas à celles que vous lui coûtez depuis votre départ.

« Mon oncle vous envoie sa bénédiction. Sa crainte est que ce ne soit trop peu de chose à vos yeux éblouis du luxe et des pompes du siècle. Vous le lui pardonnerez. Il voit à regret que je m'éloigne de la carrière à laquelle il me croyait destiné, sans doute parce que c'était celle de son choix. Ainsi les parents les moins prévenus verront toujours la volonté du Ciel dans leurs prédilections, dont ils voudraient inoculer le goût à leurs enfants. Au reste, qui sait ce qui sera de moi, ce qui arrivera de vous-même? Dieu seul, car nous l'ignorons tous deux. Pour la solution de cette question, au moins pour la pressentir, Berthe, j'ai besoin de vous voir.

« Je n'ose plus me dire votre maître. Pourquoi n'avouerai-je pas que, sans perdre à mes yeux de vos aimables qualités, vous m'en faites connaître par votre correspondance, d'autres que que j'avais à peine entrevues. Ainsi, dans le bouton de la fleur, on ne devine pas toujours l'arôme qu'il recèle. Sans doute, la société du comte aura favorisé chez vous cet heureux développement. Non, Berthe, je ne suis pas jaloux du bien qu'il vous fait. Je lui en rends grâce, au contraire. Par ce seul motif, ne serait-il pas votre oncle, ne vous serait-il rien, je me sentirais disposé à l'aimer. Mais je ne puis oublier que vous n'êtes plus l'orpheline de la ferme Harriot et que je ne suis que le roturier Silfrid..... Me voilà donc tombant encore dans la faute que je m'étais promis d'éviter! vous m'excuserez, vous pardonnerez à celui qui ne sera jamais l'ennemi de votre bonheur, dût-il le payer du sien. Adieu, encore une fois! »

S. Grévin.

IX.

CONTINUATION DE CORRESPONDANCE.

Cette lettre ne fut pas la dernière qui de Soissons parvint à l'adresse de mademoiselle de Saint-Méran. Empreinte de tristesse et de découragement, elle affligea Berthe qui, après cette pénible lecture, crut devoir des consolations à son jeune ami. C'était pour elle une douce tâche que de relever ce courage abattu. Elle écrivit avec son cœur; aussi ses paroles produisirent l'effet qu'elle s'en était promis. Un passage de sa réponse était principalement approprié à la situation de Silfrid, qu'avec un tact naturel à son sexe l'orpheline avait bien jugée. Sa main délicate appliqua sur la partie souffrante un topique qui, s'il ne guérissait radicalement le mal, devait au moins y endormir la douleur. Nous allons en déposer ici un extrait; quoiqu'il ne soit pas tiré d'une formule de pharmacopée, il nous semble que de pareilles recettes s'appliqueront toujours avec succès aux peines de même nature.

De Paris, après avoir lu votre lettre.

« ..... Ce que je viens de vous raconter, je l'espère, vous aura appris que la vie que je mène n'est pas de mon choix. Le désir de complaire à une volonté dont tout autour de moi m'atteste le pouvoir, y entre pour beaucoup; elle en règle les actes extérieurs. C'est vous dire, Silfrid, que vous n'y êtes pas étranger, et que, quand ils deviennent dans votre bouche un sujet de reproche, j'aurais quelque droit de vous trouver ingrat, si cette ingratitude même qui m'attriste ne me devenait un témoignage de votre attachement.

« Convenez-en, mon ami : c'est ce malheureux concert chez la princesse Diane de Polignac, qui vous tourmente, qui peuple votre solitude de tous ces brillants fantômes dont vous me voyez moi-même entourée, et auxquels votre sombre imagination prête des figures de princes ou de comtes tous prêts à déposer leurs couronnes à mes pieds. Calmez-vous, Silfrid; tant d'honneurs ne sont pas réservés à la villageoise de Rozières. Nous vivons dans un fortuné pays où l'on ne frappe qu'aux portes par où sortent l'argent, dont on est insatiable, et les brevets des hauts emplois, dont chacun se croit digne sans en connaître les

devoirs ; je n'ai rien de semblable à distribuer. On m'accordera tout au plus quelques sourires de protection ; voilà tout ce à quoi il m'est permis de prétendre, sorte de monnaie que j'ai déjà mise à sa valeur. Je chanterai par complaisance, on m'écoutera par bonté; quelqu'un, si on m'applaudit, en sera bien aise par amour-propre, mais ce ne sera pas moi. Je n'ai plus rien à donner, je n'ai non plus rien à demander. N'êtes-vous pas content?... Depuis que je suis à Paris, je ne me compare à personne, car je n'en ai pas de motifs ; mais je vous ai comparé à beaucoup de gens, j'y avais intérêt et vous n'y avez rien perdu. Je vous prie de me le dire, mon ami, la science et la vertu seront-elles jamais *roturières?* »

L'esprit de Silfrid rentra dans le calme. Quarante-huit heures après avoir reçu ces lignes, le jeune Soissonnais leur répondait par la lettre suivante qui attestait leur douce influence.

De Rozières, le 23 décembre 1788.

« Votre main est comme celle du Seigneur, elle afflige et elle console ! Berthe, vous avez voulu que j'espère, et l'espoir est rentré dans mon cœur. Oh ! comment ne se serait-il pas ouvert aux paroles qui, à l'instar d'une céleste rosée, y ont descendu!

Je vous dois compte de mes derniers moments à Rozières; vous allez en apprendre l'emploi.

« Sentant mes forces renaître, par un beau froid, bien enveloppé de mon manteau, armé de mon bâton d'aubépine, j'ai voulu étendre le cercle de mes promenades. J'ai poussé celle d'hier jusqu'au château de Sept-Monts; l'escalier rapide de la tour ne m'a point effrayé. Mon pied encore une fois a posé sur ses marches de granit et mon bâton a frappé, non sans retentissement, sur les dalles sonores qui pavent les vestibules de chaque étage. Je suis parvenu ainsi à la chambre circulaire où, dans le treizième siècle, Saint-Louis a trouvé pendant une nuit le sommeil du juste et où, vers la fin du dix-huitième, le premier souffle de la vie est venu animer une enfant dont la destinée devait avoir sur la mienne une influence décisive. Quelle que puisse être celle-ci, je ne m'en plaindrai pas, Berthe; j'étais appelé à Sept-Monts par votre anniversaire, ainsi que votre calendrier a pu vous le dire. J'y ai salué le jour de votre naissance; je l'ai salué, comme vous l'eussiez fait vous-même, en déposant sur la couche d'une pauvre femme chargée de famille, un peu de cet or dont vous m'avez confié la distribution. Votre nom a retenti sous ces voûtes pré-

tes à s'écrouler; il a réjoui mon âme, et j'espère qu'il sera monté au ciel avec les bénédictions des êtres pour lesquels il est devenu une seconde providence!

« Que de souvenirs, que de vicissitudes m'ont paru accumulées dans cette étroite enceinte! Je n'y ai pas uniquement pensé à la monarchie chassant devant elle la féodalité, qui lui prépara peut-être un berceau... Vous avez trouvé place aussi dans mes réflexions, Berthe, à côté d'un des chefs les plus vertueux de l'espèce humaine. Un roi juste, qui a tenu de sa noble main un sceptre paternel, une jeune fille arrivant à la vie, pour y marcher dans des voies d'innocence, peuvent figurer sur le même tableau, sans que la majesté du trône en souffre la moindre atteinte.

» Les anciens dressaient des monuments d'une simplicité touchante aux lieux même témoins des scènes mémorables de leur existence privée. Jacob dans son voyage vers la Mésopotamie de Syrie, après un songe symbolique, consacrait en l'oignant d'huile la pierre qui lui avait servi de chevet. Ulysse dressait un autel à la pudeur, à l'endroit où sa jeune épouse, en se couvrant de son voile, venait de lui apprendre qu'elle aimait mieux marcher avec lui vers les rochers

d'Ithaque, que de retourner à Sparte dans le palais de son père Icare : et moi, pauvre pélerin, sur cette terre d'épreuve, je voudrais, si la fortune me souriait jamais, acheter la tour de Sept-Monts, en réparer les ruines, et y laisser quelques traces du séjour passager d'un roi et d'une enfant! Dans mon humble situation, je me suis contenté de confier à la pierre verdâtre de la muraille, des noms et des dates, avec la pointe de mon couteau. De ce donjon qu'un pur rayon de soleil éclairait pendant ce travail, je vous ai souhaité tout ce qu'ici-bas l'Éternel peut répandre de biens sur la créature la plus digne de son amour.

« Oui, j'ai prié, je prie tous les jours l'ange du Seigneur de vous couvrir de ses ailes!.. C'est une pensée qui me charme, de savoir à vos côtés une figure douce, pudique comme la vôtre, aérienne, invisible aux yeux de la chair, mais facile à saisir dans ses formes épurées par ceux de l'esprit, et chargée par une bonté souveraine d'écarter de vos pas toute pierre d'achoppement! Je me plais à vous voir marcher ainsi toutes deux de conserve, l'une s'inclinant vers sa compagne, le long des sentiers épineux, pour lui adresser des avis toujours reçus avec un sourire de re-

connaissance, l'autre (et c'est vous Berthe) se recueillant quelquefois en elle-même, pour se nourrir de la sainte inspiration. Le rapprochement de deux êtres qui ont tant de rapports ensemble, vivant presque de la même vie, respirant dans la même atmosphère, quoiqu'ils appartiennent à diverses époques de création, a quelque chose de touchant qui m'enchante. Si je savais tenir un pinceau, je voudrais déposer cette vision sur la toile. Satisfait de la grâce des poses et de la fraicheur du coloris, je demanderais encore à mon talent des traits assez fins, même assez expressifs, pour caractériser ces deux têtes, et pour établir entre elles cette harmonie qui, sans ravaler l'une, élèverait l'autre à une aimable fraternité avec son guide céleste. Ainsi je pourrais me flatter d'être resté fidèle à l'art et à la nature.

« Hasardons un mot sur le roman de *Paul et Virginie*. Je ne retranche rien à vos éloges, ni à ceux qui lui ont été prodigués dans les feuilles publiques. J'ai engagé mon oncle à le lire. Quoiqu'il m'ait fallu vaincre sa répugnance, pour le décider à diriger ses lunettes vers un pareil livre, il a fini par m'en savoir gré ; car il y a trouvé des sentiments religieux et un beau sacrifice fait à la pudeur. Il avait besoin, m'a t-il dit, de ce dé-

nouement, en expiation de la scène un peu animée du bain de Virginie.

» Après m'être déclaré le défenseur de cette partie du tableau, à laquelle on ne refusera pas des couleurs locales, j'ajouterai que cette suave composition sort des deux ornières où se traînent nos écrivains, depuis que J. J. Rousseau a publié son *Héloïse*, et Crébillon fils ses immoralités, qui je l'espère vous resteront inconnues. Le premier trop souvent a placé l'amour dans l'effervescence des sens; l'autre, dans la corruption du cœur. Vos regards si purs ne sont pas faits pour de telles images. M. de Saint-Pierre a mieux choisi. Il a de la vérité, parce qu'il est naturel; il a de la grâce par la même raison. Chercherons-nous la cause de son immense succès? c'est que son petit livre, pour ainsi s'exprimer, est parfumé d'innocence! Et pourtant, Berthe, je vous soumettrai un doute, dont j'abandonne la solution à la sagacité de votre esprit.

» L'auteur ne pouvait-il pas changer la cruelle conclusion de son admirable ouvrage? En laissant le brave marin qui s'est attendri sur le sort de Virginie, la précipiter dans les flots et se sauver avec elle, ne nous eût-il pas offert le spectacle toujours attachant du bonheur au sein

de la vertu ? A mon avis, il semble s'être trop défié de lui-même, lorsqu'il s'est décidé pour une catastrophe suivie de la disparition de deux familles, sorte de dénouement d'une exécution plus facile, mais qui navre l'âme et qui l'inonde de douleur.

« De là l'impression pénible qui survit à la lecture de ces annales domestiques. Je voulais n'être qu'ému, et l'on me déchire! Je ne refusais pas de m'attendrir, et l'on me torture en m'entourant de funérailles dont je ne connais pas la nécessité ! Je serais tenté de me demander si le grand artiste n'a pas reculé devant la difficulté de peindre le soir d'un beau jour, après avoir trouvé sur sa palette des couleurs si pures pour son matin. Claude Le Lorrain a pourtant excellé dans les deux genres : pourquoi M. de Saint-Pierre n'aurait-il pas eu foi dans son talent? Paul et Virginie rendus à leur douce obscurité, n'auraient pas été sans charme; et leur bonheur eût été un encouragement pour les fortunes modestes. En effet, bien que le Ciel tienne en réserve des couronnes pour la vertu, il n'est pas bon de la présenter trop souvent comme une victime destinée à succomber ici-bas sous le poids d'une nature en désordre.

« Sans m'en apercevoir, je vous écris toujours de longues lettres, plus longues que je ne le voudrais. J'en ai cherché la raison et je crois l'avoir trouvée. Berthe, c'est un secret que je vous confie; de grâce, n'en abusez pas!

« La femme qui a un attachement de cœur, peut se contenter d'adresser quelques lignes à l'objet de son choix. Elle sait bien que ces lignes diront beaucoup, plus peut-être que des pages entières sorties de sa plume. Son simple billet sera couvert de baisers; son laconisme sera jugé plein de charmes; on en pèsera jusqu'aux moindres paroles; toutes auront leur valeur : tel est le privilége de son sexe, dès que le mot d'amour a été prononcé! que pourrait-elle ajouter de mieux? rien; tandis que l'homme, livré à un sentiment profond, éprouvera toujours un besoin de l'épancher sur le papier. Saisi d'une plume, il sera verbeux, diffus; il voudra tout dire; il ne craindra même pas d'être importun; il est sûr, lui, qu'on le lira jusqu'à la dernière syllabe! Dès que cette verve tarit chez nous, dès que les lettres deviennent plus rares ou plus courtes, dites que l'amour décroît, dites encore qu'il est prêt à s'éteindre, à moins qu'un souffle imprévu ne le ranime, tel qu'un suffrage de société obtenu

par la femme absente, ou son éloge prononcé par une bouche étrangère devant l'homme auquel elle a donné sa foi. En vain essaierait-elle de le ramener à elle par des lettres, écrivît-elle mieux que madame de Sévigné. Ainsi, à chacun la nature a départi son lot. Berthe, le mien est de vous aimer. Aussi faut-il, dès qu'il s'agit de vous, que ma plume sèche dans l'encrier, ou qu'elle coure sur la page dont elle trouve bientôt la fin.

« Cette lettre sera la dernière que je vous adresserai de Soissons; mais avant mon départ, j'irai encore à la ferme Harriot : c'est une autre manière de vous dire que vous ne cesserez d'être présente à ma pensée.

« S. Grévin. »

La réponse ne se fit pas attendre; par comparaison avec les précédentes, elle fut courte, mais toujours tendre et amicale.

Berthe commençait par demander grâces pour son laconisme.

Paris, 29 décembre 1788.

« Fidèle à votre doctrine touchant les corres-

pondances de femmes, je vous servirai à souhait aujourd'hui, en ne vous envoyant que quelques lignes. Si je ne vous savais à la veille de votre départ, je vous engagerais à faire choix d'un beau et large papier et à serrer un peu plus votre écriture, dussent mes yeux en porter la peine. Nous nous prouverions ainsi, dans les règles, ce que nous sentons l'un pour l'autre. Mais j'aime mieux vous voir, Silfrid! Venez donc promptement à Paris!

«Oh! le vilain secret que vous m'avez révélé, et qu'il m'a donné à réfléchir! Savez-vous bien que votre dernière page est une accusation en forme contre votre sexe? Oui, et la chose n'est que trop vraie, nous attendons vos lettres avec impatience! Vos quatre pages, vos huit pages ne nous effraient pas; nous les dévorons des yeux; les lignes tracées par votre plume, rappelleraient, s'il le fallait, le calme dans notre esprit, l'amour dans notre cœur, tandis que les nôtres, si on daignait les parcourir, vous laisseraient de glace! Silfrid, vous l'avez dit! A cela j'ajouterai ce que vous ne dites pas, et ce dont j'ai maintenant la preuve acquise : les soins les plus tendres seraient impuissants pour nous ramener l'homme qui se détache; mais une parure nouvelle, un

chiffon adroitement placé dans les cheveux, une jolie chaussure, rendront l'époux à l'épouse délaissée, *l'amant à sa maîtresse*, puisqu'il faut que je vous parle la langue de la société où le Ciel m'a jetée! C'est ainsi que la vicomtesse de Bressac vient de reconquérir son chevalier Duplessis : hier elle avait des manches très-courtes, qui laissaient voir un bras bien conservé, des souliers plats au lieu de souliers à talons; et une riche lady lui a été sacrifiée! Fi donc! l'attachement des hommes ne serait plus qu'une sensualité! Rougissez-en, Silfrid, et remerciez-moi de ce que je vous range dans les exceptions.

« En dépit de votre amour pour les petits billets, je donnerais carrière à ma plume, si ma tante (ne vous fâchez pas!) ne m'entraînait à une soirée, qui ne me permettra pas de me lever avant l'heure d'envoyer demain ma lettre à la poste. Je ne la terminerai pas, sans vous apprendre que je ne partage pas votre sentiment sur l'ouvrage de M. Bernardin de Saint-Pierre. Avec votre conclusion, ni Paul, ni Virginie, ni leurs mères, ni leurs bons serviteurs, sans en excepter leur chien, ne seraient pas pleurés; et tout le monde les a pleurés, et tout le monde les pleure encore! Voilà comment le talent se mé-

nage des justifications. J'ajouterai que si la catastrophe n'avait pas été dans les desseins de l'auteur, ou dans la vérité des faits, son livre n'avait plus de motif, ce qui répond à tout.

« Adieu, Silfrid, c'est à Paris que nous nous souhaiterons la bonne année! Berthe vous attend! Ces trois derniers mots seraient les seuls que je confierais au papier, si je croyais par là vous témoigner mieux mon attachement.

« BERTHE DE SAINT-MÉRAN. »

Ce billet devint un ordre pour Silfrid. Les fêtes de Noël le retinrent seules à Rozières où son oncle lui sut gré de sa présence. Dès le lendemain, après avoir pris congé de son père, qu'il n'entretint que de ses projets d'études (car il se fût reproché de l'associer à un espoir trop peu fondé à ses propres yeux), il partit pour la capitale. Toutefois, pendant que dura son voyage, dans les moments de solitude qu'il pouvait se procurer, il reportait souvent ses yeux avec délices, et quelquefois ses lèvres, sur les lignes tracées par la main de Berthe.

X.

UNE SOCIÉTÉ. MYSTIFICATION.

Descendu à l'hôtel des Messageries-Royales, rue Notre-Dame-des-Victoires, Silfrid faisant porter devant lui son modeste bagage par un petit Savoyard, alla se loger à la place Saint-Michel, dans un hôtel garni de médiocre apparence où il avait déjà passé quelques jours avec son père, pendant les vacances de l'année précédente. Si l'on en excepte mademoiselle de Saint-Méran, il ne connaissait, à bien dire, qu'une seule personne à Paris : c'était un de ses camarades d'études, le jeune comte Gratien de Villeneuve qui, appelé nouvellement à recueillir un riche héritage, avait vu s'ouvrir devant lui les portes des salons les plus brillants de la capitale. L'accueil du comte ne fut pas moins cordial que plein d'aménité; il n'avait pas oublié que, pendant son séjour au collége, l'écolier soissonnais l'avait traité en ami. En d'autres termes, Silfrid,

sujet le plus distingué du cours où ils suivaient les leçons du même professeur, l'avait plus d'une fois aidé de sa plume dans les heures de composition, et de son bras dans les moments de querelles. Les liens furent promptement renoués, le jeune Gratien fit à son camarade des offres de services qui ne furent ni acceptées ni refusées. Mais ces offres avaient un tel caractère de sincérité, que M. Grévin se crut moins seul au milieu d'une ville où l'isolement de chacun devient presque la conséquence rigoureuse d'une immense population dispersée sur un grand espace. Chacun a éprouvé combien les distances à parcourir pour se rejoindre, y refroidissent les attachements; un changement de quartier, le passage d'un côté de la Seine à l'autre, équivalent presque à une rupture; le fleuve a beau avoir des ponts, il roulera les eaux du Léthé.

C'était beaucoup pour Silfrid au bout de vingt-quatre heures, que d'avoir serré la main d'un ami, que d'avoir vu une bouche lui sourire et entendu une mémoire qui n'était point oublieuse, rappeler à la sienne les anecdotes d'un âge qui, n'ayant point encore d'avenir, est par cela même exempt de fraude et de duplicité. D'ailleurs, le comte de Villeneuve n'était pas

sans rapports avec la famille de Saint-Méran. Cette liaison, qui n'avait pas un caractère d'intimité, s'entretenait par quelques visites auxquelles le deuil du jeune Gratien avait apporté une interruption. De la connaissance de ces légers détails importants à ses yeux, Silfrid tira un augure favorable. A la seule idée de marcher, le lendemain, vers l'hôtel de la rue de l'Université, un frisson avait parcouru ses veines : certain qu'il y rencontrerait quelquefois son ancien camarade et qu'il y serait alors avoué au moins de quelqu'un, il s'endormit plus tranquille et il ne se réveilla pas sans courage.

Vêtu proprement, même avec plus de soin qu'il n'avait coutume d'en apporter à sa toilette, bien couvert de son manteau (car selon Réaumur il gelait à huit degrés au-dessous de zéro), il se présenta au suisse en lui demandant si le comte et la comtesse de Saint-Méran étaient visibles. Cette dernière était absente depuis une demi-heure. Elle s'était fait conduire par le marquis de Fernaze à son cours de chimie, ce que Silfrid n'apprit pas sans qu'un sourire vînt effleurer ses lèvres. La nièce n'avait pas accompagné la tante, et il en sentit un secret contentement.

Après avoir été annoncé, l'étranger fut intro-

duit dans le cabinet du comte, pendant que Berthe, dans un négligé élégant, assise près d'un foyer riche d'une chaleur généreuse, lui faisait une lecture. Les douces vibrations de cette voix trop bien connue avaient déjà ébranlé toutes les puissances de l'âme de Silfrid; de son côté, au nom de M. Grévin, mademoiselle de Saint-Méran tressaillit. Son premier mouvement fut de laisser échapper le livre de ses mains et de s'écrier avec des yeux brillants de joie : « Mon oncle, c'est lui, c'est Silfrid ! » Mais un instant après, la rougeur lui monta au front, ensuite ses joues pâlirent; l'esprit plein d'un trouble délicieux, mais manquant de force pour se soutenir, elle retomba sur son fauteuil, et essaya de cacher son émotion en se baissant pour relever le livre encore ouvert à ses pieds. Cette réception était la plus douce qui pût attendre un amant, et le comte ne s'y méprit pas. Celui-ci quitta lui-même son siége, s'avança vers le jeune homme resté immobile à quelques pas de la porte, et, lui prenant amicalement la main, il l'invita à s'asseoir.

— « Monsieur, lui dit-il, soyez le bienvenu. Rien de ce qui a été fait pour mademoiselle de Saint-Méran n'est oublié de son oncle; à ce titre, vous ne sauriez être un étranger dans cet hôtel.

Berthe a eu le bonheur d'être placée près de vous dans son enfance... Le Ciel, au défaut de ses parents, a veillé sur elle en lui donnant votre voisinage... Nous vous devons beaucoup, monsieur. »

— « Monsieur le Comte, reprit d'un ton modeste Silfrid, qui avait retrouvé sa présence d'esprit, mes faibles soins auraient eu bien peu de succès, s'ils ne s'étaient exercés sur le naturel le plus heureux. Mademoiselle, je dois l'avouer, même sous le rapport de son éducation, doit beaucoup plus à ceux dont elle a reçu avec le jour de nobles instincts, qu'au jeune homme fortuitement rapproché de son domicile. Tout mon mérite a été de deviner un beau germe, ou plutôt d'avoir les yeux ouverts sur ce que le Ciel avait déjà favorisé de ses regards les plus bienveillants. »

— « Monsieur Grévin, reprit le comte, quoiqu'un esprit cultivé soit d'un grand prix à mes yeux, je ne vous remercierai pas de ce que Berthe nous est revenue de Rozières instruite, ayant le goût des arts, cultivant celui de la musique avec un succès décidé. Tout cela a certainement son mérite, puisqu'après avoir appelé à grands frais des maîtres auprès d'une jeune personne, au bout de quelques années, on finit toujours

par reconnaître qu'elle n'a retiré de cette brillante éducation qu'une légère teinture de connaissances très-superficielles. Mais je vous rendrai grâces de ce que ma nièce est bonne, affable, obligeante, de ce qu'elle met à ce qu'elle dit, à ce qu'elle fait une grâce qui vient souvent du cœur, et de ce qu'un sentiment religieux bien éclairé la dirige dans ses actions. C'est une enfant qui fut confiée à la ferme Harriot, c'est une femme aimable et vertueuse qui nous a été rendue... Berthe, ne saluerez-vous pas votre ancien maître?... »

Berthe se leva pour la seconde fois, et le jeune homme lui prit la main qu'il baisa avec respect; ensuite chacun alla se rasseoir.

Tous les deux dans cette entrevue presque improvisée, conservèrent la tenue propre à leurs situations respectives. Tandis que l'un s'exprimait avec le calme d'une bonne conscience, l'autre, les yeux baissés, soulevait de moment en moment ses paupières soyeuses pour fixer un regard timide tantôt sur son oncle, tantôt sur l'ami de ses jeunes années. Leur cœur battait précipitamment; mais de telles pulsations n'ont rien de pénible. L'âme les accepte comme une initiation au bonheur; la vie y trouve son com-

plément, et la mémoire les inscrit au registre des plus beaux jours. Une telle réception de la part du comte, était un encouragement pour Silfrid. Il eut assez bon goût pour ne pas s'en prévaloir, donna des nouvelles de la famille Harriot, fut l'organe de la gratitude des malheureux secourus, hasarda peu de mots sur Paris qu'il ne connaissait que très-médiocrement, et n'en prononça pas un seul sur le but promis à son espoir. M. de Saint-Méran lui en sut gré. Berthe, pour cela, ne se crut pas oubliée. Elle se renferma dans le même silence, se bornant à interroger le voyageur touchant leurs amis communs. Mais sans qu'elle y prît garde, sa physionomie, son attitude, toute sa personne enfin, tenaient ce muet langage qui, s'adressant à l'objet aimé, renferme de tendres questions et sollicite de douces réponses. Le son de sa voix, dans son tremblement comme dans son hésitation sur des choses presque indifférentes, parlait d'amour. Son regard furtif et jusqu'à l'inquiétude de ses mains qu'elle promenait l'une sur l'autre, disaient ce que sa bouche n'osait prononcer. Pendant cet entretien, que M. de Saint-Méran pour son instruction personnelle, prolongea quelque temps, l'orpheline de Rozières se trouva

heureuse d'être assise; et pourtant elle ne savait que faire de son joli pied, qui, dans son agitation, ou effleurait ostensiblement le parquet, ou fuyait timidement sous les plis de sa robe. Ce mouvement quasi-fébrile ne cessa chez elle, que quand une impression favorable au jeune Grévin se fut manifestée sur la figure du comte.

Un premier coup-d'œil avait appris de son côté à Silfrid, combien sa fiancée était embellie depuis son départ de Rozières. Bien qu'il ne pût se rendre un compte exact de ce changement, ni se dire en quoi il consistait, il en avait la conviction. Dans des visites subséquentes, ce secret lui fut révélé. Il reconnut que Berthe (chose assez rare) avait acquis toute l'élégance de la haute société, en se gardant des défauts qui la font souvent haïr. De là un accroissement de ses grâces naturelles. Celles-ci, qui ne dégénéraient jamais en manières, ajoutaient seulement à la noblesse de la pose par un développement heureux des formes dans un physique déjà très-agréable. L'esprit, le cœur, n'en avaient subi aucune fâcheuse influence. La touchante harmonie de l'âme et des organes s'était maintenue dans toute sa pureté; elle continuait à se refléter sur un charmant visage, car Berthe avait

conservé ses principes de morale religieuse. Elle n'en connaissait pas d'autres ; seulement la force de sa raison, aidée des conseils du comte de Saint-Méran, l'avait conduite à un retranchement sans conséquence d'accessoires devenus trop déplacés. Quelques feuilles déjà presque flétries s'étaient détachées de la tige ; quelques rameaux parasites étaient tombés sous le souffle d'une société nouvelle ; mais l'arbre était resté debout dans sa beauté, tel que Dieu l'avait voulu, et que son soleil l'avait fait croître.

Silfrid ne tenta pas même d'obtenir de Berthe un entretien particulier de quelques minutes ; il n'échangea pas seulement avec elle une parole qui eût trait au sentiment qui les entraînait l'un vers l'autre. Cette discrétion lui concilia d'autant mieux l'estime entière du comte, que ce respectable gentilhomme, qui les avait attentivement suivis de ses regards pendant la conversation dont ils sortaient tous deux, rendait justice à la sage réserve que le jeune Grévin avait su s'imposer. Aussi, en rentrant le soir à son hôtel, Silfrid y trouva une invitation à dîner rue de l'Université, pour le mercredi suivant. Berthe y avait joint un billet de quelques lignes, par lesquelles elle lui apprenait que le comte de Saint-

Méran, sous plus d'un rapport, avait conservé de lui une impression très-flatteuse. Elle finissait en lui conseillant de donner quelque attention à sa toilette.

« Ce n'est pas pour moi, ce n'est pas pour mon « oncle, auquel pareille chose importe peu, que « je me permets cette recommandation ; mais « j'ai une tante, dont je voudrais vous voir con- « quérir l'amitié, et je connais trop le prix qu'elle « attache à l'extérieur d'un homme, pour ne pas « vous engager à accorder quelques soins au « vôtre. Cher Silfrid, malheureusement nous ne « sommes plus à Rozières; et, tout en conservant « le plus tendre souvenir de vos leçons, j'espère « que vous me pardonnerez aujourd'hui de ne « pas vous épargner les miennes. Vous étiez sur « votre terrain quand vous orniez ma mémoire « des notions savantes qui meublent si bien la « vôtre : je suis sur le mien, lorsque je vous prie, « en matière moins grave à la vérité, mais qui « pour nous n'est pas sans importance, de sa- « crifier au goût du jour. Mon tour est venu de « professer, et j'espère dans notre intérêt com- « mun, que je rencontrerai en vous un écolier « docile. »

Comment ne pas se rendre aux conseils de la

femme qu'on aime, quand ils sont donnés avec des ménagements aussi délicats? La lettre qui contenait les avis de Berthe était renfermée sous une seule enveloppe avec le billet d'invitation : celui de mademoiselle de Saint-Méran n'était donc pas inconnu du comte dont le cachet armorié couvrait tous les deux! Ainsi l'attachement du jeune Grévin de ce côté ne trouverait point d'obstacle; pensée délicieuse qui accompagna Silfrid dans quelques courses, auxquelles il se livra dès le lendemain matin pour se procurer un suplément de garde-robe! deux jours seulement le séparaient de celui où il paraîtrait devant cette redoutable comtesse : et pourtant il s'agissait de moderniser son costume! Comment y parvenir en aussi peu de temps? Jugeant que des conseils lui seraient utiles, il se hâta d'aller en chercher rue de Beaune à l'hôtel du comte de Villeneuve. Mais le camarade de collége était absent. Après y avoir réfléchi pendant une minute, Silfrid n'attacha pas à cette contrariété plus d'importance qu'elle n'en méritait à ses yeux. Il crut que, vêtu d'un habit couleur de feuille morte, qu'il n'avait pas encore porté, mais qui avait le malheur d'avoir été confectionné à Soissons, et avec le reste du costume en soie noire, il pourrait se

présenter partout, fût-ce à la cour d'un prince.

Il faut avouer que ses cheveux blonds sans poudre, taillés presque circulairement et flottants sur ses deux épaules, joints à une cravate de mousseline, dont les extrémités allaient se cacher sous le col de son habit, communiquaient quelque chose d'austère à son visage naturellement pâle. L'impression qui en résultait, s'accroissait de la teinte sombre d'un sourcil brun très-arqué. Cependant celle-ci était tempérée par un regard non moins doux que méditatif. Le mérite de cette expression n'eût pas échappé au plus simple observateur qui, sans peine, y eût démêlé l'union assez rare de la modestie et de la fermeté du caractère. Peut-être y eût-il encore reconnu une tendance vers des sentiments mystiques; car ce jeune homme, habitué qu'il était soit à seconder son oncle dans les pieux chants de l'église, soit à remplir quelques-unes des fonctions de sous-diacre à l'autel (1), ou de thuriféraire dans les processions, portait partout une sorte de préoccupation religieuse. Sa rare

(1) Souvent dans les campagnes, de simples laïques ou de jeunes étudiants qui ne sont pas encore engagés dans les ordres, s'acquittent de l'office de sous-diacres.

gaieté n'était jamais bruyante; elle tenait plus de la mélancolie que de la joie; et, pour se produire, son instruction déjà très-étendue, au défaut d'encouragement, avait besoin de ce dépit dont s'anime parfois l'honnête homme qui a la consience de n'être pas mis à sa valeur. De ces qualités positives ou négatives, naissait l'apparence d'un âge plus avancé que celui auquel M. Grévin était parvenu. Ses vingt-quatre ans, au premier aspect en accusaient trente, sans nuire cependant à l'opinion avantageuse que méritait son physique.

Ailleurs imposant, cet ensemble eût obtenu difficilement un succès dans la société de la comtesse de Saint-Méran. Silfrid se laissa annoncer; entré dans le salon où la maîtresse du logis, nonchalamment assise sur une causeuse, était entourée d'un cercle d'invités, il s'avança avec assez d'aisance vers la comtesse, et en fut accueilli avec une politesse un peu cérémonieuse. Il y aurait eu dans cette réception bien peu de ce qu'il fallait pour le rassurer, si le comte quittant une conversation particulière dans laquelle il était engagé, d'une extrémité du salon à l'autre ne s'était hâté de le joindre, de lui serrer affectueusement la main, et de le présenter une seconde fois à sa dédaigneuse épouse, vers laquelle les

regards de Berthe étaient tournés avec l'expression d'une pénible anxiété. Dans l'intérêt de son amour, l'orpheline avait à étudier une première impression; malheureusement elle n'eut pas à s'en réjouir.

Le marquis de Fernaze et le chevalier Duplessis, qui avaient saisi l'effet produit sur la comtesse par l'apparition du nouveau venu, après l'avoir toisé de la tête aux pieds, après avoir remarqué que son chapeau mal retapé était sans cocarde noire, que son habit n'avait ni passepoil ni boutons de couleurs nuancées en harmonie avec l'étoffe, après avoir critiqué d'un coup-d'œil ascendant et descendant, sa coiffure qui n'était ni anglaise ni française, ses jarretières arrêtées par de petites boucles d'acier, tandis que la mode exigeait des nœuds de cordons de soie, et ses souliers qui, au lieu de boucles ovales en vermeil, n'étaient retenus sur le coude-pied que par de simples lacets, échangèrent entre eux un sourire d'intelligence. Il ne leur en fallut pas davantage pour se comprendre. Aussitôt ils se livrèrent à un genre d'amusement dont M. Grévin n'avait aucune idée, sorte de perfidie masquée du nom de mystification, vraie cruauté alors en vogue, mais qui n'obtint

pas tout le succès auquel ils s'étaient attendus.

Ainsi débuta M. de Fernaze en se tournant vers le jeune Silfrid : « Monsieur arrive sans doute de la Caroline, ou du Massachussets?

— « Non, monsieur, fut-il répondu, j'arrive tout bonnement de Picardie. Après m'être proposé d'offrir mes hommages à madame la comtesse, n'ayant pas eu le bonheur de la rencontrer il y a trois jours, je me rends aujourd'hui à l'invitation dont elle et M. le comte ont bien voulu m'honorer. »

— « Oh! monsieur est sur la réserve, reprit le chevalier Duplessis! Il sera resté en France après le vénérable docteur Francklin, ou bien il arrive pour s'acquitter d'une mission dont le congrès l'aura chargé. Débarqué à Calais, nécessairement il aura passé par la Picardie pour se rendre à son poste, ainsi qu'il a bien voulu nous le dire. C'était sa route la plus directe, et il n'y a rien à cela que de fort simple. »

— « Et en cette qualité, ajouta le marquis d'un ton toujours sérieux, il aura eu probablement une audience du comte de Mont morin? »

— « Messieurs, répliqua le jeune Soissonnais, je ne sais quelle est votre intention, car je ne puis attribuer ce qui se passe en ce moment, à une

méprise. Au moins celle-ci serait très-volontaire de votre part. En tous cas, je me permettrai de vous affirmer que des rapports avec un homme aussi vertueux que le docteur Francklin me flatteraient beaucoup, et que si je n'avais le bonheur d'appartenir à la France, je ne me plaindrais pas de la destinée qui m'aurait donné pour patrie un pays où l'homme a le sentiment de sa dignité et a su conquérir, pour elle, le respect des deux mondes (1). »

— « Pardon, monsieur, poursuivit le marquis de Fernaze! Nous avons cru que vous appartenez à la nation américaine. Ce que vous venez de dire à son avantage, prouve que cette erreur ne saurait vous déplaire. Nous nous bornerons à croire que la secte des Amis a fait des prosélytes en France. Je n'ai garde d'y voir un crime. J'aime beaucoup les quakers; ils ont de l'originalité; et, dans ce bas monde, n'est pas original qui veut. »

— « Cet avantage, continua le chevalier, monsieur l'aura obtenu sans sortir de son pays; seulement, sur son habit, il me semble que ses boutons sont de trop. »

(1) Il y a un demi-siècle qu'à bon droit on pouvait parler ainsi de la nation américaine du Nord. Le peut-on encore?

— « Je vous comprends maintenant, messieurs, répondit Silfrid. Ceci ne me regarde plus. C'est l'affaire de mon tailleur et de mon cordonnier. Je les querellerai dès demain matin, pour ne m'avoir pas donné ce qui constitue le mérite d'un homme admis dans une société française... Je vous demanderai aussi l'adresse de vos ouvriers, même celle de votre coiffeur. J'espère que vous serez assez généreux pour me permettre, grâce à leur art, de marcher de pair avec vous. Un tailleur, un perruquier sont donc des puissances! Ce ne sont plus des ciseaux, ce n'est plus un peigne qu'ils ont à la main; c'est un sceptre sous lequel ils nous abaissent ou nous élèvent à leur gré. Vous venez de me l'apprendre, messieurs, et je vous en remercie tout autant que vaut à mes yeux le service que vous venez de me rendre! »

— « Chevalier, marquis (s'empressa de dire le comte de Saint-Méran, qui eût regretté que cette plaisanterie, déjà passablement amère, prît un caractère plus sérieux), bien attaqué, bien riposté. M. Grévin, à ce qu'il paraît, s'entend à l'escrime. Convenez-en, messieurs, il pare très-bien la botte; vous ne vous plaindrez pas si vous avez senti le bouton de son fleuret, puis-

que les premiers coups sont partis de votre main, sans qu'il eût été averti de se mettre en garde. »

MM. de Fernaze et Duplessis se pincèrent les lèvres. A leur grand désappointement, ils n'étaient pas restés en possession du champ de bataille, malgré leur précaution d'y prendre tous leurs avantages.

On annonça que la comtesse était servie; elle passa dans la salle à manger en s'appuyant sur le bras du marquis. Le comte de Saint-Méran alla s'asseoir vis-à-vis d'elle, ayant à ses côtés une prétendue amie de son épouse, la vicomtesse de Bressac à laquelle il avait présenté la main, et Berthe qui, conduite par le chevalier Duplessis, trouva le secret de faire appeler ce dernier par sa tante. C'était rendre libre la chaise qu'il allait occuper; et Silfrid, sensible à cette attention, se fût hâté de s'en emparer, si le baron de Clairvaux ne l'eût prévenu. « Jeune hom-
« me, dit-il en s'asseyant, mademoiselle de
« Saint-Méran et moi nous sommes aussi de vieil-
« les connaissances et mes quarante ans, je l'es-
« père, ne m'ôteront pas le droit de me placer à
« côté d'une aimable et jolie personne quand j'en
« trouverai l'occasion. »

Berthe accueillit le baron d'un sourire qui n'a-

vait rien de forcé; mais un coup-d'œil, qui n'avait non plus rien de désobligeant, paya Silfrid du sacrifice auquel il eut à se résigner. Tous deux n'eurent qu'à se louer du voisinage de M. de Clairvaux. Celui-ci, après avoir communiqué à mademoiselle de Saint-Méran l'opinion avantageuse qu'il s'était formée du jeune Grévin, et la satisfaction avec laquelle il l'avait vu tourner adroitement, contre ses deux aggresseurs, les armes qu'ils avaient employées à l'attaquer, lui en fit compliment à lui-même.

Le dîner fut d'abord cérémonieux : aussi le chevalier essaya de l'égayer par quelques bons mots saupoudrés d'impiété, sur lesquels, au grand regret du maître du logis, le marquis de Fernaze s'empressa de renchérir. C'était une distribution de rôles; on se lassa d'entendre l'un donner la réplique à l'autre. Le nombre des convives était assez considérable pour autoriser des conversations particulières. Berthe s'entretint avec le baron qui était déjà en possession de toute son estime; la voix de mademoiselle de Saint-Méran parvenait jusqu'à Silfrid heureux d'en pouvoir recueillir les sons, et qui, sans sortir des bornes d'une discrète réserve, dont il convient peu à un étranger de s'écarter à une table

où il paraît pour la première fois, plaça à propos quelques réflexions dans cet à parté. Les regards de l'orpheline de Rozières lui apprenaient à être content de lui-même; il jouissait avec charme de ce suffrage, lorsqu'en lui proposant d'une assiette de dessert qu'elle avait devant elle, la comtesse le qualifia du titre d'*abbé*. C'était un nouvel essai de mystification que hasardait un peu étourdiment la dame du logis. Il eut du succès auprès des personnages qu'on a déjà vus figurer dans ce chapitre, et le volant fut relevé par l'un d'eux.

— « Nous nous étions trompés, dit aussitôt le chevalier Duplessis. Madame la comtesse a mieux deviné que nous la profession à laquelle monsieur se destine. Tout annonce en lui l'homme qui se propose d'édifier le prochain. »

— « Et s'il le souhaite, ajouta le marquis de Fernaze en accompagnant son inclination de tête de ce son de voix qui vise à l'obligeance, je me ferai un plaisir de le recommander à mon oncle de Marbœuf, archevêque et comte de Lyon, pour le premier canonicat vacant dans son chapitre. »

Silfrid répliqua vivement :

— « A mes yeux, la profession ecclésiastique

sera toujours très-élevée. Je ne sais encore si elle sera la mienne, mais je n'en parlerai jamais qu'avec respect. Dans tous les cas, je me propose bien de ne m'adresser à personne pour en obtenir les dignités. J'ai même quelque peine à comprendre qu'on les recherche, un simple prêtre, bien que soumis à des chefs, étant à mes yeux leur égal, dès-lors qu'il est investi du pouvoir de célébrer comme eux les plus augustes mystères du sacerdoce. Le premier pontife lui-même n'est qu'un prêtre; l'élection d'un conclave lui donne moins qu'il ne possède déjà... Mais qu'une remarque, messieurs, me soit permise sur l'attention dont vous m'honorez!.. »

Ici une pause eut lieu. Tous les convives se regardèrent en silence. C'était un moment avant qu'on se levât de table. Les uns se mordaient les lèvres; d'autres (la comtesse était de ce nombre) les couvraient de leur serviette, ou faute de contenance, se baissaient pour paraître la relever; le comte était inquiet; le marquis affectait de savourer un verre de champagne, et le chevalier, en promenant un cure-dent dans sa bouche, fixait un œil insolent sur le Soissonnais, à l'oreille duquel le baron murmurait ce peu de mots : « Courage, jeune homme! mettez-moi

« ces étourdis dans leur chemin; ils ont besoin « d'une leçon, et je serai fort aise que ce soit « vous qui la leur donniez. »

Silfrid reprit la parole d'un ton assuré, mais qui n'avait rien d'arrogant :

— « Oui, messieurs, votre bienveillance pour moi a de singuliers caractères! Vous me mettiez naguère à la suite du docteur Francklin qui possède toute ma vénération : et la haute société à laquelle vous appartenez, après s'être engouée de cet ambassadeur d'*insurgents*, auprès d'une monarchie qui vit presque de pouvoir absolu, a fini par se moquer de ses cheveux plats et de son bâton de pommier sauvage (1)!

« Bénévolement ensuite vous m'avez rangé dans la secte des Amis, et vous avez oublié qu'elle s'interdit l'ironie et le mensonge et qu'elle ne se permet aucune sorte de représailles, ce qui, pour le dire en passant, en ce qui me concerne, est assez peu généreux de votre part.

« Sur un mot auquel certainement madame la comtesse n'a pas attaché une intention dont je puisse me plaindre, vous me faites enfin monter les degrés du sanctuaire; et, si j'ai bien entendu

(1) Voir les chansons du temps.. Ce bâton fut légué par Francklin, à son ami le général Waghinston.

maintes paroles prononcées à cette table entre deux services, vous le démolissez à qui mieux mieux. Songez-y, messieurs, est-il bien courtois de me pousser au milieu de ruines imminentes et préparées de vos propres mains?

« Un dernier mot encore, s'il vous plaît. Monsieur le marquis m'appelle, par la toute-puissante protection de son oncle, dans le noble chapitre de Lyon, dont un des titulaires disait plaisamment à un de nos rois d'assez bonne maison, que sa mésalliance avec les Médicis pourrait bien en fermer la porte à ses enfants. D'honneur, il faudra que je l'apprenne à mon respectable père, simple chirurgien à Soissons! Il ne peut qu'en être flatté pour sa race. S'il n'en perd pas la tête, le moins qu'il doive à une bonté si noblement manifestée sera une lettre de reconnaissance, et je me chargerai volontiers d'en être le porteur. »

A ces dernières paroles succéda sur les lèvres de Silfrid un faible sourire qui, bien compris, avait toute l'amertume d'un sarcasme. Chacun en fit la traduction; deux des convives au moins se l'approprièrent. La comtesse se leva de table: c'était la meilleure manière de dissimuler le dépit qu'elle ressentait de l'avortement de la plaisan-

terie à laquelle elle avait donné cours avec quelque légèreté. Les jeunes jouteurs qui à sa voix s'étaient lancés dans l'arène, la suivirent peu satisfaits d'eux-mêmes, encore moins de l'étranger, mais résolus à ne le plus attaquer de front. La vicomtesse de Bressac se réjouissait de l'échec survenu au chevalier, naguères rattaché à son char, et qui venait de porter ailleurs des hommages surannés comme elle. Ceci ne pouvait exciter de surprise : il avait appris depuis quinze jours que les biens de la vicomtesse étaient engagés par suite de dettes, auxquelles il avait passablement contribué. Quant au comte de Saint-Méran, ses traits épanouis témoignaient de son entière satisfaction ; car sa loyauté avait redouté un moment, qu'avec quelque succès on eût choisi sa table pour y humilier un jeune homme dont il était vraiment l'obligé. De son côté, le baron de Clairvaux qui ramenait Berthe dans le salon, ne quitta pas Silfrid sans avoir prononcé un bravo bien appuyé, à quoi il ajouta d'un ton affectueux : « Soyez tranquille, mon ami, ils ne vous « tâteront plus ; car ils en ont assez. » Et Berthe, qui était d'un pas en arrière, profita de cette circonstance pour effleurer en passant la main de Silfrid, de telle manière que, sans se trom-

per, il crut y ressentir une douce pression.

Qu'elle fût accordée à titre d'encouragement ou de récompense, cette légère faveur mit le jeune homme en paix avec lui-même. Presque étonné de la hardiesse de ses répliques, il reconnaissait en effet être sorti de son caractère. La crainte d'avoir franchi les bornes prescrites par une société dont il ignorait encore les usages, l'avait saisi à l'instant où les derniers mots de sa réponse échappèrent de ses lèvres. A l'agitation qui avait d'abord animé ses traits, succéda une pâleur dont on se serait aperçu si le repas s'était prolongé. Il avait eu besoin de l'approbation du baron de Clairvaux et du comte de Saint-Méran, pour se rassurer sur l'écart auquel il s'était laissé entraîner, et qui au fond appartenait au droit de la défense. Mais combien lui était encore plus précieux le suffrage de mademoiselle de Saint-Méran! Combien il se félicita de n'avoir pas démérité de Berthe, au moment où pour la première fois, en présence de sa jeune amie, il se produisait dans ce même monde qui venait de la ravir à ses soins! Le vide qui le séparait de l'aimable fille lui parut en partie comblé; au moins il n'était plus infranchissable pour lui. Loin de s'être laissé abaisser, le maître avait grandi aux yeux

d'une société d'élite et par conséquent à ceux de l'élève. Les égards dont il devint l'objet dans le salon le lui prouvèrent.

Il eut l'adresse de ne pas tirer trop avantage d'un succès qu'auprès de quelques personnes il avait à se faire pardonner. Ne voulant pas s'asseoir à une table de jeu, dont l'éloignait la modicité de sa fortune, il entra dans un cercle où l'on écoutait volontiers les boutades parfois dures, mais souvent spirituelles du baron de Clairvaux. Survinrent trois ou quatre académiciens qui rendirent la conversation plus sérieuse; préférant s'instruire, Silfrid parla peu. Alors on causait à Paris et on n'y disputait pas, bien que l'assemblée des notables, l'affaire du collier, Cagliostro, le cardinal de Rohan, M. de Calonne, M. Necker son antagoniste, et les prétentions du tiers-état accueillies par les uns comme une nouveauté dangereuse, par d'autres comme l'exercice d'un droit légitime, commençassent à échauffer les esprits.

Après ce dîner, Silfrid renouvela ses visites à la rue de l'Université, mais sans y avoir d'entretien secret avec mademoiselle de Saint-Méran. Occupé chez lui d'études fortes, fréquentant tour-à-tour les bibliothèques et le collége de France,

il tâchait de mériter Berthe. Pour délassement, il avait ses souvenirs; pour encouragement, l'espoir de passer de courts moments près d'elle. Son plus grand bonheur se réduisait à quelques mots tendres qu'on lui jetait à la dérobée; il est vrai que ceux-ci étaient presque toujours accompagnés de l'un de ces regards ravissants qui, en plongeant dans les profondeurs de son âme, y ravivaient son amour. Il se contentait de cette pâture; c'était la seule qu'il fût au pouvoir de Berthe de lui offrir, quoique son oncle fût loin de blâmer les liens de reconnaissance qui l'attachaient à ce jeune homme. Le comte lui-même, dans son esprit de justice, s'avouait que, confinée au fond d'un village presque inconnu, sa fille, malgré les plus heureuses dispositions naturelles, eût été probablement peu de chose, sans la rencontre de M. Grévin. La disputer à l'amant qui, à certains égards, pouvait se croire en droit de la réclamer, lui eût semblé cruel, peut-être inutile. Cependant c'était une affaire qui demandait à être conduite avec prudence, si on voulait éviter un échec capable de troubler pour long-temps la paix domestique, ramenée par la présence de Berthe à l'hôtel de Saint-Méran. Dans cette conviction, il fit remarquer à celle qu'il nommait

sa nièce que, d'une part, il serait peu convenable de recevoir Silfrid en particulier, bien qu'on pût se fier à l'honneur de tous deux; de l'autre, qu'avant d'informer la comtesse d'intentions qu'elle n'avait pas encore pressenties, il y aurait tout profit pour cet estimable jeune homme à se procurer un supplément d'instruction, propre à lui ouvrir les portes d'une carrière honorable. M. de Saint-Méran se proposait de lui en aplanir les voies par son crédit.

C'étaient là les beaux côtés de la situation de Silfrid; encore M. Grévin n'osait y arrêter ses regards; mais elle avait aussi des faces moins rassurantes, et celles-là, il n'avait garde de se les dissimuler. Berthe, répandue dans un monde de la plus haute distinction, avait peu de moments dont elle pût disposer en faveur de son ami. Un oncle, ou une tante devant laquelle il y avait encore plus à se tenir sur la réserve, étaient présents à toutes leurs entrevues. Les succès de la jeune fille naguère délaissée allaient croissant. A peine entrée dans sa dix-huitième année, tant d'hommages pouvaient la séduire, tant d'encens l'enivrer! au printemps de la vie, qui répondrait qu'elle ne voulût pas en savourer toutes les délices, alorsque la coupe entourée de fleurs lui serait of-

ferte par une main caressante et adroite? Berthe avait eu beau contracter quelque chose de sérieux dans ses rapports avec le digne pasteur de Rozières et son neveu, de nouvelles habitudes ne pouvaient-elles pas changer la direction de ses idées? L'amour-propre n'aurait-il pas de trompeuses amorces pour ce cœur jusque là vierge de vanité? Ces craintes n'étaient que trop plausibles, si l'on interroge la nature humaine; quant à l'orpheline, elles étaient injustes. Mais elles n'en réagissaient pas moins sur l'âme de son ancien instituteur; et plus d'une fois, à la suite de ses longues études, il tombait dans un état de découragement dont il ne sortait qu'en recourant à sa plume. Alors sa plainte touchante allait affliger le cœur de Berthe, à laquelle M. de Saint-Méran lui avait permis d'écrire. Ces lettres et les réponses qui leur succédaient étaient toujours communiquées au comte, quoiqu'il ne l'eût pas exigé. Aussi (car il se connaissait en hommes) il rendait quelquefois le papier à sa nièce sans y avoir jeté les yeux. Lorsqu'il avait tout lu, il finissait souvent par redoubler d'estime pour le jeune Grévin.

XI.

DEUX LETTRES QU'IL IMPORTE DE LIRE :

27 février 1789.

« Vous êtes à Paris, j'y suis aussi depuis deux mois et je suis réduit à vous écrire! Berthe, est-ce là le bonheur dont vous m'aviez flatté? sont-ce là les douces communications que j'avais rêvées moi-même, quand la poitrine oppressée, les regards attachés sur l'horizon fugitif où j'assignais une place à la capitale, je brûlais du désir de quitter Rozières? Dévorant les distances, mon âme s'élançait vers ce point éloigné. Elle vous y cherchait, elle vous y trouvait même!.. et voilà que je suis seul dans un hôtel garni où je ne connais personne! seul, quand je visite les monuments publics, au milieu de la foule amassée sur le sol qui les porte! seul, au milieu des écoles, sous les voûtes où résonne la voix de l'abbé Delille, l'homme de France qui sache le mieux lire et dont les leçons, aussi doctes que spirituelles, enchantent un nombreux auditoire! Oui, au milieu de ce monde se heurtant, se foulant, empressé quelquefois pour des riens, plus souvent ou-

blieux de ce qui mériterait toute son attention, je suis seul!.. aussi mes études du jour finies, lorsque je ne me donne pas la distraction d'assister à une représentation du Théâtre-Français (1), riche aujourd'hui d'un ensemble de talents tel qu'il ne possèdera peut-être jamais rien de pareil, j'aime mieux rester chez moi...

« Là au moins, Berthe, dans ma petite chambre, je suis certain de vous retrouver telle que je vous veux, telle que vous étiez à Rozières ; non que le séjour de la ville ait altéré en rien la candeur de votre âme, ou porté aucune atteinte à votre beauté. Tant s'en faut! je dois reconnaître avec justice que votre esprit s'est plié aux usages, sans que vos principes de vertu aient fléchi, et que vous avez acquis cette aisance de mouvements et cette élégance de formes qui, sans dégénérer en manières, laissent loin derrière elles les bergères de Boucher et les Vénus de Fragnoard. Hélas! dois-je m'en réjouir ? Oui, Berthe, et ce sera, de ma part, pure générosité; car je sens trop que plus vous gagnez en amabi-

(1) Alors la société du Théâtre-Français possédait à la fois Molé, Fleuri, Dazincourt, Larive, Grand-Ménil, Caumont, Desessarts, Dugazon, Vanhove, Saint-Phal, Saint-Prix ; mesdemoiselles Raucourt, Contat, Joli, Sainval, Devienne, Fleuri !.. etc. etc.

lité, plus nous nous éloignons l'un de l'autre. Votre astre ne peut s'entourer de brillants rayons, sans que ma pauvre planète ne s'obscurcisse... Il faut s'y soumettre, c'était une triste nécessité de nos situations respectives.. Il est des moments où je me regarde comme un insensé pour avoir cru que vous pussiez jamais m'appartenir.. C'est moi, moi seul qui vous appartiens; votre prise de possession est complète et elle sera probablement exempte de réciprocité!

« Vainement la belle âme de votre oncle a rendu justice à la mienne; vainement son extrême indulgence m'aura permis de lever les yeux sur vous. Je n'ai pas eu le bonheur de plaire à votre tante. Il m'eût été impossible de ne pas m'en apercevoir. Elle ne cherche même pas à dissimuler son éloignement pour moi. Je ne l'en accuserai pas; je m'accuserai plutôt moi-même de n'avoir pas su lui être agréable... Elle ne m'a point pardonné le faible et facile avantage que j'ai remporté sur deux hommes qu'elle a placés trop haut dans son estime. Mais pouvais-je me laisser humilier devant votre oncle et les amis assis à sa table? devant vous, Berthe, qui aviez cru que votre ancien maître n'était pas un mal-

heureux manquant de toute instruction, dépourvu de tout sentiment d'honneur et dont on eût le droit de se jouer impunément sous vos yeux?.. Ils soupçonnaient mon amour, fille trop aimable! et ils voulaient m'avilir en votre présence! Ils voulaient tuer dans son germe le tendre intérêt que vous me portez, et m'écraser sous le poids de ce qu'il leur plaît de nommer ma roture! Je me suis redressé et je vous rends grâce, sans en éprouver aucune surprise, de ce que vous vous êtes réjouie de leur mécompte. Ce sont leurs regards qui se sont baissés devant les miens; ce sont eux qui se sont montrés pauvres et misérables devant vous. Ils m'en haïssent peut-être un peu plus; mais soyez certaine que vous n'y perdrez pas dans leur esprit : au moins à présent, Berthe, ils savent que vous n'avez pas reçu les leçons d'un malhonnête homme.

« Ne vous étonnez pas s'ils affectent des airs de dédain, quand ils parleront de moi en mon absence, et si mon nom ne sort de leur bouche qu'avec la qualification d'homme à préjugés et sans connaissance des usages du monde. Je les verrai peu au milieu des grands événements qui sont parvenus à leur maturité, ou qui se préparent. Vous avez remarqué que, satisfait d'échan-

ger avec vous quelques mots le matin, tantôt en présence de votre oncle, tantôt en présence de votre tante, je parais assez rarement dans votre salon, où le marquis de Fernaze et son complaisant ami se dessinent en princes de la parole, lorsque le comte de Saint-Méran n'est pas à portée de les entendre : eh bien! Berthe, je veux vous prévenir contre une de leurs locutions les plus familières. Sans cesse ils accusent leur siècle de sacrifier aux *préjugés ;* ils en voient partout. C'est une arme puissante que les gens d'une faible instruction manient avec imprudence. Aussi, au lieu de s'attaquer aux vices de la société, et d'en guérir les plaies, comme ils en ont la prétention, ils la frappent souvent au cœur et la blessent dans ce qu'elle a de plus vital et de plus sensible.

« Prenons des exemples :

« L'épouse infidèle fait rejaillir une honte sur son mari : *préjugé*, s'écrie-t-on de toutes parts! et moi, je dirai que ceci mérite examen.

« Quand la conduite d'une femme est arrivée à des torts assez graves pour que le scandale éclate, et permette à chacun de les flétrir, d'une dénomination injurieuse, dans l'homme dont elle a pris le bras pour support, l'époux

est-il toujours exempt de reproches? Son insouciance ou sa conduite personnelle, n'a-t-elle pas autorisé les fautes dont on lui impose presque l'expiation? Maître sous le toit domestique, n'a-t-il pas dû veiller à ce que son foyer et sa couche fussent sans tâche? La loi a vu en lui le chef et le protecteur né de la famille : qu'il y ait assentiment ou négligence de sa part, l'opinion le punit sans trop d'injustice, d'un désordre prolongé sous ses yeux. Et remarquez bien qu'elle ne le frappe guère que dans ces cas. Homme d'honneur, elle se range presque toujours de son côté et le venge pour ainsi dire, des torts d'une indigne compagne.

« Ma fille, dira une mère prudente, n'acceptez pas celui qui recherche votre main : il s'est passé de vilaines choses sous le toit qui a couvert ses jeunes années. — Mon fils, dira également un père sage, gardez-vous de prendre une épouse dans une famille qui a justement encouru une défaveur publique. »

« *Préjugé*, s'exclamera-t-on, injustice criante! Ce jeune homme est bien né; cette jeune personne brille de mille charmes; son âme est pure comme son front qui en est l'image! et puis les fautes ne sont-elles pas personnelles? »

« Soit, répondrai-je. Mais cette solidarité établie par l'opinion entre les individus qui, portant le même nom, vivant entre les mêmes murs, peuvent s'édifier ou se corrompre mutuellement, ne vaut-elle pas la peine qu'on y pense? Placés sous l'œil de cette opinion, n'ont-ils pas intérêt à se surveiller les uns les autres? Au moins le préjugé, s'il y en a un ici, ne sera pas anti-social. C'est quelque chose que le père ne soit pas tout-à-fait étranger à ce que deviendra son fils; que la mère voie dans sa propre conduite la destinée qui attend sa fille. A Dieu ne plaise que je blâme ceux qui, justes dispensateurs de leur censure, ne feront pas peser sur l'innocent la peine du coupable! Mais je ne serais pas fâché non plus, que la pensée des masses se montrât un peu plus rigoureuse. Une inscription se lisait sur les dalles de l'abbaye de Westminster; la voici :

« Cy gît Marguerite Lucas, Duchesse de Newcastle, issue « d'une maison où tous les frères étaient vaillants, et toutes les « filles chastes. »

« Blamerons-nous l'homme qui aimerait mieux chercher une alliance dans une telle famille, que dans telle autre où le manque de vergogne et l'adultère auraient laissé des traces? Certainement ce n'est pas moi qui lui jetterai la pierre.

« Dans notre hameau de Rozières, Berthe, lorsque pendant les veillées de décembre le cercle des villageois se resserre de frayeur, en face du foyer pétillant, vous avez entendu raconter, plus d'une fois, des histoires d'apparitions, et chacun remémorer des pressentiments et des songes. La voix de notre jeune notaire a tonné contre ces *préjugés*. Elle a sommé devant vous mon oncle de les extirper jusqu'à la racine.

« Doucement, a répondu le vieux pasteur. Cette « racine ne doit pas être attaquée sans précau- « tions, car elle tient à un arbre à l'ombre duquel « la société se meut, respire et dort en paix. « Peut-être, monsieur Renaud, rallentirez-vous « un peu votre ardeur, quand je vous aurai « adressé une simple question : Je vous deman- « derai si, presque certain qu'en affranchissant « tel honnête fermier de ce que vous nommez « une superstition ou un préjugé, je brise du « même coup sa foi dans un avenir de peines et « de récompenses, il m'est permis de passer ou- « tre? Je vous demanderai si ma cognée doit frap- « per sans pitié, ce qu'il a respecté jusqu'à ce « jour, ce qui est intimement lié dans sa pensée « à de salutaires croyances, aux risques d'anéan- « tir en lui le plus beau caractère de l'homme,

« son sentiment religieux? Voilà pourtant le péril « que vous voulez que je brave! Mon cher Re- « naud, laissons la Providence, dans ses voies « toujours sages, agir sur les esprits. Le temps « est son premier ministre, et si la chose est « bonne à faire, n'en doutez pas, le temps épu- « rera la foi dans une juste mesure. »

« Berthe, me supposeriez-vous ennemi de la noblesse que, par une inconséquence assez commune, les jeunes amis de votre tante, sur la parole de leurs écrivains de prédilection, rangent dans la catégorie des *préjugés?* Mon Dieu, non! elle ne me comptera pas parmi ses adversaires, quoiqu'au moment où je tiens la plume, elle me fasse assez de mal.

« La qualité nobiliaire me semble une récompense accordée, par la patrie, aux hommes qui l'ont bien servie, en même temps qu'une avance faite aux héritiers de leur nom, pour qu'ils le deviennent aussi de leurs vertus. Une nation n'a garde de s'appauvrir en puisant dans ce trésor, pourvu que le mérite seul ait droit à ses largesses. Cest ainsi qu'elle perpétue certaines illustrations, qu'elle en appelle d'autres à remplacer celles qui s'éteignent, véritable richesse publique qui ne coûte au peuple ni sueur, ni larmes!

Remarquons que cette transmission ne blesse en rien le droit naturel; on la retrouve partout, sur notre globe, au milieu des steppes des deux Amériques comme dans les pays les plus civilisés de l'Europe. Le sauvage des bords de l'Ohio se proclamera fils de son père, tout aussi bien que chez nous le fils d'un maréchal de France, et probablement avec encore plus d'orgueil.

» Le marquis de Fernaze me dira peut-être : « Monsieur l'avocat du préjugé de la noblesse, « pourquoi donc, sortant de votre classe, sans « titres, sans services rendus à votre pays, levez-« vous les yeux sur une fille qui appartient à un « ordre privilégié ? »

« Berthe, voici ma réponse, et c'est à vous que je l'adresse : Si votre origine m'avait été connue, jamais l'amour qui pour vous fait battre mon cœur, n'y eût pris naissance. Mais, à beaucoup d'égards, vous étiez délaissée de vos parents. Leur nom pouvait être aussi obscur que le mien. Pendant seize ans, vous avez vécu mon égale. Il me serait même permis de dire qu'ayant sur vous une supériorité d'expérience et d'instruction, et vous consacrant toutes deux, j'avais acquis le droit de vous aimer... Le préjugé ne pouvait donc me compter au nombre de ses jus-

ticiables. Hélas! qui m'assurerait aujourd'hui que je ne serai pas contraint d'abaisser mon front avec douleur devant ce colosse encore imposant, bien qu'il chancelle sur sa base? L'être qui me délivrerait de cette crainte, aurait tous les hommages de celui que vous appellez quelquefois le fier Silfrid, et dans ma reconnaissance je baiserais avec respect la poussière de ses pas.

« A combien d'autres plaintes, ma charmante amie, ne serait-il pas loisible d'appliquer les mêmes réponses? Tout considéré, je pense que sans tomber dans le paradoxe, on pourrait composer un livre de quelque valeur, en lui donnant pour titre : *les Préjugés justifiés*. Quant à moi, je ne vous cacherai pas l'effroi que je ressens à la vue du grand abattis, auquel notre philosophie ne procède pas de main morte. Je tremble qu'à force de réduire l'homme à son positif palpable, on finisse par ne voir que de simples conventions dans nos devoirs les plus sacrés, des chaînes dans nos liens de famille les plus doux, et une pure duperie dans la vertu.

« Il ne s'agit de rien de pareil, va-t-on me dire, mais seulement de dissiper des illusions qui, dans ses progrès possibles, arrêtent l'essor de la raison humaine. J'avoue que cette réponse ne me satis-

fait pas. Si ces illusions font le charme de la vie, si dans certaines classes elles contribuent à la moralité (et je n'en doute pas), je soutiens qu'elles entraient dans les intentions providentielles. Dès-lors, c'est le Tout-Puissant qui les aura appelées lui-même auprès de l'affligé, pour enchanter ses regrets et donner de la douceur à ses larmes; à côté du captif, pour faire descendre dans son cachot un rayon de lumière; au chevet du malade, pour assouplir l'oreiller sous sa tête; et au lit du mourant, pour aplanir devant lui le redoutable passage d'une existence à l'autre. Malheur à qui touche à ce trésor plus précieux que la perle du golfe Persique, et que le diamant de Golconde! Puisse sa main se paralyser, avant qu'elle ait brisé le vase de cristal plein du baume céleste qu'on nomme *l'espérance !*

« Ici, Berthe, je saisirai l'occasion d'ajouter quelque chose aux sages paroles de mon oncle, sommé par le notaire Renaud de diriger sa grosse artillerie contre certaines croyances populaires. Ainsi je m'exprimerais, tenant tête à tête mon philosophe de village : « Qui vous a dit, « monsieur, que des rapports plus intimes que « ceux dont nous avons la perception, n'unissent « pas le monde visible au monde invisible qui

« nous entoure? Vous ne contesterez pas l'exis-
« tence de celui-ci : le microscope, le télescope,
« l'électricité, et peut-être le magnétisme, vous
« donneraient un démenti. Je serais donc fondé à
« vous demander si les âmes n'ont de communica-
« tions possibles que par l'intermédiaire des sens,
« tels qu'ils sont appréciés aujourd'hui? N'ont-
« elles pour se comprendre que les yeux du
« corps, que le son qui ébranle l'air, que la pa-
« role qui le traverse avant d'arriver à l'oreille?
« D'ou viendraient alors ces joies intimes et ces
« douleurs secrètes qui nous trompent rare-
« ment, mais dont il nous est impossible d'assi-
« gner l'origine? L'homme a expliqué quelques-
« uns des phénomènes de la nature : il n'ira ja-
« mais jusqu'à expliquer le miracle de la pensée,
« unie à un système d'organes. La puissance de
« ces organes eux-mêmes est encore inconnue.
« Qui sait tout ce que les entrailles d'une mère
« peuvent lui dire en l'absence de son enfant?
« Transportée à soixante lieues de distance, par
« une route qu'elle n'a jamais parcourue, et
« dont on lui laisse ignorer les sinuosités, sans
« boussole, sans dévier de la ligne la plus direc-
« te, la colombe retournera à ses petits; après
« trois transformations qui, d'une pâte molle,

« l'ont conduit à étaler dans les airs les plus bril-
« lantes couleurs, le papillon ira déposer la
« graine, espoir de la perpétuité de son espèce,
« exactement sur le feuillage de la plante qui doit
« la nourrir, et qui, à lui-même, servit naguères
« de pâture! La colombe n'a point eu de guide
« pour se conduire dans l'immense espace; le pa-
« pillon n'a pas trouvé de registre qui pût aider
« sa mémoire, tout est resté sous le voile; tout
« est pourtant admirable! Vous le savez, et vous
« jugeriez extraordinaire que l'homme qui, aux
« yeux de Dieu, comme à ceux de la raison, est
« autre chose qu'un vermisseau, ou une miséra-
« ble volatille, eût des perceptions dont vous
« n'obtiendrez probablement jamais le secret! Et
« vous oseriez affirmer que tous les liens sont
« rompus entre ce qui, sur cette terre de pas-
« sage, a eu des affections, de tendres sentiments,
« des joies ou des douleurs, et les êtres chéris qui
« leur survivent! prenez-y donc garde! votre né-
« gation, si elle n'est absurde, est au moins bien
« hasardée, car toutes les analogies la repous-
« sent. »

« Je me suis laissé entraîner à causer avec vous, Berthe, sur une matière qui nous a fourni plus d'un sujet d'entretien dans nos promenades

du soir, alors que du coteau de Sept-Monts, la lune s'élevait silencieusement entre des obélisques de peupliers. Vous me pardonnerez cette dernière leçon ; mon rôle d'instituteur près de vous m'avait été trop agréable pendant des années, pour que j'en eusse perdu le souvenir. Je ne vous cacherai pas que cet examen des opinions proscrites sous le nom de *préjugés*, est en partie extrait d'un écrit dont je ne suis pas trop mécontent et que j'ai porté hier au soir à M. de La Harpe. Ce littérateur n'a pas eu encore le temps de le lire ; mais il se propose d'en faire emploi dans l'un des prochains numéros du *Mercure*.

« Cette lettre est démesurément longue ; mais quand je vous écris, ma plume ne sait pas s'arrêter. Ce qu'elle a tracé vous semblera venir de Rozières, je vous le remettrai moi-même ce soir à l'hôtel ; car il y a plus de huit grands jours que je ne vous ai vue. Partout ce serait beaucoup ; à Paris, n'est-ce pas trop, beaucoup trop, si j'en juge par la tristesse que j'éprouve ? Serait-ce l'obscur pressentiment d'un malheur qui m'attendrait ? Serais-je destiné à fournir une triste et personnelle preuve à l'appui de la doctrine exposée dans ces pages ? Je l'ignore. Adieu, Berthe!

que le ciel vous protége! soyez heureuse! Votre tout dévoué, SILFRID. »

Quelques jours après avoir confié cette lettre à mademoiselle Olivier, qui le lendemain matin la déposa sur la toilette de sa jeune maîtresse, M. Grévin reçut la réponse suivante:

7 mars 1789.

A M. GRÉVIN.

« Ce n'est pas la nièce que vous aurez séduite cette fois; c'est l'oncle sur lequel le charme de vos paroles aura opéré. Ne vous plaignez donc plus de votre sort, mon ami! N'ayez donc plus de sinistres pressentiments; car vous finiriez par attrister mon imagination après avoir assombri la vôtre.

« Je viens de me lever, le comte de Saint-Méran est entré dans ma chambre, ainsi qu'il lui arrive de venir causer avec moi le matin, quand il a quelque communication à me faire. Il voulait me prévenir de l'arrivée dans l'hôtel d'un nouveau commensal qui y séjournera pendant une ou deux semaines. Le baron de Clairvaux, forcé de quitter le logement qu'il occupait rue de la Planche, vient d'en arrêter, à notre porte, un autre dont les réparations exigeront au moins

une quinzaine de jours ; et, en ami, mon oncle lui a offert deux chambres fort propres, à côté de mon charmant appartement. C'était pour me prévenir de cette disposition que mon oncle s'est présenté chez moi. J'étais auprès du feu, me préparant à lire votre lettre qui était devant moi sur ma toilette. Je ne l'avais point encore ouverte. Après avoir vu le comte s'asseoir, je le priai d'en rompre lui-même le cachet.

« Berthe, m'a-t-il dit après l'avoir lue à haute voix et me regardant avec bonté, votre jeune instituteur n'est point un homme ordinaire. Il y a en lui deux qualités qui trop rarement marchent ensemble, de la chaleur d'âme et de la mesure, de l'initiative dans les sentiments et de la circonspection. Je n'approuve pas tout ce que contient cette lettre ; mais je ne saurais m'empêcher d'y reconnaître un esprit qui, pour avoir des pensées, n'attend pas le mot d'ordre. Il compte sur une insertion dans le *Mercure* : Je vous préviens qu'il ne l'aura pas ! »

« Pourquoi, ai-je repris, lui serait-elle refusée ? »

« Parce que, m'a-t-il répondu, ses pages quoique fortes d'expression, ne sont pas dans la couleur du moment présent. M. de La Harpe et lui

n'ont plus les mêmes dieux. Vous devez vous en être aperçue la semaine dernière : quand l'auteur de Warwick est venu nous voir, sans quitter son ton modeste, M. Grévin a différé plus d'une fois d'opinion avec lui... Mais, je le répète, il y a de l'étoffe dans ce jeune homme, il fera son chemin, si tant est qu'il y ait encore à faire un chemin en France. Je verrai à lui obtenir une entrée dans la carrière diplomatique à laquelle je le crois propre. Seulement il aura à se préserver d'une tendance vers la mysticité, dont j'entrevois le germe dans ce qui échappe de sa plume. S'il s'était déplacé, je le soupçonnerais d'avoir résidé en Allemagne. Au reste, c'est aussi le pays des diplômes et des diplomates. »

« Enhardie par cet éloge, j'ai osé prendre la parole :

« Mon cher oncle, sa lettre vient de vous l'apprendre ; il s'inquiète, il s'alarme sur son avenir... Vous voyez comment il m'aime ! dois-je... puis-je ?.. »

« Berthe, a répliqué le comte, sans me laisser achever une phrase dont la continuation m'eût peut-être un peu embarrassée, si je n'avais reconnu dans ce jeune homme, les qualités faites pour assurer votre bonheur, pensez-vous que

j'eusse autorisé entre vous une correspondance? Vous êtes son obligée : eh bien, j'eusse employé mon crédit à vous acquitter envers lui. Mais en même temps, mon premier soin eût été d'interdire entre vous deux toute continuité de rapports. Maintenant il y aurait peut-être quelque cruauté à combattre chez lui un attachement, qui s'est fortifié par ma condescendance, et qui, je le crois, ma bonne amie, a obtenu un tendre retour...

« J'ai dû rougir, j'ai baissé les yeux... Le comte a continué en me serrant tendrement la main.

« Ma fille, ma bonne petite nièce, vous pouvez m'en croire, ce ne sera pas un leurre que nous aurons eu la lâcheté, vous et moi, d'offrir au jeune Silfrid en lui ouvrant la porte de cette maison pour la lui fermer plus tard, moi surtout en lui permettant de songer à vous. Au reste, il m'a mis en position de le juger, et l'épreuve est bien loin de lui être défavorable. J'ai même vu avec plaisir que sans qu'il se crût observé, l'expression de son attachement pour vous, tout en restant dans une sage mesure, ne s'est pas ressentie de la moindre dissimulation; son amour est honnête, est vertueux... »

— « Eh bien, mon oncle, ai-je dit, en pressant, à mon tour, sa main entre les miennes... »

« Eh bien, a repris le comte, en me donnant un baiser sur le front, c'est une chose dont nous aurons à nous occuper. Le temps n'y gâtera rien... Berthe, quoique par mon frère vous m'apparteniez plus directement, je ne puis vous dissimuler que nous ne pourrions nous passer de l'agrément de madame de Saint-Méran,.. il nous est indispensable. Je compte la pressentir sur cette union, j'attends seulement une occasion qui ne tardera pas à s'offrir,.. sa fête, son anniversaire, le vôtre qui est plus rapproché, vos succès même dans les arts que vous cultivez, m'autoriseront à remonter avec elle, vers la source d'où découle votre première, votre remarquable aptitude. Je me ferai votre avocat à tous deux.. Berthe, votre fiancé a toute mon estime. Avant huit jours j'espère avoir quelque chose de plus à vous dire... je vous donne, pour quelques semaines, un voisinage dont j'espère que vous ne vous effraierez pas. Le baron de Clairvaux est votre admirateur et il n'est pas l'ennemi de M. Grévin. Ce sont deux hommes que la nature semble avoir jetés dans le même moule, l'un une vingtaine d'années plus tard que l'autre, ce dont probablement ma chère Berthe ne se plaindra pas... »

« Après ces derniers mots, le comte m'a quittée avec un sourire si bon, si aimable, que j'en ai moins regretté de n'avoir pas connu les auteurs de mes jours, car j'y ai trouvé quelque chose de paternel.

« A présent, monsieur, inquiétez-vous, inquiétez-moi! doutez de votre avenir, rêvez des obstacles, voyez l'univers armé contre un pauvre garçon et une pauvre jeune fille qui ne veulent de mal à personne, qui ne demandent qu'à s'aimer en paix, sous la protection d'un ciel, dont aucun d'eux jusqu'à présent n'a eu à se plaindre! travaillez à vous entourer de fantômes, ne voyez que papillons devant, derrière vous, à vos côtés, sur votre tête! passez votre temps à les compter, ainsi que le dit madame de Sévigné dans ses lettres; et moi, l'éventail à la main, comme une odalisque, j'aurai soin de les chasser de la face de votre seigneurie!

« Ma gaieté, Silfrid, après l'entretien dont vous venez de lire le fidèle récit, doit vous dire si je vous aime! vous savez que, naturellement assez sérieuse, je suis de ces caractères qui ne se permettent de plaisanter que quand le cœur est content. Je ne laisse pas toutefois, en ouvrant ma fenêtre par un beau soleil, le premier de l'année dont on

ressente la chaleur, de voir un nuage traverser mon horizon : mais ne vous alarmez pas trop, il est léger, presque diaphane, blanc comme la neige qui couvre encore le toit des hôtels, et j'espère qu'il se dissipera sans pluie, sans grêle, sans éclairs et tonnerres. Votre sagacité vous aura appris qu'il s'agit du concert où je dois chanter une ariette de Dalayrac. Viganoni prétend que l'on m'applaudira tout autant que si j'étais au théâtre : et je lui réponds que c'est ce dont je ne doute pas, puisqu'on m'applaudirait toujours, ferais-je dix fausses notes par couplet. Hermann, pianiste de la reine, qui tiendra le clavecin chez la comtesse Jules, et qui m'a entendu répéter à l'hôtel, assure gravement que mademoiselle Renaud sècherait de jalousie si elle était présente, en se voyant surpassée dans son ariette de bravoure : et moi je lui réplique que je ne veux exciter l'envie de personne, et que je serais fâchée de ne pas chanter plus mal qu'une actrice.

« Silfrid, ce peu de talents dont on s'extasie, cette faculté de prendre part à une conversation sérieuse que l'on a la bonté de m'attribuer, et surtout, j'oserai le dire, ce goût du beau et de l'honnête que je trouve en mon âme, certainement sont quelque chose. Je n'oublierai jamais

que c'est à vous que j'en suis redevable. L'orpheline de Rozières ne peut glisser de ma mémoire, comme une carte de visite d'un souvenir qui ferme mal.. Si on ne me trouve pas laide, si je danse passablement, avouez-le, je ne vous en dois rien. Ma figure est telle que Dieu me l'a faite, et je lui rends grâce de ce qu'elle ne déplaît pas trop; quant à l'aptitude de mes pieds à former des pas, mademoiselle Miller en réclame tout l'honneur, et je n'aurai garde de le lui disputer. En vérité, ce sont des bagatelles auxquelles on est bien bon d'attacher plus de prix que moi. Tout cela est au plus l'affaire de quelques années; et elles passent si vite! tout cela, il faut en convenir encore, tient bien peu de place dans la vie réelle! Il y a des choses au monde qui méritent un peu plus d'attention; nous le savons tous deux. Vous ne chantez pas dans les grands concerts de la capitale, vous ne dansez dans aucun bal, Silfrid : cela ne m'empêche pas de vous aimer... C'est peut-être pour cela que je vous aime! Adieu. »

« Berthe de Saint-Méran. »

Le bonheur transpirait dans chacune des lignes de cette lettre, l'amour aussi. Quelle que fût la teinte sérieuse du caractère du jeune homme

qui venait de la recevoir, comment n'en eût-il pas éprouvé une vive et délicieuse émotion? Ses esprits se calmèrent. A ses yeux, la vie venait d'acquérir un but et il redoubla de zèle dans ses études; celles-ci se ressentirent de son contentement intérieur. Les principes de droit public dont il se proposait un large développement dans la thèse de licencié qu'il était sur le point de soutenir, devinrent le sujet de ses méditations. La loi et les commentateurs à la main, il leur consacra ses veilles. N'acceptant de repos qu'avec épargne, plus d'une fois il vit le jour naissant faire pâlir sur son papier le reflet de sa lampe solitaire. Sa santé n'en souffrit aucune altération, il était heureux. Aussi son examen, qui se passa sans arguments communiqués (chose très-rare à cette époque), fut un des plus brillants dont on eût conservé la tradition dans les souvenirs de l'école. Le même bonheur ne le suivit pas auprès de M. de La Harpe.

Attendant pour la fin de la semaine l'insertion dans le *Mercure* de l'écrit qu'il avait confié à cet homme de lettres, après avoir parcouru rapidement le samedi matin du doigt et de l'œil la brochure couverte en méchant papier bleu, le jeune Grévin était tout étonné de n'y pouvoir

saluer son œuvre d'un regard amical. Il se décida aussitôt à se rendre chez l'académicien, qui venait de transporter ses pénates rue Guénégaud. Il le trouva dans les embarras d'un emménagement. Après les salutations d'usage, Silfrid se plaignit d'avoir été oublié; l'écrivain en titre lui répliqua d'un ton assez sec que ce n'était point un oubli, mais qu'après une communication de son plaidoyer en faveur des préjugés à l'un des principaux collaborateurs du *Mercure* (et il nomma M. Marmontel), ils avaient décidé qu'il était impossible de mettre une pareille pièce sous les yeux du public; l'épithète d'inconvenante fut même un peu durement appliquée à cette production.

Alors la conversation suivante s'établit entre les deux interlocuteurs:

M. DE LA HARPE. « Quoi! monsieur, c'est au moment où s'ouvre une lutte décisive entre la raison et les préjugés, que vous voulez prêter du renfort à nos ennemis?

M. GRÉVIN. « S'il s'agissait d'abus à défendre, tels que l'inégale répartition de l'impôt, l'inégale admission aux emplois publics, la dilapidation des revenus de l'État, je rougirais d'avoir trempé ma plume dans mon encrier pour une pareille cause. Je connais les droits de l'humanité, et

toute ma vie j'espère montrer que je les respecte...

M. DE LA HARPE. « Vous n'en prenez guère le chemin.

M. GRÉVIN. « Je vous proteste, monsieur, n'avoir attaché aucune intention politique à mon écrit. C'est de la littérature et un peu de morale que j'ai prétendu faire, en laissant tomber quelques pensées sur le papier. Sont-elles contraires au bon ordre? Sont-elles traduites en mauvais style? Voilà toute la question.

M. DE LA HARPE. « Vous vous trompez, monsieur; ceci a plus de portée que vous n'en supposez. J'ai accepté quelques morceaux de vous, parce qu'ils entraient dans nos vues, ou qu'ils étaient purement littéraires; mais cette fois vous avez fort désagréablement excité ma surprise.

M. GRÉVIN. « Comment, monsieur, ai-je encouru ce malheur?

M. DE LA HARPE. « Comment? Vous devriez le savoir. Vous vous montrez d'une part le défenseur d'une caste privilégiée dont nous travaillons à secouer le joug; de l'autre vous demandez le respect des peuples pour des contes de vieilles femmes et pour des superstitions qui déshonorent l'esprit humain. Marmontel en a ri, oubliant

que les superstitions mènent en droite ligne au fanatisme. Lisez son Bélisaire, monsieur, et sachez que l'impératrice de Russie a daigné en traduire le neuvième chapitre de sa propre main ! »

M. Grévin. « Je le vois, monsieur, je n'ai pas eu le bonheur d'être compris par vous et par votre honorable ami. A coup sûr c'est ma faute. Je ne veux pas plus que vous de noblesse privilégiée, puisque je me borne à demander que par un choix judicieux la nôtre s'incorpore tous les mérites. Il n'a pas paru de république au monde qui n'ait eu dans son sein des notabilités de famille. Le sénat romain n'était qu'une aristocratie héréditaire; les Porcius, les Cornéliens, les Fabiens, se transmettaient par leur seule naissance un titre qui n'était pas sans valeur dans la cité. Ce n'est pas pour rétablir un système d'égalité qui n'exista jamais à Rome, que le second des Caton et le second des Brutus ont combattu, et que l'un d'eux a assassiné César; c'était uniquement pour relever le patriciat. A Athènes, Socrate, interpellant Alcibiade, ne lui adressait la parole qu'en l'appelant : Noble fils de Clinias;... ou Platon en a menti. »

M. de La Harpe, qui jusque là n'avait écouté le jeune Soissonnais qu'avec un air distrait et

ennuyé, l'interrompit brusquement en lui disant d'un ton d'impatience :

— « Le beau damoiseau que votre Alcibiade! Au moins celui-là n'était pas un prôneur de superstitions, puisqu'il fut accusé d'avoir, avec ses amis, renversé les Hermès dans les carrefours d'Athènes. »

M. Grévin. « Oui, mais l'histoire n'a pas oublié qu'ils sortaient d'une orgie quand ils commirent ce sacrilége. Au reste, plébéïen que je suis, il m'importe peu que vous ne vouliez plus de noblesse; il m'importerait peut-être davantage de savoir si vous ne voulez plus de Dieu. »

M. de La Harpe. « Monsieur, votre question serait très-déplacée; mais je vous déclarerai nettement que nous ne voulons plus ni fanatisme, ni superstitions, et votre écrit tendrait à nous en imposer le respect : il est temps que le règne des prêtres ait sa fin. Vous n'avez donc pas vu que les paroles un peu patelines, mises assez adroitement dans la bouche de votre curé de Rozières vont à le perpétuer? Je ne vous le dissimulerai pas, monsieur, je m'attendais à quelque chose de mieux de votre part. Jugez quel eût été mon désappointement, si de confiance j'avais inséré dans le *Mercure* votre apologie des préjugés! Nos

amis en eussent jeté les hauts cris. Bien que nous ayons renversé quelques préjugés, n'oublions pas qu'il en reste une forêt à abattre. »

M. Grévin. « Je vous épargnerai, à ce sujet, la répétition d'un mot prononcé par une dame de votre connaissance. »

M. de La Harpe. « Le quel, monsieur ? »

M. Grévin. « Qu'elle ne s'étonnait plus que l'on débitât tant de fagots... Hélas, ajouterai-je, n'est-il pas à craindre que ces fagots servent à incendier un jour ce que nous avons de plus cher ? Vous en aurez de sincères regrets, j'aime à le croire ; mais ces regrets attesteront encore plus le mal qu'ils n'aideront à le réparer ! »

M. de La Harpe. « Votre apostasie me fait pitié, monsieur ; je vous rends votre manuscrit, portez-le à l'abbé Sabathier ; il vous donnera une place dans ses *trois Siècles* (1). Quant à moi vous me permettrez de retourner aux ouvriers qui rangent mes meubles. J'aime mieux m'assurer un gîte pour ce soir que disserter plus longuement avec vous... D'honneur il est plaisant que vous soyez arrivé de votre village tout exprès pour

(1) Ouvrage dans lequel l'abbé Sabathier a traité trop sévèrement et quelquefois avec injustice, plusieurs écrivains philosophes.

nous régenter à Paris. Je suis, monsieur, votre très-humble serviteur. »

Après lui avoir rendu son salut, M. Grévin se retira de son côté, et se consola de cette rupture imprévue, en relisant la dernière lettre de mademoiselle de Saint-Méran. Ainsi s'était vérifiée la prophétie du comte, lorsqu'il avait prédit à sa nièce que l'écrit de Silfrid ne paraîtrait point dans le *Mercure*. L'académicien venait de se livrer à l'rritabilité qui lui était naturelle; elle le suivit auprès de deux garçons tapissiers, bientôt traités par lui avec ce ton d'aristocratie contre lequel il s'était plus d'une fois insurgé. Le jeune Grévin éprouva quelques regrets d'avoir déplu à un écrivain célebre, dont l'appui était entré en ligne de compte dans les chances favorables de son déplacement. Ne se sentant pas de torts, accueillant l'espoir de combler bientôt ce vide dans ses relations littéraires, il dirigea ses pas vers le faubourg Saint-Marceau, et le lendemain il adressait à mademoiselle de Saint-Méran le récit de son excursion.

XII.

UN HOMME DE LETTRES EN ROBE DE CHAMBRE, UNE MÈRE EN 1789.

..... « Après vous avoir rendu grâces pour votre charmante lettre du 7 mars, après vous avoir dit que je l'ai posée sur mon cœur comme un talisman contre tous les coups du sort, y compris la mauvaise humeur de M. de La Harpe, il faut, Berthe, que je vous entretienne de ma promenade au faubourg Saint-Marceau. Ce récit pour vous, ne sera pas dépourvu d'intérêt. Je vais vous parler de quelqu'un que vous aimez. Ce sera de M. de Saint-Pierre, de l'auteur de *Paul et Virginie*.

« Je me suis transporté rue de la Reine-Blanche, qui est bien une des plus étroites, des plus pauvres d'un quartier peuplé de gens de peine, si tant est qu'elle mérite le nom de rue. C'est celle que votre ami habite. J'avais résolu de le voir dès mon arrivée à Paris ; car je veux, autant qu'il dépend de moi, donner sa figure véritable à

un nom célèbre, ne fût-ce que par crainte, en la créant d'imagination, de flatter ou de calomnier l'homme qui la porte. De cette manière on est à l'abri des mécomptes. Vous me demanderez quel était mon passeport auprès de celui que j'allais aborder? Je le tenais signé de votre main, et j'étais sûr qu'en y jetant les yeux avec quelque plaisir, l'illustre écrivain ne me refuserait pas aide et assistance (1), suivant le protocole d'usage. C'était la lettre où vous esquissez en traits rapides sa touchante production. Pour renfort de pièces, je m'étais muni du billet par lequel vous répondez à l'objection que mon oncle et moi, nous nous étions permise; mais je n'ai pas eu besoin d'y recourir.

« Je ne m'étais pas trompé, l'accueil de M. de Saint-Pierre, d'abord un peu froid, a fini par être ce que je m'en étais promis. Après avoir sonné à une porte étroite, j'ai été introduit dans une petite cour, au milieu des aboiements d'un gros chien qui ne m'a point fait de mal. De là, j'ai eu à monter un escalier pratiqué en dehors d'un pavillon de bien médiocre apparence, cou-

(1) Formule dans les passe-ports de cette époque et à laquelle on n'a pas eu toujours égard. (Note de l'éditeur.)

vert en tuiles et construit en plâtras, sur un terrain de quelques toises, dont il occuppe une moitié. L'autre moitié, séparée par une claire-voie et plantée de trois ou quatre arbustes, prendra le nom de jardin. Je croirais faire trop d'honneur à cette modeste habitation, en la comparant à la cabane hospitalière où le vieux Tyrtée et la douce Cyanée sa fille, reçurent les deux voyageurs dont le même écrivain fait mention dans un fragment de ses *Études* qu'il vient de publier sous le titre *d'Arcadie.* Cependant, comme je gravissais les degrés de la rampe rustique, la demeure du bon Tyrtée avec son abri de toit de rozeaux, s'est offerte à ma mémoire : il y avait donc analogie.

« Au premier étage, surmonté d'un grenier où roucoulaient quelques pigeons, par les soins de la femme âgée qui m'avait introduit la porte d'un cabinet très-simplement meublé s'est ouverte devant moi. M. Bernardin de Saint-Pierre, en robe de chambre de ratine grise, y était assis sur le maroquin d'un fauteuil dont il n'avait pas été probablement le premier possesseur, en face d'un bureau de même âge et couvert de feuilles volantes, noircies de ratures. Un petit épagneul était sur ses genoux. Après qu'il eut commandé le silence à cet animal assez hargneux, je pus

prendre la parole, non sans avoir auparavant admiré la noble et régulière figure du maître du logis. Je le priai d'excuser la visite d'un étudiant, qui au désir de le connaître, joignait celui de placer sous ses yeux une lettre qu'une jeune personne de beaucoup d'esprit et d'une âme encore plus belle, m'avait adressée sur le poème de *Paul et Virginie;* je pesai sur le mot poème: « Car, « ajoutai-je, ce ne peut être pour moi une sim- « ple narration; autrement je dirais qu'ainsi Ho- « mère contait dans son Odissée, Fénélon dans « son Aristonoüs. »

« Je fus invité à prendre une chaise. M. de Saint-Pierre était resté assis; je ne m'en formalisai pas. Sa tête découverte, ombragée de cheveux d'un blond déjà argenté, son œil d'azur d'où s'échappait un regard perçant, lui donnaient bien des droits auprès d'un inconnu dont l'importunité venait lui ravir un temps précieux. Il reçut la lettre que je lui présentai en lui indiquant du doigt la page par laquelle devait commencer sa lecture. Après avoir accepté avec une sorte de négligence et par manière d'acquit, le papier de ma main, il me dit :

« De Paris et de la province, même de l'étran- « ger, des femmes m'écrivent tous les jours sur

« le même sujet ; il faut leur répondre à toutes, « car c'est ce qu'elles veulent. Encore leurs let- « tres ne sont pas toujours affranchies ! Mon « temps, comme mon argent, y passe, et mon « temps est ma seule propriété. »

— « Cette fois, répliquai-je, on n'a pas la présomption d'attendre de réponse, puisque c'est à moi que la lettre est adressée. »

« D'un ton radouci, il reprit la parole en élevant à la hauteur de mes yeux une des feuilles éparses sur la tablette de son bureau. « Voyez, « poursuivit-il, on a la bonté de dire que j'ai le « travail facile ; on s'en autorise pour exiger « quelques lignes de moi, ne fût-ce qu'un petit « discours de *Paul et Virginie :* Eh bien, les « moindres lignes me coûtent beaucoup ! Jugez- « en vous-même, par ce feuillet d'un manuscrit « qui paraîtra bientôt sous le titre de la *Chau-* « *mière indienne !* »

« Effectivement le papier était tellement couvert de ratures et de phrases en interlignes, que, du fond de mon âme, je plaignis les compositeurs et le prote qui auraient à le déchiffrer. Il ajouta :

« C'est ainsi que composait mon ami Jean- « Jacques, et ce n'est qu'avec ce soin, que je suis « parvenu à donner quelque valeur à mes écrits.

« Le public, qui ne sait rien de cela, croit que « les pages me coulent de source. »

« Un sourire très-fin, non moins gracieux, mais légèrement ironique, se dessina sur sa bouche. Eut lieu ensuite un moment de silence, pendant lequel je me rappelai que, dans ses *Études de la nature* et ses nombreuses préfaces, M. Bernardin de Saint-Pierre a souvent parlé de ses relations avec Rousseau, qui dans notre littérature est au moins la seconde célébrité du siècle; et je m'étonnai en moi-même que jamais Rousseau n'eût laissé tomber de sa plume le nom de M. Bernardin de Saint-Pierre. Pour rien au monde, je n'en eusse témoigné ma surprise à ce dernier. Il commença par promener un coup-d'œil surperficiel sur votre lettre : il me semblait se préparer ainsi à me la rendre sans l'avoir lue. Insensiblement son attention se réveilla; elle fut bientôt fixée. Je vis que son regard allait exactement d'une ligne à l'autre. Il tourna la page, prit, ainsi qu'au recto, tout le temps nécessaire pour la parcourir et me la rendit ensuite avec un sourire qui, cette fois, avait toute la grâce du précédent, moins sa causticité.

« Vous eussiez éprouvé une jouissance d'amour-propre, Berthe, si vous aviez été présente

à cette scène, où quoiqu'absente vous aviez votre rôle. Il m'interrogea sur votre âge, et l'expression de sa surprise fut telle, qu'elle tint du doute sur ma véracité; il me demanda si vous étiez d'un physique agréable, et vous savez aussi bien que moi, ma tendre amie, que je ne pouvais mentir à votre préjudice. Ma réponse sembla lui faire plaisir; quand il eut appris que vous appartenez à la classe nobiliaire, son expression de physionomie fut loin de vous être défavorable. Une origine aristocratique est donc quelque chose aux yeux même de celui qui a employé plus d'une fois son beau talent à la combattre!

« A l'instant où je repliais votre lettre pour la serrer dans mon portefeuille (car je m'étais levé pensant qu'il était convenable de mettre un terme à ma visite), je fus arrêté par ces paroles : « Y aurait-il quelque indiscrétion à vous prier « de me céder la page où cette demoiselle a la « bonté de s'occuper de moi? Son écriture est « charmante, et j'aime beaucoup les jolies écri- « tures de femmes, surtout celles qui, comme « celle-là, sont faciles à lire. »

« Ne tremblez pas, Berthe, je n'ai point été indiscret. Avant de me détacher de ce feuillet de votre toute aimable lettre, ce qui ne pouvait

manquer de me coûter beaucoup, j'ai vérifié s'il ne contenait rien qui nous fût personnel; et, voyant qu'il ne s'y agissait que de votre opinion sur la délicieuse pastorale de Paul et Virginie, quoiqu'à regret j'en ai fait le sacrifice. Vous voilà entre les mains de l'un de nos plus grands écrivains; car nul n'a mieux entendu que lui la partie pittoresque et sentimentale du style. Sorti de l'école de Rousseau, il aura à son tour des imitateurs, qui outrant son genre ne le vaudront pas. En ceci, vous auriez tort de m'accuser d'indiscrétion : M. de Saint-Pierre ignore tout ce qui vous concerne, tout ce qui me concerne moi-même en dehors des questions sans conséquence auxquelles j'ai cru devoir satisfaire. Mais comment ne pas être fier de vous? Ensuite je voulais me ménager le droit de retourner au faubourg Saint-Marceau; aussi j'en ai reçu l'invitation, et il me semble que je l'ai payée... »

L'éclat avec lequel Silfrid avait obtenu son diplôme de licencié, avait été un sujet de conversation à l'hôtel de Saint-Méran. Son succès avait d'autant mieux mérité l'attention, qu'aucun examinateur de son choix ne s'étant levé, il avait eu à répondre à trois des plus célèbres professeurs de la faculté de droit. Les éloges donnés

à ce jeune homme, qui dans cette soirée n'avait pas paru à la rue de l'Université, avaient eu lieu en présence de la comtesse; car alors il n'était pas de société de quelque élite, où l'on ne s'occupât de ce qui se passait d'un peu remarquable dans les académies. On ne s'était pas borné à louer devant cette dame l'instruction de M. Grévin. M. de Clairvaux lui avait payé particulièrement un tribut d'estime. Tout en lui rendant justice, le baron pouvait être suspecté de partialité; car il avait plus d'un trait de ressemblance avec ce jeune homme : mais il eût été difficile de refuser à un suffrage si noblement exprimé un caractère de franchise. Il y eut de l'écho dans le salon comme dans le cœur de Berthe. Madame de Saint-Méran elle-même sembla abjurer ses préventions. La fidélité du récit nous oblige à constater l'absence du marquis de Fernaze et du chevalier son intime.

Le comte de Saint-Méran jugea l'occasion favorable, sinon pour adresser à son épouse des propositions formelles touchant un mariage qui ne lui enlèverait pas la société d'une fille tendrement aimée, au moins pour hasarder quelques insinuations dont l'effet, en provoquant des réponses, serait d'indiquer ce qu'il serait permis

d'attendre d'une ouverture plus positive. Les habitués de l'hôtel s'étaient retirés; mademoiselle de Saint-Méran avait pris le chemin de sa chambre, et son père après s'être rapproché de la comtesse, s'arma des tenailles pour réunir sur l'âtre quelques tisons qui n'étaient pas encore consumés. C'était une manière de commencer la conversation; il la continua en ajoutant, d'un ton négligé les paroles qu'on va lire :

« Ce Silfrid est un sujet de grande espérance. Pour peu qu'on le soutienne, il ira loin. »

Ces mots jetés presqu'au hasard, comme les éclaireurs qu'un habile général détache sur les flancs de sa troupe pour sonder le terrain ou pour assurer sa marche, n'obtinrent aucune réponse. Le comte, trompé dans son attente, se décida à suivre une direction moins détournée de son but. Il pensa qu'il pouvait avec avantage convertir ses éclaireurs en tirailleurs qui iraient en avant, au risque d'engager une action par leur escarmouche. Suivant qu'il le croirait opportun, il se réservait de les soutenir ou de les abandonner à l'agilité de leurs jambes, à l'instar de ces enfants perdus, dont on se sert dans un corps d'armée pour juger de la force et des dispositions de l'ennemi. Ses calculs furent mis en dé-

faut : l'action fut vivement engagée ; elle fut très-chaude ; ainsi qu'il arrive souvent, une simple escarmouche devint une mêlée, et après avoir présenté le combat à son adversaire, il fut impossible au comte de quitter le champ de bataille comme il s'en était flatté. Tel fut le début de sa légère attaque :

« Vraiment, M. Grévin est un jeune homme de mérite. Il a beaucoup de maturité pour son âge. Il me semble que notre Berthe l'honore de son attention. »

A ces mots, la comtesse, qui était nonchalamment étendue plutôt qu'assise dans sa bergère, sans se donner le moindre mouvement, sans soulever seulement sa belle tête inclinée sur le dos du fauteuil, se contenta de tourner les yeux vers son mari et de lui dire :

« J'ose croire que cette attention n'a rien de sérieux ! C'est un reste d'habitudes contractées au village, et qui, je l'espère bien (parole sévèrement accentuée), de part et d'autre, sera sans conséquence ! »

« Au moins faut-il convenir, répliqua M. de Saint-Méran, que M. Grévin ne serait déplacé nulle part, que notre fille lui doit beaucoup, que par suite nous sommes ses obligés, qu'avec

notre fortune ou même le simple excédant de nos revenus, nous pourrions lui acheter une charge de conseiller au parlement de Paris, qu'il n'y aurait nullement à s'étonner que Berthe, dont l'esprit n'a rien d'exalté, eût pris pour lui de l'affection, et qu'on a vu des alliances plus extraordinaires. »

La comtesse gardant toujours son attitude nonchalante, s'abandonna à des éclats de rire immodérés, répétant à haute voix le mot *d'alliance*. « En vérité, s'écriait-elle avec une gaieté « qui avait cependant quelque chose de forcé, « elle est plaisante l'alliance !.. Sans doute elle « sera suivie d'une présentation à la cour, et vo- « tre petit-fils entrera dans les carosses du roi! »

Continuant d'avoir à la bouche le terrible mot d'alliance, madame de Saint-Méran se pâmait d'un fou rire. Quand il eût vu ce paroxisme de commande toucher à sa fin, le comte reprit d'un ton sérieux, mais qui n'avait rien d'offensif :

« Ma chère amie, on peut être très-heureux dans ce monde, sans aller à la cour, sans monter dans les carosses du roi, pour y faire une ou deux fois dans la vie, avec la permission de M. Chérin, le grand voyage de Marly à Versailles, ou de Versailles à Trianon. Qui sait d'ailleurs

quelle sera la durée de ces superbes et insignifiantes prérogatives ? Il jouerait un gros jeu celui qui leur assurerait seulement dix années d'existence ! Au surplus, ce brave Silfrid, auquel ce soir, dans ce salon, personne ne contestait des qualités essentielles, appartient à une famille respectable. Ses pères ont tous joui d'une grande considération dans la ville de leur résidence, et l'on ne déroge pas pour s'allier à.. »

Ici la comtesse interrompant son époux, quitta subitement sa bergère, pour lui dire avec un sourire moqueur :

« Ne vous semble-t-il pas, monsieur le Comte, que ce soir vous poussez un peu trop loin la plaisanterie? Voilà que vous en revenez à vos alliances qui n'ont pas de nom ! Y songez-vous, quand vous nous entretenez des pères d'un Jacques, ou d'un Silfrid Grévin? Est-ce que ces gens-là ont des pères ? Parlez du dernier, c'est bien assez, peut-être encore trop ; car il importe assez peu au monde qu'il existe en Picardie, où ailleurs, un honnête chirurgien de village de ce nom. » Et la comtesse, toujours debout, les mains appuyées sur la tablette de la cheminée, approchait de la braise ses jolis souliers de satin noir de manière à les brûler.

« Vous oubliez, madame, répliqua vivement le comte, que vous avez été fort heureuse de rencontrer à Sept-Monts cet honnête chirurgien de village, que votre fille a été fort heureuse elle-même de rencontrer à Rozières son estimable et vertueux fils, sans les soins duquel vous n'oseriez la présenter à vos illustres amis; vous oubliez encore quelque chose de plus grave, madame, au moment où vous n'accordez d'aïeux qu'aux générations d'une noblesse équivoque ou non, c'est que votre propre enfant, pour laquelle vous nourrissez tant de fierté, n'a ni père, ni mère reconnus, et n'est encore avouée de personne. C'est au moins un avantage que M. Grévin a sur elle. »

La comtesse se mordit les lèvres jusqu'au sang. « A qui la faute », reprit-elle, en y apportant son mouchoir garni de dentelle et qu'elle retira taché d'une teinte rozée, « à qui la faute, mon-« sieur, si ce n'est à vous qui, avec vos principes « de rigide vertu, avez abusé de ma jeunesse; « que dis-je, de ma jeunesse, de mon enfance? « Oui, de mon enfance, monsieur! »

Telle fut la réponse de l'époux outragé :

« Je n'avais que peu d'années plus que vous; alors vous prétendiez m'aimer; quant à moi, je crois vous avoir prouvé mon attachement; assez

de souffrances l'ont attesté; assez de peines ont pesé sur ma tête. Dans tout cela, il y a eu une victime, j'en conviens, mais ce n'est pas vous. Ne vous ai-je pas offert de réparer nos torts envers elle? Chaque jour, n'en avez-vous pas reçu la proposition de ma bouche?.. Il serait bien temps d'assurer le sort de cette intéressante créature qui unit tant de qualités aux grâces de votre sexe... Mais vous ne le voulez pas, madame; vous vous y refusez avec une constante opiniâtreté, qui ne saurait être attribuée qu'à des motifs personnels. Cela n'est pas bien, madame, je vous le dis, je vous le répète en homme d'honneur. Soyez mère une fois dans votre vie! Si une fausse honte vous arrête, eh bien, après ma déclaration de paternité, après la vôtre, nous nous absenterons, nous voyagerons. Tout s'oublie bien vite dans Paris; et au moins, à notre retour, notre enfant pourra se présenter dans le monde avec un nom que personne n'osera lui disputer! »

— « Je m'en garderai bien, monsieur. Ma fille échapperait ainsi à ma dépendance pour tomber dans la vôtre, et c'est ce que je ne veux pas. Je prétends qu'elle tienne uniquement son sort de moi. Quand le moment sera venu, je verrai ce qui me conviendra le mieux. Aussi, me félicité-je de

la résolution que j'ai prise, il y a sept mois, au moment de votre départ pour Rozières. Comme on fera, je ferai. J'espère que Berthe se conduira toujours avec le respect qu'elle me doit et qu'elle doit au sang dont elle sort. Jusqu'aujourd'hui je n'ai point à me plaindre d'elle, bien que vous ayez cherché à vous en emparer presque exclusivement; ceci m'apprendra seulement à la surveiller un peu plus que par le passé. Je lui recommanderai d'être très-réservée, à l'avenir, auprès de ce jeune pédant auquel j'interdirais ma porte, si je lui connaissais des vues en rapport avec vos étranges suppositions. »

— « J'ose croire, madame, qu'il n'y a pas de puissance qui m'empêche de recevoir chez moi, et tant qu'il me plaira, les personnes qui me seront agréables. »

— « Soit, monsieur, mais à charge de revanche! car si elles me déplaisent, il n'y aura pas non plus de puissance qui m'oblige à me voir longtemps face à face avec elles. »

— « Comme il vous conviendra, madame. »

Ce furent les dernières paroles qu'échangèrent les deux époux dans cette fin de soirée. Le comte ne jugea pas à propos de répliquer. Il crut qu'il y aurait de l'imprudence à prolonger une discus-

sion dont les suites pourraient devenir funestes à sa fille chérie. Tout en regrettant que ce débat, contre ses intentions, eût pris un caractère d'acrimonie, s'en imputant un peu la faute, il ne laissa pas de se féliciter de ce que la pénétration de la comtesse se trouvait en défaut sur un point assez essentiel. Il y eût eu, en effet, à s'étonner que le tendre sentiment qui unissait déjà Berthe et Silfrid, eût échappé aux regards d'une mère, si cette inadvertance ne se fût suffisamment expliquée par la préoccupation d'une femme belle encore, ayant des prétentions personnelles, avide de plaisirs, fière de son nom, aimant à se montrer partout, aux spectacles comme à des cours de littérature et de chimie. Pour savoir ce qui se passe chez soi, il faut y résider : et la comtesse de Saint-Méran était retournée à une vie excentrique, dans laquelle fort heureusement elle ne se souciait pas toujours d'avoir sa nièce à ses côtés. Aussi, cette jeune personne passait auprès de son oncle une grande partie des moments dont ses études lui laissaient la disposition. Peut-être l'accord qui s'était établi entre Berthe et Silfrid, accord plein d'innocence, les dispensait tous deux de recourir à ces subterfuges qui, pour un œil exercé, sont les plus sûrs indices d'une intrigue,

à son début, ou qui au moins n'est pas encore menacée de refroidissement.

M. de Saint-Méran, prenant son bougeoir, s'était retiré chez lui avec la résolution de prescrire à Berthe, le lendemain matin, quelques mesures de prudence devenues indispensables; la comtesse avait sonné Mariette, sur laquelle retomba une partie de sa mauvaise humeur. Le sommeil ne ferma que tardivement ses paupières. Quant au comte, il était à peine levé qu'il vit accourir dans sa chambre sa nièce impatiente d'apprendre le résultat d'un entretien dont la veille, en souhaitant le bonsoir à ses parents, elle avait eu le soupçon. Ses conjectures étaient pour elle presque un tourment, auquel il lui tardait de substituer la connaissance de ce qui avait été résolu entre deux personnes devenues les arbitres de sa destinée.

Il eût été difficile au comte de céler la triste issue de la tentative de la veille. Presqu'aussi affligé que sa nièce elle-même, il lui en fit le récit. Toutefois, il lui dissimula en majeure partie, ce que la discussion avait eu de violent et d'amer. Ses paroles amicales, accompagnées de caresses, ne purent atténuer la douleur de mademoiselle de Saint-Méran, dont les larmes coulèrent d'un

œil battu par l'insomnie. C'étaient les premières qu'elle versait depuis son séjour dans la capitale. Son oncle, après lui avoir promis la continuation de son appui, l'engagea à compter sur le bénéfice du temps. « Avec de la soumission et « des soins, j'espère, ajouta-t-il, que vous pour- « rez amener votre tante à quelque chose de fa- « vorable. C'est un caractère sur lequel vous « n'emporteriez rien de vive force. Elle vous ai- « me, elle ne se plaint pas de vous. Engagez Sil- « frid à venir moins souvent à l'hôtel jusqu'à « nouvel ordre; et, lorsqu'il y viendra, qu'il se « montre un peu plus attentif auprès de la com- « tesse qu'auprès de moi et de vous-même. Sur- « tout, si vous vous écrivez, qu'elle l'ignore ab- « solument! Le mieux, peut-être, serait de « suspendre toute correspondance. Du reste, « soyez certains que je ne vous abandonnerai « ni l'un ni l'autre. »

Ces conseils étaient bons à suivre : ils devaient être transmis à Silfrid, par une bouche qui, avec le droit de s'en faire écouter, avait le pouvoir charmant d'en adoucir la rigueur; mais, malgré toutes les adresses d'une âme aimante, ils étaient de nature à produire un triste effet sur un jeune homme d'un esprit naturellement mélancolique,

et par conséquent ombrageux. Le sort voulut que le jour même où ils devaient lui être adressés, il eût le malheur de se trouver d'un sentiment opposé à celui de madame de Saint-Méran, en matière de peu d'importance à la vérité, mais qui alors tenait une place assez notable dans l'opinion parisienne. Un débat s'était élevé dans le salon de la comtesse, touchant la prééminence que les beaux-arts seraient en droit de réclamer. Tel s'était déclaré partisan de la poésie, tel autre de l'art oratoire, qui bientôt allait jouer un si grand rôle dans les destinées de la France. Le comte Gratien de Villeneuve, qui, sorti de son deuil, reparaissait pour la première fois à l'hôtel de Saint-Méran, égaya la discussion en donnant son suffrage à la comédie. Le talent de mademoiselle Joly (1), pour laquelle on lui connaissait une inclination, inspira sa verve. Il fut récusé comme partial. Plein des souvenirs du théâtre, il avait oublié que, sans auteurs, il n'y a ni acteurs ni actrices. Plus dessinateur d'agréa-

(1) Mademoiselle Joly a été le modèle des soubrettes au Théâtre-Français. Son jeu était piquant et plein de finesse sans cesser jamais d'être naturel. Elle inspira plus d'une passion, et elle répondit à celle de M. Dulongbois, riche propriétaire de Normandie, en l'épousant.

bles vignettes qu'habile dans la science du pinceau, Barbier (1) avait réclamé un premier rang pour la peinture. Le succès de ses *canadiens* au tombeau de leur enfant, gravés par Ingouf, avait prêté quelqu'autorité à ses paroles. Pajou (2) soutint que la statuaire, comme plus monumentale, avait droit à une préférence.

« Il ne nous reste, dit-il, des plus célèbres peintres de la Grèce, que quelques descriptions certainement inexactes de leurs tableaux, descriptions dont nous sommes redevables aux notes d'Élien abréviateur d'Athénée, aux voyages de Pausanias, aux écrits de Plutarque, et au trente-sixième livre de l'Histoire naturelle de Pline; tandis que Phidias est encore debout avec le Parthénon d'Athènes. Tout ce que vous possédez de belles statues en Europe vous vient de la Grèce et de Rome. Les chefs-d'œuvres antiques ornent vos palais de leurs copies, quand vous n'êtes pas

(1) M. Barbier, membre de l'Académie de peinture, homme instruit et aimable. Sa fille, madame de Bruyères, peint aujourd'hui les fleurs admirablement.

(2) M. Pajou, sculpteur d'un grand talent, dont l'esprit s'était nourri de ce que les anciens nous ont laissé de plus remarquable dans les lettres et la statuaire, était désiré dans les meilleures sociétés de la capitale.

assez riches, ou assez heureux, pour acheter des originaux; les jardins de Versailles, de Marly, de Trianon, des Tuileries en sont peuplés. Après peut-être plus de vingt siècles, vous y retrouvez la Vénus de Médicis, si pudique dans sa nudité; l'Apollon du Belvédère, si beau de forme, si sublime de dédain et de force. Le groupe du Laocoon, qui renferme tant de douleur, a au moins dix-huit cents ans d'existence. J'ai vu tout cela, debout, dans une parfaite conservation. La terre en a gardé saintement pour nous le dépôt. Tous les jours, des fouilles faites en Italie enrichissent les musées de cette contrée et les galeries peu hospitalières de la Grande-Bretagne; tandis que les admirables fresques de Raphaël et de Léonard-Vinci, à peine âgées de trois siècles, sont menacées d'une destruction prochaine! »

Un murmure d'approbation succéda aux paroles du savant artiste. « Et moi, s'écria le marquis de Fernaze, qui n'avait pas encore parlé, je me déclare pour la musique. Il m'étonne que vous oubliiez cet art délicieux, auquel nous devons tant de jouissances, qui préside à vos réunions, qui les égaie et les embellit. Est-il de fête, ou de joie au monde, sans musique? Qui

n'a pas senti une douce volupté couler dans ses veines et s'emparer de son âme, alors que les sons d'une voix mélodieuse, interprète des tendres ou vives passions du cœur, sont parvenus à son oreille ? »

Les plus chauds amis des autres arts semblèrent battre en retraite. Presque tout le cercle, qui renfermait quelques jeunes femmes, se prononça en faveur de la musique. Berthe se rangea de ce côté; sa tante y mit de l'enthousiasme; elle parla des Italiens et surtout du théâtre de Monsieur, de manière à prouver que, si elle payait, par sa louange, une dette au talent des virtuoses qui y enchantaient une société d'élite, elle y avait obtenu elle-même quelques succès, et surtout ceux d'une toilette recherchée. En effet, elle n'y paraissait jamais sans voir tout un parterre se tourner dans les entre-actes, vers la loge où elle venait tardivement s'asseoir; car elle n'y arrivait qu'après les premières scènes jouées, dût-elle toute parée avoir attendu pendant une demi-heure avec ennui, au coin de son feu, que la toile du rideau fût tombée au moins une ou deux fois.

XIII.

MUSIQUE, DÉSAPPOINTEMENT, DÉSESPOIR.

Silfrid avait médité sur la question que l'on agitait devant lui. Passionné pour la musique dont il avait enseigné les premiers éléments à l'orpheline de la ferme Harriot, il avait lu, dans Rameau, sa démonstration du principe de l'harmonie, qui est celui de la *basse fondamentale*, et dans Rousseau, dévoré le *Dictionnaire de musique*. Les progrès et la décadence successive de cet art avaient saisi son attention. Il en était résulté pour lui un problème dont la solution méritait à ses yeux d'être recherchée. Non moins inquiet que surpris de l'air de réserve avec lequel la famille de Saint-Méran avait accueilli son entrée dans le salon, après avoir reçu le serrement de main de son ancien camarade de collége, il s'était confiné solitairement entre deux croisées. Il écoutait, il réfléchissait, à part soi. Ne voilà-t-il pas que le baron de Clairvaux, sans intention positive, peut-être uniquement avec celle de lui ménager une occasion de s'exprimer à son avan-

tage sur un sujet auquel il avait des motifs de ne pas le croire étranger, l'interpella très-amicalement de la manière suivante :

« Eh bien, monsieur Grévin, chacun dans ce « cercle aura-t-il énoncé son opinion tant bien « que mal, moi tout le premier, sur le sujet qui « nous occupe, sans que nous connaissions la « vôtre ? »

Voulant éviter que l'on remarquât sa préoccupation, Silfrid répondit : « Messieurs, je conviendrai avec vous et surtout avec les dames, à l'organe enchanteur desquelles elle doit beaucoup, du charme qui existe dans la musique proprement dite. J'aurais tort de lui contester un hommage qu'ici personne ne lui refuse. Il y aurait même à cela quelqu'ingratitude de ma part, puisqu'elle a plus d'une fois dissipé mes ennuis, ou agréablement employé mes loisirs. Tant qu'il y aura des hommes et des femmes sur la terre, réunis ou non en corps de société, cet art les trouvera disposés à recevoir ses impressions ; car *le chant et l'harmonie* renferment en eux-mêmes quelque chose de ravissant qui s'adresse à ce que notre nature a de plus mystérieux, à ce que l'être humain possède probablement de plus sensible dans sa texture. Ce n'est pas par une erreur de

pensée qu'on y a vu le plaisir des élus, après y avoir placé celui des anges.

« Mais je dois l'avouer aussi et avec regret: cette partie essentielle de la musique, la seule qui puisse avoir un caractère permanent, est liée à une autre qui enlève aux compositions les plus savantes, la durée dont jouissent les travaux des grands écrivains, j'ajouterais volontiers avec M. Pajou, des grands artistes soit en sculpture, soit en peinture, celle-ci se trouvant aujourd'hui presque éternisée par les chefs-d'œuvre du burin. »

On se regardait dans le salon, un murmure peu flatteur parcourait le cercle, et le chevalier Duplessis, penché à l'oreille de la comtesse, lui disait qu'elle pouvait s'attendre à un nouveau paradoxe de la part du jeune Soissonnais. Ce dernier reprit la parole en ces termes :

« Oui, mesdames, il y a dans la musique de tous les pays, quand elle s'élève jusqu'à mériter le nom d'art, une partie fixe et permanente; c'est celle qui, reproduisant les impressions douces ou déchirantes de l'âme, nous les rend présentes avec un effet quelquefois supérieur à leur réalité. Ce sera, si vous le voulez encore, celle qui parvient à retracer les accidents les plus

remarquables de la nature, je dirai presque à les peindre avec des sons, comme Le Poussin et Salvator-Rosa le faisaient avec des couleurs. Ce double succès s'obtient par le chant soutenu d'une mélodie en rapport avec les diverses situations de l'âme, ou modifié par le ton même et l'aspect des lieux où l'action se passe. Ceci est tellement vrai, que le peintre des Andelys écrivait que, suivant les sujets qu'il avait à traiter sur la toile, il s'inspirait de l'un des trois modes de musique en usage chez les Grecs. Et en s'énonçant ainsi, il entendait parler du mode dorien, consacré aux héros et aux dieux; du phrygien, aux passions véhémentes; du lydien, aux langueurs de la tristesse, à la tendre volupté, au bonheur et même à ses regrets. Eh bien! tous les célèbres compositeurs de musique ont compris ainsi cette partie de leur art; tous ont excellé dans l'expression. Ils sentaient que par elle seule ils pouvaient vivre. Mais ils ont passé; ils se sont succédé les uns aux autres, parce que chacun d'eux, se trouvant obligé de complaire au goût de ses contemporains ou de le réveiller par un aspect de nouveauté, a mêlé au chant, c'est-à-dire à la parole modulée et habilement accentuée, des ornements de fantaisie; chaque siècle a eu les siens:

la mode a régné en musique comme elle règne en toilette et en littérature légère. D'où il arrive que trop souvent l'instrumentation, si elle n'étouffe le chant auquel elle devrait être toujours subordonnée, le tue au moins dans son avenir.

« Vous voyez comment la partie variable de la musique triomphe de l'autre, qui n'en reste pas moins toujours belle, mais qui, bientôt oubliée dans son brillant linceul, cède la place aux roulades, aux fredons et aux cadences perlées (1), susceptibles de se diversifier à l'infini. Je vous le demande, messieurs, que vous reste-t-il de Lulli, que nos pères ont vu dans sa gloire et dont la langue musicale parlait si bien à leur cœur ? Dans son *Alceste* et son *Armide* il y a des chants d'une mollesse et d'une suavité qui n'auraient jamais dû vieillir. Rameau est oublié, et Rameau a des beautés de premier ordre ; quelques airs de *Dardanus* et les chœurs de *Castor* et *Pollux* sont créés de génie : eh bien ! vous n'en voulez plus. Sacchini et Gluck se partagent présentement vos suffrages, ils en sont bien dignes ; mais y aurait-il de la témérité à vous prédire que tôt ou tard ils seront détrônés ? »

(1) Autrement fioritures, expression qui en 1789 n'était pas encore passée dans la langue musicale.

Marmontel, qui venait d'entrer, se récria en disant :

— « Eh quoi! barbare, dans votre proscription, vous avez oublié Piccini, ce brillant élève de Léo et de Durante; Piccini qui, le premier transportant le chant italien dans sa pureté native sur les bords de la Seine, nous a associés à des plaisirs jusqu'à lui inconnus. »

— « Je n'ai garde de l'oublier, répondit Silfrid; mais je ne répondrais pas que dans trente ans on exécutât encore la partition de sa *Didon*, sans contredit le plus admirable de ses ouvrages. Vous vivrez peut-être assez pour la voir refaire, ainsi que lui-même et non sans succès, a refait le *Roland* et l'*Atys* de notre Lulli. »

— « Alors ce ne serait donc plus du pain que l'on mangerait en France! répliqua Marmontel avec humeur! Et encore je ne sais si l'Orphée napolitain, non moins heureux que celui de la Thrace, n'aurait pas le pouvoir de civiliser par ses chants, les bipèdes des Gaules rendus à leur état sauvage? »

— « Vous pouvez repousser mes pronostics, reprit Silfrid avec une assurance qui étonnait Berthe elle-même, mais qui puisait sa force dans une sorte d'irritation nerveuse; vous pouvez en

gémir : nos plus fameux compositeurs n'en subiront pas moins leur destinée. Grétry et Dalayrac, le premier surtout, que M. Marmontel a tant de motifs d'aimer, dont vous vous plaisez à répéter les duos et les ariettes dans vos concerts, seront à leur tour oubliés. D'autres astres brilleront sur la scène lyrique, n'en doutez pas un instant. La raison, je vous l'ai dite. L'instrumentation finit par dévorer le chant chez nous; ensuite la partie variable et mobile de la musique, en parcourant le cercle de ses inévitables évolutions, condamne l'autre à la mort; en deux mots, le corps emporte l'âme. C'est ainsi que la plus belle tête de femme trop chargée de parure, finit par être sans expression. »

— « Vous nous laisserez au moins nos Bouffes et notre théâtre de Monsieur, dit la comtesse de Saint-Méran avec un sourire amer. Je vous demanderai grâce pour le *roi Théodore* et le *marquis de Tulipano*, qui font les délices de tous les gens de goût. »

— « Madame, sachant combien il vous est agréable de les entendre, je voudrais que le temps les épargnât dans sa marche rapide. Mais il sera sans pitié; il les frappera comme tout le reste. Par malheur, la musique est chez nous

une divinité fort complaisante; elle se prête un peu trop à tous nos caprices, et nous en avons beaucoup. »

— « Ainsi, vous lui disputez sa place à la tête des beaux-arts, remarqua le marquis de Fernaze, avec cet accent interrogatif qui, dans sa fierté, ressemble à un défi! »

— « Monsieur le marquis, reprit Silfrid d'un ton plus modeste, et qui pour cela ne manquait pas de dignité, je crains que vous n'ayez oublié une distinction assez importante à faire. Il y a ici deux sœurs; elles sont jumelles; inséparables, au moins pendant quelques années, elles marchent de conserve. Au même jour, elles font leur entrée dans le monde; le même instant les voit tomber en se tenant par la main. Mais au moment de la chute, l'une d'elles, celle que la nature a douée de toutes ses grâces, qu'elle a embellie d'une séduisante vérité, se relève pour vivre d'une vie nouvelle, pour s'associer à une autre compagne née du caprice de la mode et qui en subira, à son tour, la rigueur. Veuillez, mesdames, me pardonner cette comparaison, applicable plus ou moins à tous les arts sur lesquels s'exerce le génie de l'homme, plus particulièrement à celui dont nous nous occupons. J'en conclus qu'il n'y a,

qu'il n'y aura jamais de musique durable, bien que la partie essentielle de son langage soit immortelle, comme la pensée divine dont elle émane, comme la nature qui en est le cri.

« La fixité, qui appartient aux chants de l'Église catholique, m'aidera peut-être à rendre cette déduction plus sensible. Les opéras, les concertos, les cavatines, les fantaisies, les sonates, les romances même des grands compositeurs ont péri ou sont ensevelis dans la poussière des bibliothèques : seule, leur musique d'église leur a survécu, parce qu'ils n'y ont pas sacrifié à l'idole du jour. Les sons déchirants ou sublimes de Pergolèse dans son *Stabat*, de Durante dans son *Dies iræ*, de Jommelli dans son *Miserere*, de votre ami Piccini, monsieur Marmontel, dans son beau *Te-Deum* (1), continueront de s'élever vers le ciel comme un encens pur et agréable. Dans cette partie de leur art, aucun novateur ne viendra les détrôner. Destiné au sanctuaire, l'or de leurs compositions s'y conserve sans alliage ; et la langue dans laquelle ils ont chanté l'hymne du Seigneur, après des siècles, pourra

(1) M. Grévin ne pouvait citer en 1789 le fameux *Requiem* de Mozart, dont l'élucubration enveloppée de mystères, devait servir aux obsèques de ce compositeur qui eurent lieu en 1792.

retentir encore avec succès sous les voûtes des saintes basiliques. »

— « Il paraît, remarqua le chevalier d'un ton moqueur, que monsieur aime le plain-chant. Il nous permettra sans doute d'avoir un autre goût. »

— « A mon tour, reprit Silfrid, je pourrais dire qu'il paraît que monsieur le chevalier ne veut pas me comprendre, car je n'ai fait que suivre un aperçu, auquel peut-être on trouvera quelque vérité.

« En effet, les monuments les plus dignes de l'admiration des siècles, sont redevables de leur conservation, comme de leur naissance, au sentiment religieux. Si entre toutes les musiques, celle d'église est la seule qui ait des chances de durée, les plus belles œuvres d'architecture, de peinture et de sculpture, n'existent également que par les temples. Le fer et la flamme se sont arrêtés aux portes de ces asiles des arts. L'homme, par une sorte d'instinct, a senti que sa pensée, tout en revêtant des formes matérielles, pour mériter une continuité de vie, devait se rattacher à ce qu'il y a de permanent sur la terre et au ciel. Les trois poèmes devant lesquels s'inclinent avec respect toutes les littératures de l'Europe, vien-

nent confirmer cette opinion. L'Iliade, l'Énéide, la Jérusalem, sont pleines de la divinité qui y respire, qui les anime et qui leur donne le mouvement. Lisez la Bible, lisez Homère, vous y verrez que toute musique a commencé par être religieuse. Les peuples à leur berceau, pour peu qu'ils fussent civilisés, n'ont pu en avoir d'autre; et peut-être est-ce là qu'il faut chercher l'empreinte de leur caractère primitif. Le reste a passé ou passera. »

— « Il est donc décidé, s'écria le marquis, que monsieur préfère les autres arts à la musique! »

— « Cela n'est que trop évident, dit la comtesse, et la sentence est prononcée sans appel contre mes pauvres bouffes de Feydeau. »

— « Je voudrais, madame la comtesse, fut-il répondu par Silfrid, ne rien préférer et jouir de tout ce qui est bon, de tout ce qui est propre à élever l'âme, à échauffer le cœur d'un noble sentiment, ou même à l'attendrir : cependant je suis forcé de reconnaître que la poésie, et la littérature proprement dite, ont un avantage réel sur la musique. Convenez-en, madame, nous ne possédons rien des chants d'Amphion qui bâtit Thébes, de Therpandre à la lyre duquel l'éphore coupa une corde, de Timothée qui en ajouta

deux à la sienne assez heureuse pour échapper à la même main. Où sont les strophes brûlantes de Tyrtée? Il n'en reste que quelques paroles dépourvues de ce feu qui ranima le courage de ses soldats. Nous ignorons même, sur quel mode, sortant des fortes poitrines des Spartiates, elles résonnèrent dans les vallons de la Messénie ; mais les œuvres d'Homère et de Virgile, de Sophocle et d'Euripide n'ont pas cessé de charmer nos loisirs. Ni le Tasse et l'Arioste, ni Corneille et Racine ne vieillissent. L'œil étonné admire toujours le vol sublime de l'aigle de Meaux ; les accents du cygne de Cambrai ont conservé pour notre oreille la même douceur. Qui ne relira dix fois dans sa vie les aventures d'Aristonoüs, cette charmante amphore que l'on dirait fraîchement exhumée des ruines de Pompeï, tant elle exhale un doux parfum d'antiquité? Horace a continué d'être le poète des philosophes, si cependant notre Molière et notre La Fontaine ne lui disputent à bon droit ce titre. La fin des siècles les trouvera tous vivants de leur belle vie; « alors, » comme le dit un poète anglais dans un des plus beaux mouvements d'enthousiasme que je connaisse, « Alors toute cette vaste étendue du ciel, et « tous ces mondes qui roulent sur nos têtes,

« périront avec les œuvres sacrées de Virgile ! »

— « Grâce, grâce, s'écria le chevalier Duplessis ! En voilà assez pour nous prouver que monsieur se range du côté des écrivains. Au surplus ne nous en étonnons pas : monsieur est écrivain lui-même. Il dépose, dans plus d'un recueil, des dissertations savantes qui auront aussi leur immortalité.

« A propos de recueils, pourquoi n'avons-nous pas encore joui de cet excellent morceau, mon cher Grévin, que vous avez envoyé au *Mercure* de France, en faveur des préjugés ? Ce serait, en vérité, dommage que l'éphore La harpe retranchât aussi cette corde de votre lyre... Je somme M. Marmontel d'en parler à son ami et collègue académicien... Figurez-vous que monsieur s'y prononce nettement, ouvertement, pour la noblesse et ses priviléges héréditaires... Par le temps qui court, j'espère que c'est là de la générosité !... Nous l'armerons chevalier l'un de ces jours, et il faudra bien que l'une de ces belles dames lui chausse les éperons d'or... »

— « Vraiment ! » reprit la comtesse d'un ton de doute, car elle croyait à une nouvelle mystification, dans laquelle elle se proposait d'entrer.

— « Très-vraiment, répondit le chevalier !

Mais La Harpe a refusé les honneurs de l'insertion à cette œuvre. Je le tiens de lui-même. C'est une chose criante! Mon cher Marmontel, puisque le *Mercure* vous appartient plus encore qu'à lui, vous réparerez cette injustice qu'on ne saurait attribuer qu'à une misérable rivalité d'auteur. Il importe que nous ne soyons pas plus long-temps privés du fruit d'un aussi beau travail... Vous vous en souviendrez... »

La comtesse ajouta : « Oui, mon cher Marmontel, vous ne me refuserez pas, puisque c'est pour nos foyers que monsieur a la bonté de combattre! »

L'auteur des *Contes moraux* s'inclina en souriant, car il comprit parfaitement la plaisanterie. Celle-ci reçut même un surcroît de force du silence de l'académicien.

Nous le confesserons avec douleur, Silfrid, à cette attaque imprévue, se troubla; il balbutia quelques paroles sans suite, il baissa la tête, et eut la faiblesse de paraître humilié par cette révélation perfide, et presque publique, de l'échec qu'il avait reçu chez le vindicatif professeur de l'Athénée. Berthe en souffrit pour lui; la comtesse se flatta d'en tirer un double avantage : le plus essentiel à ses yeux était de pouvoir,

si elle y était jamais réduite, objecter à son mari, que Silfrid, après s'être incliné modestement devant les supériorités de naissance, oublierait ce qu'il doit à sa propre opinion, en faisant descendre jusqu'à lui l'héritière d'une illustre origine. Le comte, qui avait présente à sa mémoire la lettre dans laquelle M. Grévin exposait une doctrine à laquelle la malveillance seule avait pu donner un sens forcé, ne le condamnait pas. Il n'essayait pas, non plus, de le défendre, par la crainte de prolonger une discussion évidemment pénible pour son jeune ami; et pourtant, il regrettait que celui-ci eût prêté le flanc à des adversaires peu généreux. Quant à Silfrid, il était accablé sous le poids d'un revers, dont il s'exagérait les conséquences. Son esprit avait perdu tout ressort. Il ressemblait à l'athlète qu'une chute violente aurait privé dans le premier moment de la libre disposition de ses organes. En vain le baron voulait l'encourager, en lui répétant qu'il réfléchirait sur sa manière d'envisager la musique, qu'il se sentait assez disposé à l'adopter, et qu'en définitive, cette controverse faisait beaucoup d'honneur au jugement, comme à l'instruction, de celui qui avait tenu tête à tout un cercle ligué

contre lui. Le malheureux jeune homme ne l'écoutait plus. Le coup qui venait de lui être porté, avait pénétré trop profondément; ses affections les plus chères en étaient blessées, et le fer, retourné dans la plaie par sa propre susceptibilité, pour un temps au moins, devait la laisser saignante.

En effet, le souvenir de la manière froide, et presque superbe, avec laquelle ce jour-là même M. Grévin avait été accueilli par la comtesse, joint à la réserve que Berthe s'était imposée dans l'intérêt de son amour, vint ajouter à son état d'angoisse. Ses idées en étaient bouleversées; elles se portaient vers ce qu'il pouvait redouter de plus funeste, un refroidissement dans l'affection de sa jeune amie. Alors, sans penser que sa brusque sortie du salon, en lui donnant la figure un peu honteuse d'un soldat vaincu qui bat en retraite, ajouterait à la joie de ses ennemis, il chercha son chapeau et sortit précipitamment de l'hôtel. Sa fuite fut si rapide qu'à peine mademoiselle Olivier put lui glisser dans la main le billet destiné à le prévenir des évènements de la veille. S'il l'avait osé, il se fût arrêté sous un réverbère et eût déchiré l'enveloppe qui oscillait entre ses doigts tremblants, tant il brû-

lait d'impatience d'en connaître le contenu! Par pressentiment, il y lisait déjà toute sa destinée. Aussi traversa-t-il au pas de course l'espace qui le séparait de son domicile. A peine entré dans sa chambre, il parcourut les lignes que la main de Berthe avait tracées, et son cœur fut trempé d'amertume.

« Elle ménage ma sensibilité, se dit-il; elle a « pitié de moi, et elle ne m'apprend pas tout; « mais ce fatal billet suffirait seul pour me révé- « ler ma misère dans toute son étendue. On m'or- « donne des ménagements; on veut que je borne « le nombre de mes visites, que mes lettres soient « plus rares, et l'on me renvoie généreusement à « des jours meilleurs! On me traite enfin comme « ces malades sans espoir, que le médecin dé- « laisse poliment, après avoir confié au temps le « soin de les guérir. Le comte a donc fini par me « trouver présomptueux, puisque, même en « chargeant sa nièce pour moi de paroles affec- « tueuses, il l'invite à me recommander plus de « circonspection. Fournirait-il aussi des fils à « cette trame que sa noble épouse a ourdie au « sein de la société brillante dont elle est l'âme? « Serait-il dupe ou complice?... Cette femme « m'a voué sa haine; en vain je tenterais de la

« fléchir.... Chacune des paroles qui s'échappent « de ses lèvres de rose, est un poignard dont « elle me transperce; chacun de ses sourires me « tue! C'est sa fatale influence qui me poursuit, « depuis que mes pieds ont touché au pavé de « cette ville. Ses amis, n'ayant pu m'annuler par « le mépris qu'ils s'apprêtaient à verser sur ma « tête à pleines mains, ont eu recours à une au- « tre arme. Ils l'enveniment, ils la trempent dans « le poison mortel du ridicule, pour que, frappé « sous les yeux de la charmante créature à la voix « de laquelle je suis accouru, je tombe devant « elle la honte au front et le désespoir dans l'âme. « Les misérables! Ils connaissent la nature hu- « maine; ils le savent trop bien! Il n'y a pas au « monde de femme de quelque valeur, qui con- « serve son attachement à l'être dont on se sera « joué impunément en sa présence. »

A ces réflexions il en ajoutait d'autres non moins pénibles. Après avoir traversé dix fois l'espace qui séparait sa porte de sa croisée, avec un frémissement glacial de tous ses membres et le feu au cerveau, il s'arrêta devant le billet ouvert sur sa table. Le parcourant encore de l'œil, il continua de se parler à lui-même, tantôt mentalement, tantôt à haute voix.

« Non, se dit-il, M. de Saint-Méran ne s'est « pas joint à mes ennemis. Arrière toute pensée « qui lui serait injurieuse! Il est noble de cœur et « de naissance, celui-là! Connaissant tous mes « projets, il m'a reçu avec bonté, et son serrement « de main n'a pas été une perfidie... Il faut qu'il « ne soit pas le seul arbitre de la destinée de sa « nièce; la comtesse a certainement des droits « que tous deux dissimulent. Il y a là tout un « mystère dans lequel Berthe elle-même n'a pas « pénétré... Pauvre fille! on la sacrifiera à quel- « qu'un qui n'aura vu que sa beauté, que sa ri- « chesse, et qui lui apportera en échange un « nom peut-être illustre, mais sous le poids du- « quel se traînera un héritier sans estime!... Elle « m'aimait, je l'aimais, et voilà que nous ne se- « rons rien l'un pour l'autre! Le vent de l'adver- « sité a soufflé sur mon berceau. Vainement ai-je « travaillé à orner mon esprit de quelques con- « naissances qui me sortissent de mon obscurité; « vainement avais-je le désir de me consacrer à « la défense de cette folle société qui croule sans « le voir. Elle me repousse, elle ne veut pas de « moi; les temps marchent pourtant; ils s'accom- « plissent, et je ne serai pas là, Berthe, pour vous « dire: « Appuyez-vous sur mon bras; confiez-

« vous à votre ami; il aura de la force pour tous « deux, il saura vous faire un sort dont vous « n'ayez pas à rougir.

« Tout cela, mensonge, illusion! Les portes se « ferment devant moi. Eh bien! on sera satisfait; « on n'entendra plus le bruit de mes pas sur le « marbre des antichambres; ma présence n'im- « portunera personne; je ne sais même si je met- « trai une adresse sur une lettre. Pourquoi, en « effet, continuerais-je de nourrir chez une hon- « nête créature, digne de toutes les félicités de la « terre, le feu qui me consume? La Providence, « qui l'a élevée, a sans doute voulu me la ravir. « M'appartient-il à présent de la faire descendre » jusqu'à moi? Quand le Ciel a parlé, la lutte « m'est-elle permise? »

Quelques jours se passèrent pendant lesquels Silfrid reçut de Berthe un second billet tel qu'elle pouvait l'écrire; mais il était bien court, bien peu rassurant, quoique tendre. L'orpheline y disait qu'elle ne négligeait rien pour plaire à sa tante; après quelques mots sur le concert auquel elle se préparait dans cette intention, elle parlait aussi de Rozières, et les regrets pleins de sincérité, donnés à la portion de sa vie écoulée dans cette obscure retraite, attestaient à la fois son

amour et la candeur de son âme. Ici toute correspondance cessa, bien que Silfrid eût fait porter deux lettres à la rue de l'Université ; lui-même il s'était abstenu de paraître à l'hôtel Saint-Méran depuis deux semaines, lorsqu'il reçut la visite de son noble camarade de collége. C'était vers huit heures du soir. Après les questions ordinaires sur la manière dont le temps était employé par tous deux, le comte de Villeneuve s'adressa en ces termes à son ami :

« Sais-tu bien, mon cher Silfrid, que tu tombes dans la sauvagerie? On ne te voit plus nulle part. Tu as beau me dire qu'après avoir travaillé à ton instruction pendant le jour, tu donnes quelques-unes de tes soirées au délassement du théâtre ; je prétends que ce n'est pas assez. Il faut que tu sois malade ou amoureux... Mais où aurais-tu donc placé ta passion? Quelle est la cruelle pour les beaux yeux de laquelle tu soupires?.. Car je te vois triste et pâle comme le *cavaliere il patito* d'une fière Napolitaine. Il est vrai que tes joues n'ont jamais été en rivalité avec les roses... Serais-tu, par hasard, atteint de spleen? Demain je viens te chercher en phaéton, pour te promener au bois de Boulogne. »

A toutes ces questions, Silfrid avait répondu

en éludant les unes, en satisfaisant, aux autres par quelques paroles suivies d'un sourire mélancolique, ce langage triste et sacré de douleur. Cherchant une diversion, le comte Gratien continua :

« Sais-tu bien, mon ami, que chez la comtesse tu as été éloquent, sublime même dans ta dissertation sur la musique! J'avais oublié de t'en faire mon compliment. Dis-moi donc où tu as pris cette connaissance d'un art pour lequel, il est vrai, je te savais des dispositions (car tu étais notre Amphion dans les fêtes de collége), mais sur lequel tu as parlé en maître à l'hôtel de Saint-Méran! Avec quelle abondance, je dirais volontiers avec quelle richesse d'expression, les pensées se produisaient en sortant de ta bouche! D'honneur, j'eusse été tenté d'écrire sous ta dictée, comme je le faisais dans la classe, quand, tout occupé de ta composition, tu me jetais à la dérobée les phrases qui ont mérité plus d'une fois des éloges à la mienne. Dans cette soirée, tu as étonné plus d'une personne de ton savoir. Marmontel n'en revenait pas. Il était tout ébahi de ta faconde, qui, à la vérité, valait un peu mieux que la théologie passablement ennuyeuse de son *Bélisaire.* »

Silfrid gardait le silence; mais ce qu'il entendait commençait à le réconcilier avec lui-même, à le rendre moins mécontent de lui et des autres. Encouragé par l'attention que son ami lui prêtait, le comte crut pouvoir l'interroger de la manière suivante :

— « Apprends-moi donc quelle mouche t'a piqué au vif, pour t'obliger à quitter aussi brusquement le salon ? »

— « Est-ce que l'impertinente raillerie du chevalier Duplessis aurait échappé à tes souvenirs ? »

— « Sotte plaisanterie, méchant persifflage ! On ne saurait attendre mieux de cet homme. C'est la monnaie assez mince avec laquelle il paie les dîners auxquels on l'invite, ou auxquels on ne l'invite pas. Il est vrai qu'il a poussé les choses un peu loin. Le baron de Clairvaux lui en a adressé de vifs reproches après ton départ; mais le chevalier a pu lire dans les yeux de la comtesse son absolution pleine et entière.. Apprends-moi, de grâce, ce que tu as fait à cette chère dame pour qu'en sa présence on te ménage aussi peu, après des obligations dont ni elle, ni son mari, ne devraient perdre la mémoire? Car tout le monde sait que leur nièce, cette jolie petite paysanne, qui commence à faire bruit au noble faubourg,

est ton élève. A Versailles, on ne parlait que d'elle la semaine dernière... »

— « Comment ? à Versailles ! que s'y serait-il donc passé ? »

— « Est-ce que tu l'ignores ? tu serais donc le seul. Un concert délicieux a eu lieu au château dans les petits appartements de la duchesse Diane de Polignac. La reine y a paru, mais préoccupée. J'y ai suivi le baron de Breteuil et je lui ai dû de tout voir, de tout entendre, de l'embrasure d'une croisée où il m'a placé. »

— « C'est ce que tu vas me raconter, n'est-ce pas mon ami ? je t'écoute. »

XIV.

LE CONCERT, DEUX RÉSOLUTIONS PRISES.

Le comte de Villeneuve entra dans son récit, sans y épargner les détails qui sont le charme ordinaire de ces sortes de narrations. Quelques-uns sont étrangers à cette histoire : nous nous abstiendrons de les offrir aux yeux des lecteurs; les autres vont trouver naturellement leur place.

Silfrid, les yeux fixés sur son ami, commença par marquer un intérêt très-vif; ensuite son attitude devint pensive; ses sourcils se contractèrent, et son front à demi caché dans l'une de ses mains, sembla se couvrir d'une sombre vapeur. L'historique de cette soirée brillante touchait à peine à sa fin, qu'une résolution énergique germait dans son esprit. On saura quel motif la détermina en apprenant ce qui, par rapport à Berthe, s'était passé dans le salon de la duchesse.

La réunion n'était pas moins nombreuse qu'illustre. Le marquis de Fernaze avait obtenu une carte d'invitation. Au défaut du comte de Saint-Méran indisposé, le baron de Clairvaux avait accompagné la comtesse et Berthe. Tous quatre s'étaient rendus à Versailles dans la même voiture. Après qu'on eut entendu quelques célèbres virtuoses, deux ou trois femmes titrées chantèrent avec plus de goût que de moyens. Elles furent complimentées, même celles qui n'avaient qu'un filet de voix. Mais quand Berthe, conduite au pupitre par le marquis, que sa tante avait chargé de ce soin, eut paru avec sa taille aussi noble qu'élégante, sa grâce pudique et ses beaux yeux voilés de leurs longs cils, un murmure approbateur circula sur toutes les banquettes. On

se demandait quelle était cette jeune étrangère; on formait des vœux pour son succès. Plus d'une mère soupira en secret, forcée de s'avouer l'infériorité de sa fille assise à ses côtés. L'attention était parvenue au plus haut degré; un profond silence en devint le gage.

Hermann, qui tenait le piano, en avait parcouru les cordes en y préludant par de savants arpéges; Berthe commença son ariette, d'abord avec une douceur d'organe légèrement tremblé qui témoignait de son trouble; mais bientôt elle se rendit maîtresse de l'instrument le plus enchanteur qu'on eût encore entendu. Les cordes s'en raffermirent. On cessa de s'inquiéter pour elle. L'air de Dalayrac fut vivement attaqué; les notes se détachèrent sans perdre de leur harmonie et de leur suavité. Elles s'enchaînaient l'une à l'autre comme sur le galbe d'une belle femme chaque perle d'un collier brille autant par elle-même que par l'ensemble de la riche réunion à laquelle elle concourt. Déjà on oubliait de voir pour écouter; mademoiselle de Saint-Méran dominait tout ce qui était autour d'elle. Sa voix, aussi flexible qu'étendue, traversait tous les tons, les descendait et les remontait dans un parfait accord. Son émotion n'était plus cette timidité

naturelle à une jeune fille qui paraît pour la première fois, dans la société la plus distinguée de la capitale. Il fallait lui chercher une autre cause : celle-ci provenait de l'exécution même de la musique mélodieuse qui tenait toutes les attentions captives. Berthe, en effet, s'inspirait de son propre chant, comme du génie de l'auteur; aussi cette émotion devint une sympathie générale. L'intérêt s'accrut; car l'oreille n'était pas la seule à s'ouvrir à la brillante sonorité des accents de la cantatrice; ceux-ci s'adressaient à l'âme; ils l'agitaient d'un doux frémissement, et, en peignant une situation qu'ils la forçaient de partager, ils la passionnaient pour l'aimable créature devenue, sans infériorité, l'interprète d'un des premiers talents de notre scène lyrique.

Hermann ne put dissimuler sa surprise; il était sous le charme; s'oubliant lui-même, son accompagnement ne fut que le modeste et très-humble serviteur du chant. Il n'eut point à rappeler au diapason une voix qui ne s'égarait pas. Content de la soutenir, accroissant peut-être l'effet sans y rien prétendre, d'après la vive impression de son visage, on voyait qu'il cédait à la magique influence sous laquelle chacun des auditeurs avait fléchi.

Il serait superflu de s'étendre davantage sur la sensation produite dans tout le cercle. Celle qui l'avait causée, seule semblait en être ignorante. Il y eut cela de remarquable qu'un silence absolu succéda au dernier éclat de la voix de Berthe. Cette pause fut assez prolongée pour que mademoiselle de Saint-Méran doutât de son succès. C'est que l'illusion n'avait pas cessé; c'est que pleine des sons les plus mélodieux, l'oreille en attendait encore. Ensuite surgirent des applaudissements dont l'auguste reine de France, Marie-Antoinette, donna le signal. Les yeux de la comtesse de Saint-Méran brillaient de joie. L'orgueil en faisait presque une mère en ce moment. Il tint à peu de chose qu'en présence de toute une cour, elle ne nommât Berthe sa fille après l'avoir serrée dans ses bras; mais ce fut un éclair de sensibilité qui alla s'éteindre dans de froides ténèbres. On ne parlait plus de mademoiselle Renaud que pour la mettre en seconde ligne; Dalayrac, qui était alors dans toute la vogue acquise à son talent gracieux, demanda à la comtesse la permission de baiser la main de sa nièce; Énard, peintre en miniature du duc d'Orléans, celle d'en faire le portrait, jamais plus belle tête au dire de l'artiste, ne lui ayant offert le carac-

tère d'une plus belle inspiration ; et Marie-Antoinette daigna envoyer des compliments à la mère et à la fille par la bouche de cette tendre amie (1) avec laquelle se trouvant seule, elle était dans l'habitude de dire : « A présent, je ne suis plus la reine, je suis MOI. »

Voilà ce que le comte de Villeneuve raconta à son jeune camarade; mais nous devons apprendre au lecteur quelques autres particularités, dont il ne pouvait instruire Silfrid. L'infortuné fut peut-être victime de cette ignorance.

L'éclat d'un tel succès avait alarmé Berthe, plus qu'il ne flatta son amour-propre. Elle en prévit toutes les conséquences, et sa modestie n'eut rien de simulé. A peine elle avait repris sa place auprès de sa tante, qu'un observateur attentif eût pu saisir dans ses traits une teinte de tristesse. Il est vrai qu'au milieu des paroles flatteuses dont on se montrait prodigue à son égard, quelques compliments maladroits se glissèrent; entre autres, celui du marquis de Fernaze qui, après l'avoir reconduite à son tabouret, s'avisa de dire à la comtesse de Saint-Méran, d'une voix assez haute pour être entendue des

(1) Madame Gabrielle de Polignac, née de Polastron.

voisins : « Qui nous eût dit, il y a huit mois, qu'une pareille cantatrice nous arriverait par le coche du fond de la Picardie? »

Le front de Berthe s'était coloré d'une vive rougeur, et ces mots trouvèrent passage entre ses lèvres demi-closes : « Je ne suis point venue « par le coche, monsieur, et ce n'est pas pour « vous que j'ai chanté. » Mais la parole était si faiblement articulée qu'elle ne parvint pas à l'oreille de M. de Fernaze. Plus rapproché de Berthe, le baron de Clairvaux n'en avait pas perdu une syllabe. Justement indigné d'un élologe donné de ce ton à la fille de son ami (car le secret de la naissance de cet enfant lui avait été confié), il répliqua très-distinctement :

« Pourquoi cette surprise, monsieur? nous savions, par l'arrivée de mademoiselle à Paris, que le hameau de Rozières avait des roses, qui lui ont probablement mérité son nom : Fallait-il s'étonner qu'il eût des rossignols? nous lui devons encore plus que cela, monsieur et vous eussiez dû vous en apercevoir. »

Il ajouta à voix basse : « Heureux celui qui mieux que vous, monsieur, connaîtra le prix d'une belle âme! » En ce moment s'avançait le jeune Garat qui avait entendu ce compliment dont la première partie était quelque peu provinciale. Son lorgnon

à la main, après avoir regardé Berthe assez fatuitement (pour ne pas être envers lui plus sévère), il dit au baron : « Que parlez-vous, mon-« sieur, de rossignol? Depuis long-temps je « soutiens qu'il chante faux, et mademoiselle a « la voix aussi juste que belle. »

Mais il était décidé que le marquis, dans cette soirée, comblerait la mesure. A son impertinent propos, il en fit succéder un autre non moins déplacé. Se voyant plus près de l'orpheline par l'absence momentanée du baron, il s'inclina vers sa jolie tête, de manière à en effleurer les cheveux, pour lui dire cette fois confidentiellement : « Voilà un brillant succès, mademoiselle, dont « au moins on ne reportera pas la gloire à l'ins-« tituteur de Soissons! »

Berthe lui répondit, sans hésiter :

« Vous vous trompez, monsieur! J'ai reçu de M. Grévin les principes et le goût du chant. Sa voix de ténor est fort belle. Il entend les règles de la composition; et, hier au soir encore, j'ai chanté à mon oncle une romance, dont il a écrit la musique et les paroles. »

Sur quoi le marquis riposta d'un ton railleur :

« Ce monsieur Silfrid Grévin est donc un homme universel! »

« Non, monsieur, reprit Berthe; mais il est

instruit sans faire parade de son savoir, et il ne le montre qu'à ceux qui l'encouragent avec bonté, ou qui méchamment le provoquent. »

Ce dernier trait avait percé jusqu'au vif. Il réveilla d'autant mieux, chez M. de Fernaze, le souvenir du coup qui lui avait été porté par Silfrid à la table du comte de Saint-Méran, que Berthe l'accompagna d'un sourire, auquel le marquis eût trouvé un vrai charme, s'il n'y avait justement soupçonné un peu de malice.

Tout cela fut écrit à M. Grévin, et rien n'arriva à son adresse. Depuis l'entretien que la comtesse avait eu avec son mari, dans la soirée même de la fameuse discussion sur la musique, mademoiselle Olivier avait été secrètement appelée dans le boudoir de cette dame. Séduite à prix d'or, elle n'en était sortie qu'après avoir pris l'engagement de remettre à la maîtresse du logis les lettres écrites par Berthe ou qui lui seraient adressées.

Silfrid, privé de cette rare mais substantielle nourriture qui, depuis plusieurs semaines, était le seul aliment de son amour, ne savait à quelle cause rapporter le silence dont on semblait l'envelopper. Il se cherchait des torts et ne s'en trouvait pas. Il était occupé de cette douloureuse en-

quête, quand il reçut la visite de son ami de collége. A mesure que le comte Gratien avançait dans le récit de la soirée où Berthe avait conquis tant de suffrages, le malheureux jeune homme s'imaginait sentir le bandeau se détacher de ses yeux. N'accusant pas encore le cœur de l'orpheline, n'osant profaner l'autel sur lequel il avait pieusement déposé l'offrande de sa vie entière, il pensa que mademoiselle de Saint-Méran s'était laissé entraîner aux séductions d'un monde, dont elle ne connaissait encore que le plus brillant côté.

« Cette jeune fille, se dit-il, après le départ de son ami, a bu à la coupe du plaisir; ses lèvres lui rappellent incessamment le goût de la liqueur. Tant de louanges ont dû l'enivrer; mille prestiges l'entourent : comment leur résisterait-elle? Elle s'endort chaque soir dans un murmure d'adulations : faut-il que mon souvenir vienne l'agiter au milieu de ses rêves séduisants?.. C'est à qui me chassera maintenant de sa mémoire, comme une vision importune; et moi, le guide obscur de ses jeunes années, dois-je rester le paisible spectateur de la joie qui part de ces brillants hôtels, où l'on me reçoit par grâce? Dois-je attendre que Berthe me méprise?.. Non!... ô mon

père, vous aviez le pressentiment de tout ce qui devait m'arriver; l'œil de votre tendresse avait deviné mon amour pour l'orpheline, et vos sages conseils tendaient à me prémunir contre sa douce amorce...

« Chère enfant de mes soins et de ma douleur, toi que je demandais au Ciel pour épouse et qui eusses transformé à mes yeux une terre hérissée de ronces en Élysée, te voilà devenue une femme brillante de beauté, éclatante de succès! La couronne est sur ton front! Mais seras-tu plus heureuse dans un palais, que sous l'humble toit où t'eût conduite l'ami de ton enfance?.. Dois-je t'en vouloir de ta nouvelle fortune? Non, Berthe, tout ceci a un enchaînement naturel : dès que, de la ferme Harriot, vous avez passé à l'hôtel d'un comte et d'une comtesse, nous ne pouvions être l'un à l'autre. A moins d'être livré à un délire, je devais consommer mon sacrifice et ne pas attendre qu'il me fût imposé... On ne m'a rien dit, on ne m'a pas averti de mon néant : sans doute, on ne croyait pas que j'eusse l'audace d'élever mes vœux jusqu'à vous... Quoi qu'il en soit, ils vous suivront, Berthe, au milieu de vos splendeurs; ils demanderont au Ciel que le vice ne souille jamais votre belle âme de

son souffle impur!.. Car le sort aura beau mettre entre nous de la distance, vous ne pouvez devenir un être indifférent pour moi. »

Ces lignes furent jetées rapidement sur le papier. Silfrid comptait peut-être les envoyer quelque jour à son ancienne élève; ensuite il demanda à la nuit un repos qu'elle ne lui refusa pas. Comme le dit le bon Michel Cervantes, le sommeil vint envelopper toutes ses douleurs de son bienfaisant manteau; et le lendemain, M. Grévin se réveilla avec un esprit moins agité. Pendant quelques jours, il se livra à des courses dans Paris, écrivit plusieurs lettres et sortit certain soir de son hôtel, en payant un mois de loyer d'avance, après avoir annoncé qu'il allait s'absenter pendant le même espace de temps.

Cependant les heures s'écoulaient bien lentes, bien pénibles pour Berthe. De son côté, elle couvrait des pages de son écriture, et toutes ses lettres restaient sans réponse. La santé de son oncle était chancelante. Si elle l'eût osé, elle l'eût prié d'envoyer un de ses gens à la recherche des nouvelles de Silfrid. Dans ses appréhensions, elle le voyait malade, étendu sur un lit de souffrance. Ses chagrins, mal dissimulés par la sérénité apparente de son visage, échappaient peu aux

regards. Celui qui les causait par son silence, semblait seul les ignorer. Mais, un jour, M. de Clairvaux, arrêtant l'orpheline dans l'antichambre commune à leurs appartements, eut le courage d'interroger sa douleur. Le baron avait déjà conquis sa confiance; bien que de fraîche date, l'amitié qui les unissait avait le sacrement d'une estime réciproque, et la jeune fille laissa tomber de ses lèvres le secret de sa tristesse. Pour l'honnête gentilhomme ce n'était guères qu'un aveu. « Eh bien, reprit-il, puisque vous avez l'appro-« bation de votre oncle, donnez-moi l'adresse de « ce brave garçon et, avant vingt-quatre heures, « vous aurez de ses nouvelles, ou j'y perdrai « mon nom. »

Le lendemain arriva sans que M. de Clairvaux eût pu apprendre, à l'hôtel de Silfrid, autre chose que ce qui est déjà connu du lecteur. Toutes les conjectures du comte et du baron se résumèrent dans la présomption du retour de ce jeune homme en Picardie. Berthe soupira. Retenues au bord de ses paupières pendant qu'elle était en présence des deux amis, ses pleurs se frayèrent plus tard un passage. « Il ne me rend « pas justice, se disait-elle; ne sait-il pas que je « l'aime? Ne devait-il pas compter sur ma foi,

« comme je suis pleine de confiance dans la « sienne?... Il faut que j'écrive à Rozières ! » Et elle plaça son écritoire sur ses genoux. Le baron se chargea de jeter, le soir même, sa lettre à la poste.

L'intérêt, porté par la comtesse Hortense à sa nièce, s'était sensiblement refroidi. L'éclat du succès que cette dernière avait obtenu, avait fini par lui nuire auprès de madame de Saint-Méran ; celle-ci, un moment éblouie de ce succès, mais toute occupée de ressaisir, à force d'art, une beauté et une jeunesse dont elle ne possédait plus que les restes, s'affligeait que, sans art, on pût être jeune et belle à ses côtés. Déjà les hommages, auxquels elle était accoutumée, changeaient de direction. Ils ne s'arrêtaient un moment auprès d'elle, que pour se reporter sur une tête qu'un dix-huitième printemps venait d'embellir. Elle le voyait, elle en souffrait ; et ne pouvait le pardonner à l'innocente créature qu'elle accusait en secret de ce grand crime, au lieu de l'imputer, avec plus de justice, à cette loi suprême qui, pour tous les êtres animés, a marqué des phases d'accroissement et de décadence. Après s'être épanouie, la rose ne laisse pas d'exhaler son parfum ; le soleil d'hiver réchauffe

encore la campagne sur laquelle il ne projette que des rayons obliques. Tout ce qui respire, tout ce qui végète passe d'une manière insensible de la jeunesse à la caducité : mais, il faut l'avouer, sous ce rapport, la femme a été assez sévèrement traitée par le Ciel. Après l'avoir dotée de mille charmes, après lui avoir accordé la fraîcheur et les grâces qui deviennent, pour elle, un trésor de séductions, presque toujours la nature les lui ravit inopinément. Une maladie, une couche lui enlèvent ces dons qui faisaient sa gloire; et trop souvent elle perd, avec eux, son bonheur. L'être humain est resté avec toutes ses peines, toutes ses sollicitudes, sans leur contrepoids : la femme adorée a disparu! Destinée à plaire aux sens, elle n'a plus les conditions de sa vie. L'année n'aura pour elle que deux saisons; elle passera rapidement à la dernière. Ainsi la plante, à la tige déliée, qui ouvrant le matin ses brillants calices, arrêtait les pas du voyageur, en sera dédaignée le soir, quand l'haleine d'un jour brûlant aura flétri sa corolle.

C'était une nécessité à laquelle la comtesse Hortense ne voulait pas se soumettre; au moins de tout son pouvoir elle cherchait à en reculer le moment. Le voisinage de Berthe lui était devenu

importun ; chaque regard d'un homme dirigé vers cette jeune fille, chaque parole qu'on lui adressait, quand elles étaient à côté l'une de l'autre, lui semblait un vol dont elle avait le droit de se plaindre. Toutefois Berthe n'avait aucun tort à se reprocher : sa beauté était son crime; son amabilité en faisait chaque soir une relapse dans le salon, où, sans qu'elle les désirât, les hommages venaient la chercher. L'éloigner, après l'avoir appelée à Paris, ne se pouvait; il n'y avait qu'un moyen de l'écarter, c'était le mariage. Mais après avoir épuisé ce qu'il y a de plaisirs à acheter par une grande fortune, ce qu'il y a de forces dans la vie pour les goûter, il était possible qu'on s'avisât de reconnaître un jour l'enfant dans laquelle on ne voyait plus qu'une rivale. Il fallait donc que, pour l'époque des regrets dont est suivie une beauté éclipsée, on s'assurât encore une jouissance d'orgueil par l'établissement titré de l'orpheline. C'était la sacrifier deux fois, puisqu'on connaissait son attachement pour l'honnête jeune homme qu'il s'agissait d'éconduire, en dépit de la protection du comte; mais l'égoïsme n'a jamais fait entrer dans ses calculs que ce qui lui est personnel, et la comtesse Hortense calculait parfaitement. Sa résolution était prise : le choix d'un gendre seul l'embarrassait.

Tandis qu'occupée de ce réglement de compte, où tout était chiffre pour elle et zéro pour autrui, elle se livrait au travail de la réflexion, le marquis de Fernaze entre dans son boudoir; il approche de la causeuse sur laquelle elle reposait nonchalamment assise. Il se jette à ses pieds et, lui baisant la main, il lui demande sa nièce en mariage.

A cette parole inattendue, la comtesse témoigne d'abord sa surprise. Le dépit se manifeste ensuite dans ses traits altérés, il transpire dans le son de sa voix, il éclate dans ses reproches. C'est un attentif qu'elle va perdre, c'est un adorateur qui se détache de son char pour recevoir d'autres chaînes, pour les attendre d'elle-même et les porter dans sa propre maison! La proposition est outrageante. Les yeux de madame de Saint-Méran se dessillent, au moins elle le croit. Elle se rappelle que depuis la fatale soirée de Versailles, le marquis redoublait de prévenances auprès de Berthe. Ignorant que tantôt M. de Fernaze était repoussé par un accueil glacial, que tantôt ses protestations les plus vives avaient le sort réservé aux lieux communs de la galanterie, elle va jusqu'à soupçonner d'une perfide connivence sa nièce dont depuis quelque temps

on ne lui apporte plus de lettres. Elle se croit fondée à l'accuser de dissimulation, tandis que la malheureuse orpheline, importunée de cette vile recherche, s'abstenait d'une confidence dans laquelle sa tante n'eût probablement vu qu'une insulte faite à des appas sur leur déclin.

Le marquis, en se montrant presqu'indifférent pour Berthe, eut l'adresse de ne pas cacher la répugnance qu'il avait inspirée à cette jeune fille. C'était un coup de maître, et il n'eut garde de le manquer. L'évènement prouva qu'il avait frappé au but. La discussion fut vive. Des paroles piquantes furent échangées. Bientôt le diapason des voix descendit d'un degré; des reproches, on passa aux larmes; d'une part, on s'appuya sur la nécessité de ne pas laisser s'éteindre un nom illustre; on ne présenta l'union projetée que comme une affaire de convenance affranchie de tout sentiment, un lien de plus à serrer avec une famille respectable; de l'autre, on s'attendrit, on pardonna; on se fit de mutuelles excuses de concessions en concessions et la paix fut conclue. Mais, ainsi que les ministres des puissances belligérantes la signent toujours aux dépens des petits états neutres dont ils disposent, la pauvre nièce devait en payer les frais. Encore n'en fut-elle

qu'un peu plus détestée de la comtesse, qui avait à pardonner ce que son sexe ne pardonne jamais. Madame de Saint-Méran venait d'apprendre que la femme désireuse de recueillir des hommages par-delà le terme irrévocablement prescrit à ses attraits, doit se garder de placer à ses côtés une compagne jeune et jolie. Il y a tout à parier que, si dans ce moment il eût été question de laisser l'orpheline dans son village, ou de l'en tirer, Rozières eût conservé la jeune fille qui en était la gloire, et Silfrid sa fiancée.

Tout cela est déplorable, tout cela contriste l'âme et désenchante la vie. Mais, par malheur, tout cela était dans les temps où notre récit a pris sa place. Un grand seigneur se voyait ruiné : il était tout simple qu'il cherchât à relever sa fortune. Une riche succession à recueillir, une dot considérable à jeter à des créanciers avides, étaient des arguments à l'ordre du jour. Peut-être se fortifiaient-ils de la possession d'une belle femme, qu'on en fût aimé ou non, qu'on eût ou non, pour elle, quelqu'attachement. Ne suffisait-il pas à la vanité d'un époux, de la produire, une ou deux fois, dans une cour dissolue? On se devait ensuite une liberté réciproque. Les faits venaient à l'appui de la morale : on

n'avait pas oublié qu'avant même le retour du jeune et célèbre auxiliaire des Américains, la société, qui préparait un dissolvant à sa rigidité républicaine, lui donnait par avance une maîtresse dans la personne de la brillante marquise de Simiane. Le marquis de Fernaze vivait donc de la vie commune. Notre calque est fidèle, et le siècle avait pourvu à ce qu'il nous fût difficile de calomnier.

Déjà la comtesse de Saint-Méran ne se faisait accompagner que rarement de Berthe, dans les soirées auquelles toutes deux étaient invitées; et Berthe ne s'en plaignait pas, car elle partageait le temps qui lui était rendu, entre l'étude et la conversation toujours instructive de son oncle. Pour que cette manière de se conduire ne ressemblât pas trop à un abandon, l'orpheline n'était point oubliée dans les courses du matin, presque toutes destinées à des emplettes. En effet, la voiture stationnait pendant des heures à la porte des plus riches magasins de la capitale. Là, madame de Saint-Méran recueillait encore, même à côté de sa fille, une assez forte dose de cet encens dont elle était avide, mais qui allégeait d'autant sa bourse. Le marchand parisien ne manque pas plus d'adresse que celui des autres

pays. Il sait qu'une flatterie adroite, adressée aux chalands, ajoute à la valeur de la marchandise et par conséquent à son prix. Quand on voyait descendre de la calèche deux femmes élégantes, bien que d'âge différent, « C'est la rose et son bouton, » disaient assez haut, pour être entendus, les commis et les demoiselles de comptoir. Si la comtesse essayait un chapeau chez mademoiselle Bertin, et qu'il semblât lui déplaire, « Vous avez raison, madame, s'écriait-on; mais « je gage qu'il ira parfaitement à mademoiselle « votre sœur. » Autre tactique : quand, rue Vivienne, la comtesse était assise dans les superbes salons de Nourtier, pour y choisir des étoffes, que de fois on la dégoûtait de son propre choix, en lui faisant remarquer qu'une telle robe n'était pas d'*habillé* pour une jeune femme! Que de fois l'adroit vendeur, laissant tomber à larges plis de sa main une pièce de soie et la drapant sur l'aune, de manière à en faire jouer les reflets pour obtenir une décision favorable, fortifiait cette éloquence de comptoir des paroles suivantes, qui s'adressaient à Berthe toujours étonnée de les entendre! « Dites donc, madame, à votre « amie, que ce satin broché lui irait à ravir! A « une forte taille, j'en conseillerais bien un autre;

« mais les fonds clairs vous conviennent, mesdames, également à toutes deux. Dans le moment, « c'est ce qu'il y a de mieux *porté*. » Et sur un signe approbatif, on commençait l'aunage.

Ainsi l'habile marchand ne craignait pas d'ajouter aux années de la plus jeune, ce qu'il dérobait généreusement à celles de sa compagne. D'un coup-d'œil il avait deviné le faible de la comtesse. On eût été tenté de croire qu'il l'avait soumise à une étude physiologique. Il n'en était rien. Vingt fois par jour, avec des variantes, il trouvait l'occasion d'appliquer sa théorie, et toujours avec succès.

Berthe ne laissait pas de nourrir une vive douleur qu'elle épanchait ingénument dans ses entretiens avec son oncle, et quelquefois en présence du baron de Clairvaux, pour lequel les rigueurs d'un hiver qui durait encore, avaient prolongé l'hospitalité offerte par un ami; ces moments avaient au moins leur douceur. Il n'en était pas ainsi de ceux que cette jeune personne passait solitairement dans sa chambre. Son goût pour la musique s'était affaibli, ou ne lui inspirait que des chants mélancoliques. Elle ne pouvait toujours lire, à moins que ce ne fussent les lettres de Silfrid; écrire, à qui? Qu'était devenu le pro-

tecteur de son enfance? L'aimait-il toujours? ou plutôt existait-il encore? Son désespoir ne lui aurait-il pas donné un conseil funeste! Pensée affreuse, bientôt repoussée par la conviction que Berthe avait des sentiments religieux de son jeune ami! Cependant, toutes ces craintes, toutes ces inquiétudes glaçaient le sang de l'orpheline dans ses veines, ou le refoulaient vers son cœur, devenu alors le sanctuaire de son existence comme il l'était de son amour... Les larmes seules lui procuraient un soulagement, heureuse encore de pouvoir pleurer! Ses yeux étaient obscurcis de celles qu'elle venait de répandre, lorsqu'un matin, sur les dix heures, on lui annonça qu'un ecclésiastique demandait à la voir. En même temps, celui-ci entra; c'était Silfrid.

XV.

UNE VISITE, L'AMOUR D'UNE FEMME. LA HAINE D'UNE AUTRE.

Convaincu des obstacles que rencontrerait son union avec mademoiselle de Saint-Méran, dé-

chiré de regrets, mais décidé par un sentiment d'honneur, le jeune Grévin crut devoir mettre un terme à une lutte qu'aucun succès ne semblait favoriser. Une lettre, déjà de vieille date, lui avait été donnée pour l'abbé Émery, par le curé de Rozières, ancien ami de ce respectable prêtre. Armé d'une résolution forte, Silfrid se présenta devant ce supérieur général de la congrégation de Saint-Sulpice. Il en fut écouté attentivement; une douce piété parut même sympathiser avec sa douleur.

« Je vous attendais, lui dit avec bonté le chef du premier séminaire de la capitale. Votre oncle m'avait déjà prévenu de votre arrivée à Paris. Je ne suis pas fâché que vous ayez passé quelques mois à étudier ce séjour; vous le connaissez, vous savez actuellement, mon ami, que vous renoncez à beaucoup moins qu'on ne le suppose ordinairement. En contrariant une affection pleine d'innocence par une situation nouvelle, en créant une grande distance entre vous et votre fiancée, le Ciel a montré qu'il avait sur vous des vues particulières. Il a parlé, mon pauvre ami, et vous n'avez pas été sourd à sa voix. Soyez-en certain, ce sacrifice trouvera sa récompense... Au reste, je ne vous cacherai pas que le bruit de vos

succès littéraires est venu jusqu'à nous... Voilà les athlètes dont nous avons besoin pour les combats que nous aurons à soutenir contre l'impiété; car des temps de rigueur s'approchent, et vous nous aiderez à en porter le poids.

« Revenez dans deux jours, mon cher Silfrid! Je laisse encore ce temps à vos réflexions, car après avoir mis la main à la charue, il ne faut plus regarder en arrière. Ensuite vous commencerez une retraite, à la suite de laquelle nous aurons une ordination, et vous y recevrez les quatre ordres mineurs avec la tonsure. »

Le supérieur de Saint-Sulpice se félicitait d'une acquisition, dont il savait le prix. Sur les plus faibles indices, les hommes d'une forte étoffe devinent leurs pareils. Silfrid avait été recommandé par son oncle à l'abbé Émery; mais l'entretien assez long auquel il venait de prendre part, avait été pour lui la plus puissante des recommandations. C'est avec le costume rigoureusement imposé aux jeunes ecclésiastiques, qu'il était sorti du séminaire. Il voulait revoir encore une fois Berthe. On connaît quelques-uns des motifs de cette visite. Ils prenaient leur source dans un cœur généreux : il en était un autre que l'on cessera bientôt d'ignorer.

Mademoiselle de St-Méran était seule. Son oncle et sa tante venaient de sortir, afin de traiter de la vente d'une terre, pour laquelle on leur avait fait des offres supérieures au revenu capitalisé. A peine entré dans la chambre de sa pupille, M. Grévin perdit une partie de son assurance. Il trembla, pour la première fois, devant la jeune fille qui avait si souvent reçu ses leçons. Berthe cessant d'esquisser un paysage, auquel elle accordait une médiocre attention, allait se lever avec le dessein de présenter un siége à l'ecclésiastique qu'on lui avait annoncé; mais à la vue du visage pâle de Silfrid, de ses joues creuses, de la coupe circulaire de ses cheveux et du rabat qui tombait sur sa poitrine, une force insurmontable la retint à sa place. Le crayon échappa de sa main, son regard fixe, ses traits frappés d'une sorte de stupeur, révélèrent une angoisse mêlée d'effroi. Ce jeune homme, vieilli avant le temps, avec sa longue soutane ceinte d'un cordon de laine noire, debout, immobile, le dos appuyé au chambranle de la porte, et venant sans doute lui apprendre qu'après avoir renoncé au monde, il renonce à son amour, avait pour elle tous les caractères d'une apparition funeste. Quelque saisissante que fût celle-ci pour son imagination, elle l'eût préférée à la triste vérité dont

elle acquit la certitude, quand cette figure, naguère si belle, aujourd'hui marquée du sceau de la douleur, s'avança de deux pas en lui adressant ces paroles : « Mademoiselle, après avoir été repoussé de cet hôtel par les froideurs marquées de votre tante, froideurs qui ont encouragé d'autres arrogances encore plus intolérables, après que toutes mes lettres, depuis six semaines, ne m'ont pas mérité un mot de votre main, j'ai voulu vous dire un dernier adieu... J'avais aussi à vous remettre la réponse du bon Harriot au billet que vous lui avez écrit; mon oncle l'avait comprise dans un envoi de papiers réclamés par ma nouvelle détermination... Hélas ! je n'ai que trop attendu à me rendre aux avis sévères qui m'étaient donnés ! Oublié de tout le monde.... »

A ces mots, prononcés d'abord d'une voix grave, mais qui s'était attendrie par degrés, mademoiselle de Saint-Méran retrouva toute son énergie. Elle se leva, marcha rapidement vers le jeune homme, reçut d'une main la lettre qui lui était présentée, et pressant fortement de l'autre le bras de Silfrid, elle lui dit avec un accent qui se ressentait de sa vive émotion :

— « Ingrat ! qui vous a donc oublié ? Parlez ! est-ce Berthe ? »

— « Non, répondit, M Grévin. Non, je n'ai

jamais cru que vous me banniriez de vos souvenirs ! J'ai supposé seulement, ou que vous aviez obéi à des ordres, ou (pensée bien moins amère!) que vous étiez circonvenue, gênée dans votre liberté. C'est ainsi que j'ai interprété votre silence... J'ai souhaité en acquérir la conviction, avant de me consacrer au service des autels. Mon sacrifice en sera peut-être plus pénible.... Mais au moins, s'il m'est interdit de vous aimer, mademoiselle de Saint-Méran n'aura rien perdu dans mon estime. C'est pour entendre un mot, un seul mot de votre bouche, que j'étais venu; Berthe, vous venez de le prononcer : je vous en rends grâces, cela me suffit. »

Silfrid allait se retirer, Berthe le retint par le bras, le condusit à un fauteuil, en prit un autre et s'assit à ses côtés. Alors eut lieu un entretien, dans lequel se déroulèrent les événements dont le lecteur a déjà pris connaissance. L'orpheline ajouta :

— « Vous le voyez, j'ai souffert aussi; mais vous, Silfrid, qu'avez-vous fait? si j'interroge ce costume, que me répondra-t-il ?...Est-ce que vous ne voulez plus que Berthe soit à vous? Pourquoi, sans me consulter, avoir pris une pareille détermination? »

— « Le pouvais-je? J'écrivais, personne ne me

répondait. En recevant mes lettres, votre femme de chambre m'assurait que vous vous étiez engagée envers votre tante à ne plus entretenir de correspondance avec moi. Je voulais vous voir, on vous disait toujours sortie ou chez la comtesse. Aujourd'hui même, quoique ni M. ni madame de Saint-Méran ne soient à l'hôtel, je suis certain que mademoiselle Olivier ne m'eût pas laissé pénétrer jusqu'à vous, si mon nouvel habit n'avait été pour elle une cause d'erreur. Cependant, malgré ma répugnance à y recourir, je n'avais pas négligé les moyens en usage pour m'assurer de sa part un peu de bonne volonté; je m'y croyais autorisé par l'approbation de votre oncle. »

— « Eh bien, il fallait le demander! Il vous eût tout expliqué. »

— « C'est ce que j'ai fait : il était sans doute compris dans la consigne. »

— « Alors, pourquoi ne pas vous adresser à l'excellent baron de Clairvaux qui vous aime, qui vous estime? A ma prière, il a été vainement vous chercher à votre hôtel. Il vous eût conseillé, et nous nous fussions entendus. »

— « Mon aimable écolière ne voit donc pas que tout était conjuré contre moi dans cet hô-

tel. Il est habité par une personne dont la main pèse plus, sur vous et sur votre destinée, qu'il ne vous semble. »

— « Mon grave instituteur ne sait donc pas que les droits, conférés par une simple alliance, ont des bornes?... Mais vous avez manqué à vos engagements, Silfrid! Cela n'est pas bien, mon ami! La veille de mon départ pour Paris, quand, arrêté devant la porte de l'église de Rozières, vous m'eûtes parlé de votre intention d'entrer dans les ordres, ne vous ai-je pas dit, au moment de franchir l'enceinte funèbre : *Attendez!* Nous marchâmes ensuite quelque temps en silence, et, en me quittant dans le sentier qui conduit à la ferme Harriot, vous me fîtes la promesse que vous demandaient mes seize ans; la lune brillait au ciel, la dixième heure sonnait à l'horloge du village; eh bien, vous n'avez pas *attendu!* »

— « Il est vrai, Berthe, ce mot plein de charme était sorti de votre bouche. Il a été mon espoir; il m'a soutenu, je m'en suis nourri et, pendant six grands mois, il a été ma seule pâture; mais la volonté de votre tante s'est manifestée contre moi. Ses nobles amis m'ont poursuivi de leurs sarcasmes, de leurs dédains : vous savez si je puis endurer des dédains!... Et puis vous

avez eu des succès si éclatants qu'ils ont mis, entre nous, une distance infranchissable... »

— « Jamais je ne me suis affligé des vôtres. Ils ont réjoui mon âme ; j'en étais fière. Demandez à mon oncle s'ils ne faisaient pas ma gloire, après chacune de ces soirées, où vous forciez les suffrages à se ranger de votre côté ? »

— « Au moins ceux-là pouvaient nous rapprocher. »

— « Cruel ami ! mieux instruit que vous ne l'êtes, vous sauriez que ceux qui vous font tant d'ombrage, ont été pour moi une source de tribulations ; vous me plaindriez, au lieu de m'accuser. Je suis lasse de cette vie de contrainte qui, pour vous semblèr semée de fleurs, n'en est pas moins hérissée d'épines. Ah ! ramenez-moi à Rozières ! Reconduisez-moi dans les riantes prairies de Sept-Monts, et je serai encore une fois heureuse ! »

— « Est-il bien vrai, Berthe ? Tout espoir de bonheur ne serait donc pas anéanti pour moi ! »

— « Alors, vous ne seriez pas irrévocablement engagé ! dites-le, Silfrid ! que cette parole sorte promptement de votre bouche ! je vous le demande en grâce... »

— « Ce n'est qu'au sous-diaconat que les vœux prennent le caractère de sacrement; jusque là ils ne sont pas obligatoires. »

— « Vous n'êtes donc pas sous-diacre? »

— « Non, ma charmante amie! »

— « Eh bien, le Ciel en soit béni! Je vous dirai une seconde fois, et j'espère que vous ne l'oublierez pas : *Attendez.* »

L'âme entière de Berthe était passée dans ce mot, qu'elle prononça avec toute la mélodie de sa douce voix. Silfrid, ému jusqu'aux larmes, et serrant entre ses mains une main qu'on ne disputa point ensuite à ses lèvres brûlantes, répondit : « *J'attendrai.* » Cet entretien avait duré deux heures. Le jeune Grévin allait s'éloigner, déjà son doigt pressait le ressort de la porte, quand un souvenir le rappela vers mademoiselle de Saint-Méran, dont il affligea le bon cœur par les paroles suivantes :

« Je crains que la lettre de l'honnête et respectable Harriot ne vous dissimule une partie de la situation de votre chère nourrice. C'est ce qui me décide à vous en prévenir. Mon père, qui de temps en temps lui fait des visites, en désespere. De mal caractérisé, il ne lui en connaît pas. Mais elle dépérit insensiblement. Chaque jour est signalé pour elle par une réduction de forces.

Déjà, elle ne descend plus le perron du manoir. Sans cesse elle parle de vous. Elle prétend qu'elle ira vous voir à Paris, puisque vous ne venez pas la voir à Rozières. Chacun sait qu'elle en ferait vainement l'essai.. Vos lettres sont la seule joie à laquelle son cœur puisse s'ouvrir : elle les lit et relit à mon père, à mon oncle; elle montre à tout le village les présents que vous lui envoyez...

« Berthe, connaissant votre attachement pour cette brave femme, j'ai pensé qu'il valait mieux vous avertir de l'imminence de cette perte, que de la laisser vous frapper à l'improviste. »

Après ces mots, qui comme un nuage vinrent altérer la sérénité rendue au cœur de mademoiselle de Saint-Méran, le séminariste descendit les degrés en hâte pour retourner plus tôt à Saint-Sulpice. Tout en suivant ses études, il se proposait d'attendre dans cette maison que les événements, par une couleur plus décidée, lui traçassent une règle de conduite. La voiture du comte était rentrée; la comtesse venait de mettre le pied à terre à l'instant où Silfrid sortait de l'hôtel; elle le reconnut et lui lança un regard où le mécontentement le disputait au mépris. Le jeune Grévin la salua avec une dignité froide; blessé d'un injuste traitement, il n'en fut que mieux affermi

dans la résolution de disputer son amante à cette femme hautaine.

Tel fut le mot d'ordre que dans le premier moment il reçut de son amour-propre irrité; mais seul avec lui-même il envisagea plus froidement sa situation. Le récit, fait plus d'une fois en sa présence par son père de ce qui s'était passé à la tour de Sept-Monts, les souvenirs du couple Harriot rapprochés des aveux du comte, se réunissaient dans son esprit pour jeter un vrai jour sur la naissance de mademoiselle de Saint-Méran. S'il se demandait comment cette jeune personne, unique héritière d'une maison illustre, vivait pourtant en orpheline sous le toit paternel, s'il avait quelque peine à s'expliquer ce fait, il ne pouvait révoquer en doute la nature des liens qui unissaient Berthe et la comtesse. Cette pensée surgissait devant lui comme un spectre toujours prêt à le repousser dans ses désirs et dans ses tentatives. Alors, se frappant le front de sa main ouverte, il s'avouait avec amertume la difficulté de soustraire un fille à l'autorité de sa mère. L'oserait-il seulement quand il en aurait le pouvoir? Dans la supposition où sa fiancée appartiendrait à la classe la plus infime du peuple, lui homme d'honneur, voudrait-il la ravir violemment à la

femme qui aurait le droit sacré de la réclamer comme le fruit de ses entrailles ? Ici, combien même les positions étaient différentes ! Berthe serait encore long-temps mineure : on le croirait coupable de séduction ! Pourvue déjà d'un nom illustre, elle pouvait compter sur un riche héritage ; il serait accusé de prétendre avilir l'un, de convoiter l'autre ! Dans un tel soupçon, il y avait de quoi révolter son orgueil et plus qu'il ne fallait pour faire bouillonner son sang dans ses veines. Un père acquiesçait : soit ; resterait encore à savoir si une mère n'est plus rien quand il s'agit de son enfant?.. Mais, ce saint nom de mère, puisqu'elle ne le prend pas, puisqu'elle le dédaigne, peut-elle équitablement s'en prévaloir ? de quel droit en exercerait-elle l'autorité ?... C'était là une dernière question que s'adressait Silfrid; c'était aussi celle dans laquelle se réfugiait son espoir, comme dans un sanctuaire, dont il eût voulu se prouver l'inviolabilité... Ainsi sa raison flottait incertaine. Oh ! comme il était cruel le combat élevé dans son sein, entre l'honneur et l'amour, après le doux rapprochement dont nous venons de rendre compte ! Car l'imagination, les yeux, le cœur, et tous les sens du séminariste étaient encore pleins de la présence de cette jeune per-

sonne qui, entourée d'un luxe brillant, belle de ses charmes naturels, comme de l'élégance et du bon goût de sa toilette, était venue lui dire en propres termes : « Silfrid, je suis toujours pour « vous l'orpheline de la ferme Harriot ; voulez-« vous être à moi, ainsi que je veux bien être « à vous ? »

Dans sa candeur innocente, Berthe n'était pas agitée des mêmes scrupules. Elle raisonnait d'une autre façon, sans aucun murmure de sa conscience. Mal vue de la comtesse, se sentant sans cesse repoussée par elle, se croyant le droit de se plaindre d'un pareil traitement puisqu'elle ne l'avait pas mérité, souhaitant même sortir de la superbe captivité où elle était fatiguée d'obsessions odieuses, elle se jugeait fort peu redevable envers la femme à laquelle il plaisait d'ordonner, sous le nom d'une étrangère, ce qu'avec un autre titre elle eût été peut-être en droit d'obtenir. La cause petite et futile d'un changement dans les manières de la comtesse, n'était point échappée à la sagacité de Berthe. Fille ou non de madame de Saint-Méran, elle n'y voyait qu'une rivalité de femme, inexcusable chez une mère, dans tous les cas peu digne d'une maîtresse de maison. Assez généreuse pour ne pas s'en plain-

dre, elle n'était plus attachée à ce genre d'existence, que par la tendre affection dont elle était pénétrée pour son oncle. Aussi, la visite de Silfrid avait rempli son cœur d'une paisible joie qui animait encore ses traits, quand elle parut aux yeux de sa parente rentrée à l'hôtel.

La neige ayant enfin cessé de couvrir la terre de la couche épaisse qu'elle y avait amassée, Berthe, pendant le dîner, demanda la permission d'aller passer deux ou trois jours à Rozières, auprès de sa bonne nourrice dont la santé lui causait de l'inquiétude. Le comte, qui n'y vit aucun obstacle, parlait déjà de préparer la calèche et d'enjoindre à madame Desfeux de se disposer à accompagner mademoiselle de Saint-Méran pendant ce voyage. Il donna même de justes éloges au bon cœur de sa nièce. Son épouse qui, dans ce projet, ne vit qu'un moyen de mieux s'entendre avec Silfrid, ne fit aucune objection. Elle demanda seulement que l'exécution en fût différée jusqu'à la fin du mois de mai, dans lequel on venait d'entrer, époque, remarqua-t-elle, où les routes seraient plus sûres et la campagne beaucoup plus agréable, puisqu'en se prolongeant avec une rigueur sans exemple, l'hiver avait retardé tout épanouissement de feuilles et

de fleurs. On convint de ces dispositions.

La comtesse dissimulait. Plusieurs jours s'écoulèrent, pendant lesquels elle eut des entretiens secrets avec le comte de Fernaze. Dans les paroles qui leur échappaient et jusque dans leurs gestes, il y avait quelque chose de mystérieux, dont Berthe s'alarmait sans en pénétrer la cause. Elle communiqua ses craintes au comte, qui, après avoir épié les démarches de tous deux, crut devoir la rassurer. Une promesse de constante protection fut renouvelée par lui à l'orpheline; et le temps, qui continuait de marcher, dans les journées subséquentes n'amena aucun événement extraordinaire à l'hôtel de Saint-Méran.

Silfrid avait eu le bonheur de revoir une seconde fois sa charmante élève en présence de son oncle. Enivré d'amour, il avait repris la route de Saint-Sulpice, après la nuit close. Rentré au séminaire, il trouva chez le concierge un billet nouvellement déposé à son adresse. L'écriture lui en était inconnue, mais les caractères en étaient fraîchement tracés; le cachet armorié exhalait encore le doux parfum d'une cire odorante, et la forme donnée au papier annonçait qu'il venait de sortir des mains d'une femme. Il y avait là de quoi exciter la surprise de M. Gré-

vin qui, après la correspondance dont Berthe le favorisait assez rarement, n'en désirait aucune autre de cette nature. Toutefois, avec un sourire presque imperceptible, dont il est difficile que se défende un jeune homme auquel parvient un tel message, il monte à sa chambre, allume sa lampe, déchire l'enveloppe, déploie le billet parfumé et lit. Sa vue se trouble, ses genoux chancèlent sous lui, et le papier tombe de sa main. Voici textuellement ce que celui-ci contenait :

Paris, 19 mai 1789.

« Je ne vous aime pas, monsieur, vous le savez ;
« mais j'ai confiance dans votre honneur. C'est
« à lui que je livre un secret auquel j'attache de
« l'importance : je suis la mère de Berthe, et, à
« ce titre, je vous défends de songer à elle.

De la Chataigneraye, C^sse de Saint-Méran. »

Revenu du choc auquel il avait succombé, en proie à une immense douleur, mais dominé par un irrésistible ressentiment, Silfrid se saisit d'une feuille de papier, trempe une plume dans l'encre, et trace ces mots d'une écriture précipitée :

Ce soir, 19 mai 1789.

« Madame,

« Je ne vous estime pas, vous le savez. Je ne « féliciterai point l'aimable et vertueuse créature « à laquelle vous donnez le nom de votre fille; « mais, au titre que vous prenez, vous serez « obéie en ce qui la concerne.

« J'ai l'honneur d'être, avec le respect dû à l'é- « pouse de M. le comte de Saint-Méran,

« Votre très-humble serviteur,

« SILFRID GRÉVIN. »

Cette lettre pliée, cachetée, reçut sa suscription et fut jetée dès l'instant à la petite poste. Celui qui l'y porta, marchait sans s'en apercevoir, regardait sans discerner aucun objet, écoutait sans rien entendre. Il regagna sa cellule avec le transport au cerveau. Que d'espérances renversées! que de doux projets anéantis! Mais ce n'était pas le seul coup que la comtesse voulût frapper dans la même soirée.

Depuis quelque temps, Berthe, bien qu'invitée partout, accompagnait peu madame de Saint-

Méran dans les fêtes où les charmes d'une nièce à son aurore devaient éclipser ceux d'une tante qui touchait à son couchant. D'une humeur devenue accorte, sans qu'on en connût la cause, la comtesse engagea son mari et Berthe à la suivre aux Bouffes, d'où ils partiraient ensemble pour le souper de la marquise de Montesson. Elle montra l'invitation qui comprenait tous les trois, et s'accusa avec une repentance pleine de grâce, de l'avoir oubliée. On se rendit à des désirs aussi agréablement exprimés, le comte, d'autant plus volontiers que l'éternel marquis de Fernaze n'accompagnerait pas la famille. La soirée fut agréable; les Bouffes jouèrent parfaitement dans le *Roi Théodore;* le souper de la marquise fut délicieux; l'orpheline reçut des hommages auxquels elle attachait peu de prix et que la comtesse ne parut pas lui envier. On revint à l'hôtel. Il était trois heures après minuit, et les femmes de chambre se hâtèrent de déshabiller leurs maîtresses, pour se livrer au sommeil qui, plus que de coutume paraissait charger leurs paupières.

XVI.

TRAHISON.

Vêtue de son manteau de nuit, debout devant le trumeau de la cheminée, Berthe, avant de se déchausser, soin dont elle eût regretté de ne pas s'acquitter elle-même, disposait ses beaux cheveux pour le lendemain; car, par de trop justes sujets de mécontentement, elle se dispensait depuis quelques jours de recourir au peigne de mademoiselle Olivier. Comme elle était ainsi occupée, elle vit dans la glace s'agiter le rideau de l'une de ses fenêtres. Présumant que la croisée était peu close (ce qui était vrai), elle marche dans cette direction pour réparer cet oubli; à peine s'est-elle avancée de quelques pas, que, franchissant le balcon auquel une échelle de corde était suspendue, un homme s'élance dans la chambre, et se place entre la porte et Berthe effrayée qui en a pris la direction. En même temps il se jette aux pieds de l'orpheline. Bientôt reconnu pour le marquis de Fernaze, des

paroles ardentes s'échappent de ses lèvres; c'était un mélange incohérent et assez graveleux de quelques phrases pillées dans la *Julie* de Rousseau et dans le *Faublas* de Louvet, dont les premiers volumes venaient de paraître.

Le débit ampoulé de ce pathos eut pour mademoiselle de Saint-Méran l'avantage de lui donner le temps de réfléchir sur sa situation. Tout effroi n'était pas dissipé, mais l'esprit était libre; et, si la surprise durait encore, au moins l'âme était rentrée en possession de son énergie naturelle. Dès ce moment, l'audacieux, qui violait aussi outrageusement l'asile du toit domestique, n'était plus à craindre; alors s'établit le dialogue qu'on va lire entre l'orpheline et le gentilhomme peu digne de ce nom. On remarquera que Berthe fut obligée d'y figurer; car, toujours aux genoux de cette jeune personne, le marquis la retenait par ses légers vêtements et l'empêchait de se porter vers la sonnette du trumeau de la cheminée ou vers celle de son alcove.

— « Vous ici! dit Berthe avec un accent de profonde indignation. Vous ici! monsieur, et à quelle heure, et par quelle voie!... »

— « Il le fallait bien, femme divine, puisque partout vous évitez ma présence, puisqu'il ne

m'est pas donné de vous faire connaître autrement le feu qui me consume! »

— « Vos feux m'importent peu, monsieur le Marquis; vous pouvez et vous savez très-bien les porter ailleurs. Relevez-vous, cessez de me retenir, et délivrez-moi de votre odieux aspect. »

— « Cruelle! reprit M. de Fernaze avec une fausse sensibilité, j'atteste que vous êtes la seule femme dont les charmes m'aient touché! Vos talents enchanteurs ont ravi mon âme... »

—« En ce cas, il ne me resterait qu'à maudire ce qu'il vous plaît de nommer mes talents. »

—«Vous ne me traiteriez pas avec cette rigueur, si un choix peu digne de vous, que jamais votre tante n'approuvera, ne vous prévenait contre un homme qui, avec sa main, vous offre un nom, une situation à la cour, et une considération que mademoiselle de Saint-Méran ne peut dédaigner. »

— « Insolent! répliqua Berthe, il vous appartient bien de sonder mon cœur et d'y chercher des secrets? Quel que soit son choix, qu'il soit contrarié ou non, sachez qu'il n'y aura jamais rien de commun entre nous! sachez que si je forme des liens, ils seront noués par une estime réciproque! Je veux épouser un homme d'hon-

neur : entendez-vous, monsieur? Laissez-moi !.. »

Elle articula ces mots d'un son de voix portée à son diapason le plus élevé ; et, au même instant, se dégageant des bras du marquis, elle s'élança vers les cordons de sonnette de sa cheminée. Sa main les agita tour-à-tour. L'un se rompit par la violence du choc, l'autre ne fut suivi d'aucun retentissement. Le marquis resté à sa place toujours à genoux, la regardait avec un sourire satanique.

— « C'est un guet-à-pens, c'est un infernal complot, s'écria la malheureuse orpheline; mais vous n'en recueillerez pas le fruit! »

Et poussant des cris perçants, elle s'avance vers la fenêtre restée entr'ouverte... Au son de cette voix connue, le baron de Clairvaux en robe de chambre, un bougeoir à la main, n'ayant pour vêtements que ceux dont la décence prescrit l'obligation, paraît à la porte qu'il a repoussée d'un coup de pied. Il a compris d'un seul regard la situation de Berthe, dont les mains levées vers le ciel imploraient ce prompt secours; et il s'approche vivement du marquis, sur l'épaule duquel il pose un bras qui n'a pas encore perdu sa vigueur.

— « Monsieur, lui dit-il, votre conduite est infâme! Bien m'a pris de ne pas être allé m'établir

chez moi ce soir, ainsi que je me le proposais. Il fallait un honnête homme de plus, pendant cette nuit, à l'hôtel Saint-Méran; et je rends grâce à la Providence de ce qu'elle y a arrêté mes pas.

« Calmez-vous, mademoiselle! Logé à l'aile opposée de cette maison, votre oncle n'a pu entendre vos cris : Dieu merci, j'étais plus près de vous ; mon sommeil est léger et il l'est davantage encore quand une honnête fille est en péril... Mais où est donc votre femme de chambre? A-t-elle avalé de l'opium?.. »

Repoussant ensuite le marquis stupéfait, de la même main qu'il lui avait appliquée sur l'épaule, il ajoute avec un accent qui tenait du dernier mépris : « Sortez, misérable! Vous voyez bien que vous n'avez rien à faire ici. »

M. de Fernaze, l'élégant, le brillant gentilhomme était attéré. Il n'y a rien de plus bas et de plus abject au monde, que l'insolence, quand elle se voit inopinément aux prises avec l'austère vertu ; aussi les traits du marquis étaient frappés de cette empreinte d'humiliation. Il se releva avec un honteux sourire dans lequel grimaçait une feinte gaieté, et se dirigea vers la fenêtre, dont les abords étaient libres depuis que Berthe s'était rapprochée de M. de Clair-

vaux pour se mettre sous sa protection. Le baron arrêta de la main le fugitif, en s'accompagnant de ces paroles :

«Monsieur le Marquis, nous n'exigeons pas que vous preniez cette route. Quoique vos créanciers soient à peu près les seuls qui pussent s'affliger de votre perte, je ne veux pas qu'il soit dit, demain matin, que le baron de Clairvaux vous a forcé de briser votre mauvaise tête sur le pavé. »

En même temps, il repoussait vers le milieu de la chambre le marquis qui essayait toujours de gagner la croisée. Mais en approchant du balcon, M. de Clairvaux y aperçut les crochets d'une échelle de soie; il entendit aussi en dessous de la croisée, des bruits de voix, au milieu desquelles il distingua celle du chevalier Duplessis. «Ceci est autre chose, » dit-il à l'instant. Sans plus de délibération il enlève l'échelle, la jette dans le foyer sur une braise qui la consume, de manière qu'il en reste à peine des débris; et, s'armant d'un second flambeau, qu'il prend sur la tablette de la cheminée, il se montre au balcon une bougie dans chaque main. De là, il s'écrie, d'une voix bien distincte et où domine l'accent d'une gravité ironique :

« Monsieur le chevalier, votre bon ami, le

marquis de Fernaze vous dispense de l'attendre plus long-temps dans la rue de Belle-Chasse avec vos bienveillants camarades. Nous serions fâchés de mettre en péril des jours aussi précieux. Il passera tout simplement par la porte. »

Sur ce dernier mot, il ferme la croisée. Se tournant ensuite vers le marquis immobile et livré à un état de stupeur par la tournure que prenait une tentative de laquelle il se promettait une autre issue, le baron lui dit, armé toujours de ses deux flambeaux :

« Monsieur voudra bien me suivre jusqu'à la porte cochère, je demanderai pour lui le cordon au suisse. Si monsieur le marquis est entré au milieu de l'obscurité de la nuit à l'hôtel Saint-Méran, il pourra se vanter au moins d'avoir été bien éclairé pour en sortir. »

Les seules paroles qui, dans le trajet, échappèrent au séducteur en désarroi furent celles-ci : « Vous abusez de ma situation, monsieur; mais « nous sommes de revue. » « Tout ce que vous « voudrez, monsieur le marquis de Fernaze, » répliqua le baron.

Après cette conduite, M. de Clairvaux, avant de rentrer dans sa chambre frappa doucement à la porte de Berthe, qui avait pris la précau-

tion d'en tirer la clef, et à travers la serrure, il glissa ce peu de mots :

« Dormez en paix, ma charmante et courageuse voisine! le renard a été enfumé dans son propre terrier. Demain, ou plutôt dans la soirée, nous causerons de tout cela ensemble. » « Grâces soient rendues à mon sauveur, » lui fut-il répondu d'une voix encore pleine d'émotion! Car c'est souvent quand le péril est passé, que la femme, qui a montré le plus d'énergie pendant sa durée, sent ses forces lui échapper et paie ainsi son tribut à la faiblesse d'un sexe que la nature n'a point armé contre les entreprises d'une volonté brutale et sauvage.

Tout était expliqué; le marquis de Fernaze ne s'était point flatté de l'espoir d'une séduction. Berthe avait contre lui une double défense; sa vertu et son attachement à l'ami de ses jeunes années. Il le savait, et l'issue probable d'une lutte qui n'était qu'une fausse attaque, destinée à en masquer une autre plus sérieuse, était entrée dans ses prévisions. Pénétrer par la croisée dans la chambre de mademoiselle de Saint-Méran, quelqu'accueil qu'on y reçût; après un laps de temps plus ou moins long, en sortir en présence de témoins apostés, était un vrai coup de maître. Les étourdis, parmi lesquels le seul chevalier

Duplessis était dans le secret du complot, eussent proclamé, dès le lendemain, le triomphe du nouveau Lovelace; et, victime d'un pareil éclat, mademoiselle de Saint-Méran était réduite à recevoir la main qu'on daignerait lui offrir, ou à passer ses jours au fond d'un cloître. Cet infâme projet vint échouer devant la courageuse sagacité du baron de Clairvaux. Mais tous les coupables n'avaient pas paru. Ceux qui n'avaient pas figuré dans l'expédition nocturne, n'étaient pas loin; et, si le sommeil ne les avait point surpris sous le même toit où l'on venait de tendre un piége à l'innocence, ils y veillaient pour en apprendre le succès. Il était en effet évident que les sonnettes qui dépendaient de l'appartement de Berthe, avaient été voilées de manière à perdre leur timbre. Mademoiselle Olivier seule devait être accusée de ce méfait, puisqu'elles aboutissaient à sa chambre. On ne pouvait se dissimuler davantage que cette précaution, comme celle de la fenêtre entr'ouverte, n'eût été prise par ordre, en l'absence de toute une famille entraînée avec intention au spectacle; et, pour en trouver l'auteur, ou la complice, malheureusement il fallait remonter à une plus noble tête.

Ces réflexions se succédèrent avec rapidité

dans l'esprit de Berthe. Elles l'agitèrent pendant les heures qui eurent à s'écouler jusqu'aux premiers rayons du jour. Les desseins perfides du marquis et les conséquences funestes dont leur exécution eût été suivie, lui apparurent dans leur énormité. L'orpheline frémit d'un danger qui n'était plus; le Ciel fut béni, trois fois béni; prosternée au pied de sa couche sans souillure, elle rendit grâces à cette providence qui avait veillé sur son honneur; sa prière innocente monta vers le trône de l'Éternel et y devint un hommage de gratitude, qui s'étendit sur le digne baron de Clairvaux. Silfrid, pour lequel on se félicitait doublement de s'être conservée pure et vertueuse, Silfrid ne fut pas oublié! Mais qu'eût-ce été si on avait connu le tourment auquel, à la même heure, il était en proie! Exaltée par cette nouvelle douleur, qui ne lui eût pas été uniquement personnelle, Berthe eût été capable alors de se jeter aux genoux de son oncle et de lui demander avec larmes, la grâce de retourner sans le moindre délai à Rozières, puisque, loin d'être pour elle une protection, son séjour à l'hôtel Saint-Méran l'exposait aux outrages.

Le soleil brillait déjà entre les persiennes; l'orpheline n'avait cherché aucun repos: la nature

n'en donne pas après de pareilles crises. Ses paupières rougies de pleurs ne s'étaient point closes; et dût-elle, en attendant le réveil du comte, passer tout le matin à écrire ou à chercher des consolations dans un livre de piété, tel que l'*Imitation de Jésus*, dont elle chérissait la douce morale, elle se décida à s'habiller. Sa coutume était effectivement de faire sa toilette en se levant, sans y rien changer de tout le jour, à moins de réception à l'hôtel ou d'invitation du dehors. Ce fut en ce moment qu'elle s'aperçut avec effroi de l'état où l'avait mise la lutte soutenue contre le marquis. Son manteau de nuit déchiré, son fichu de soie à terre, son sein à demi découvert et ses beaux cheveux servant seuls de voile à ses épaules, en réveillant tous ses souvenirs, alarmèrent sa pudeur. Elle s'en voulut presque d'avoir paru dans cette trop belle nudité aux yeux de deux hommes. Aussi, ne fût-ce que pour elle-même, elle s'empressa de réparer ce désordre.

Neuf heures sonnaient, lorsqu'à la grande surprise de mademoiselle de Saint-Méran, mademoiselle Olivier, la honte au front, vint annoncer que la comtesse, rarement visible avant midi, attendait chez elle sa nièce. « Vous direz à ma tante, répondit froidement Berthe, qu'elle

ne fait que prévenir mes désirs et que je vais me rendre à ses ordres. »

Madame de Saint-Méran reçut l'orpheline d'un air très-amical. Un livre satiné, tourné du côté des pages, à l'endroit où la lecture du soir avait dû cesser, une bougie brûlée jusqu'à la bobèche, se voyaient sur la table de nuit; une lettre ouverte était sur la courte-pointe. Le coude appuyé sur son oreiller, la tête inclinée sur le même bras, ganté jusqu'à la main qui servait d'appui à ce fardeau d'un aspect encore agréable, la comtesse débuta par ces paroles, dites d'une voix mielleuse :

« Eh bien! ma bonne, il y a eu cette nuit du bruit à l'hôtel; on vient de me tout raconter. Le marquis s'est permis un acte de démence, de vraie folie, que j'aurai beaucoup de peine à lui pardonner... »

« Dites un crime, madame! »

« Un crime, si vous le voulez; mais ne m'interrompez pas, Berthe; car les conjonctures dans lesquelles il nous a ainsi placées méritent toute notre attention. Elles sont assez graves pour que nous songions à la meilleure manière d'en sortir. Il est entré dans votre chambre par la croisée; vous vous êtes effrayée, ce qui est bien naturel;

vous avez rompu deux cordons de sonnette, de sorte que mademoiselle Olivier n'a pu vous entendre.... »

« Un seul, madame, qui à la hauteur de quelques pieds était endommagé, et l'autre n'a rendu aucun son. »

« Vous m'interrompez toujours, Berthe; je vous ai priée pourtant de m'accorder la permission de vous apprendre ce qu'il y a de délicat, pour moi comme pour vous, dans tout ce qui s'est passé cette nuit, à mon grand déplaisir. »

« Je me tairai, madame; il m'importe en effet à moi-même de connaître sur ce sujet vos intentions. »

« Vous les saurez tout-à-l'heure... Je n'ignore pas que le baron, en survenant au milieu de cette esclandre, a fait cesser une scène qui s'était déjà beaucoup trop prolongée; mais elle peut avoir des suites fort désagréables, elle en aura même certainement, si on n'y prend garde : il s'agit de les prévenir.... Le marquis a donc escaladé votre fenêtre vers trois heures du matin; il n'était pas seul, une douzaine de fous comme lui étaient présents; des passants sont survenus. Le suisse que j'ai fait monter chez moi, vient de m'assurer que dans les groupes il a remarqué des gens de

qualité, dont la gaieté était des plus bruyantes... C'est assez tard que le cordon de la porte-cochère a été tiré au marquis; on assure qu'il n'est pas resté moins d'une heure dans votre chambre!... »

Ici Berthe ne put retenir un signe négatif, appuyé d'une expression de mépris et d'indignation.

« Peut-être on exagère; ce qu'il y a de certain, c'est qu'on le dit. Cela, Berthe, soyez-en persuadée, ne laisse dans mon esprit aucun doute humiliant pour votre amour-propre. Vous avez de la vertu, et d'ailleurs cette vertu a aujourd'hui une sauve-garde dont vous me permettrez bientôt d'examiner la valeur; mais ce qui est connu de moi, quoique je ne vous en doive pas la confidence, ne l'est point de tout le monde. Le bruit de cette esclandre va courir; dès demain elle retentira dans tout Paris. Que dis-je? demain! Dès ce soir elle sera partout un sujet de conversation; on brodera, on fera des conjectures, et Dieu sait où elles s'arrêteront! Je vous l'avouerai, ma bonne amie, je ne vois qu'un moyen d'échapper à tout ce tapage: c'est d'annoncer dès ce soir (vous n'avez pas oublié que nous recevons aujourd'hui), d'annoncer, dis-je, votre union prochaine avec le marquis de Fernaze.... Voilà qu'il

vient de m'adresser un billet fort honnête, fort convenable, par lequel, reconnaissant ses torts et implorant à vos genoux son pardon, il me demande votre main.... »

Berthe avait écouté jusque là sinon avec calme, au moins sans interrompre sa tante; son agitation intérieure avait été extrême. A tel mot, à telle insinuation de la comtesse, elle avait été sur le point de protester contre des assertions qui offensaient son honneur, ou qui révoltaient sa conscience. Le froncement de ses noirs sourcils, sa lèvre inférieure sans cesse comprimée par l'ivoire de ses dents, attestaient combien le silence lui était pénible. A cette proposition de mariage, son indignation fut au comble; elle éclata par un seul mot, jeté avec cette énergie concentrée qui est le signe des décisions irrévocables :

— « Jamais ! »

La comtesse ne se déconcerta pas. Laissant retomber sur l'édredon la lettre du marquis, qu'elle tenait entre les doigts, elle poursuivit en ces termes :

— « Je n'ai point fini. Je vous demande encore un moment de votre attention : vous êtes jeune, Berthe, et toutefois, je le sais bien, ce n'est pas à une enfant que je parle. Je vous connais une in-

clination; vous ne l'avez pas assez dissimulée pour qu'elle échappât à ma tendresse... Oui, Berthe, vous devez croire à cette tendresse! Je ne puis être étrangère à l'attachement que votre oncle vous a voué. Quoique le mien ait, peut-être, quelque chose de moins démonstratif, il y aurait de votre part ingratitude à douter de sa sincérité. C'est lui qui m'autorise, dans cette conjoncture la plus délicate de votre vie, à vous donner un conseil utile... Écoutez-moi, Berthe! vous aimez le jeune Silfrid; mon Dieu! je ne vous en blâme pas. Il a de l'esprit, des connaissances, des vertus, si vous voulez, mais sans aucun usage du monde! Vous lui devez beaucoup; je n'ai garde de le contester! Aimez-le, ce ne sera pas moi qui vous en ferai un crime! Je n'ignore pas qu'on ne saurait toujours commander à son cœur; mais il appartient au moins à la raison de gouverner les actes de notre existence sur lesquels la société a un droit de contrôle. Nous sommes responsables de notre mariage envers elle; nos rapports de chaque jour nous y obligent. Eh bien! votre esprit, qui certainement ne manque pas de portée, a dû vous dire plus haut que moi, que mademoiselle de Saint-Méran, belle, d'une naissance illustre, remar-

quée pour ses talents, assurée de deux riches héritages, ne peut, sans se déshonorer, épouser M. Grévin, fils d'un obscur chirurgien de campagne. Ce serait une mésalliance à laquelle je ne donnerais jamais mon consentement, sans me perdre aux yeux de ce qu'il y a de plus distingué dans Paris... D'ailleurs, ce jeune homme s'est rendu justice à lui-même, en se décidant pour l'état ecclésiastique... On peut lui procurer un prieuré, plus tard une abbaye... J'y emploierai volontiers mon crédit; je ne vois pas ce qui l'empêcherait de venir ensuite à l'hôtel, d'être de vos amis... Au moins l'on se respecte ainsi et on se rend ce que l'on se doit à soi-même et à son nom! »

En terminant cette allocution, avec l'emphase du discoureur qui va se reposer dans le contentement intime de son éloquence, la comtesse, pour en attendre l'effet, regarda fixement sa nièce au visage. Peu séduite par cette morale relâchée, Berthe lui répondit :

— « Ma tante, Dieu m'est témoin que je serais fâchée de vous déplaire; mais mon oncle n'a pas désapprouvé mon attachement pour Silfrid. Je l'avoue; commencé par des motifs de reconnaissance, confirmé par mon estime et celle d'autrui,

il est devenu aujourd'hui un sentiment plus tendre. C'est sur mon invitation même, que M. Grévin différera d'entrer dans les ordres.... »

Un mouvement de tête, assez prononcé de la part de madame de Saint-Méran, eût appris à l'orpheline, si elle y avait fait attention, que les prévoyances de la comtesse avaient déjoué les siennes. Berthe poursuivit :

« Mon oncle ne songe ni à un prieuré, ni à une abbaye pour Silfrid. Intimement lié avec M. de Vaudreuil, il espère par son canal, procurer à M. Grévin un emploi fort honorable, où l'on désire la présence d'un homme lettré. C'est ce qu'il m'a appris hier au soir, avec la bonté la plus touchante, au moment où nous sortions du spectacle. Que cet espoir se réalise bientôt ou plus tard, que nos destinées soient unies demain ou dans un an, il ne m'importe, ma chère tante, nous ne sommes pas impatients. Mon amour, mon cœur, ne peuvent désormais appartenir à un autre... »

La comtesse répliqua :

— « Qui vous parle de votre cœur, de votre amour ? Vous perdez de vue votre situation et ce qu'elle vous commande, tandis qu'il s'agit uniquement de conjurer l'orage qui nous menace ! »

— « Vous m'y ramenez, madame, et je vous demanderai si ce serait échapper à l'orage, que d'unir ma destinée à un homme sans mœurs, coupable envers moi de la plus grande offense qui puisse être faite à une femme? »

— « Vous voilà encore, mademoiselle, dans le ton tragique que vous prenez volontiers, quand vous n'êtes plus dans l'idylle avec votre Silfrid! Au lieu de soupirer pour ce petit pédant de collége, auquel, du reste, vous pourriez écrire ou adresser des discours de roman, tant qu'il vous plairait; au lieu de devenir la fable de la ville, ne serait-il pas convenable d'accepter un parti de haute distinction, qui vous ouvrirait les plus belles portes?.. Neveu de l'archevêque de Lyon et d'un maréchal de France, le marquis a les alliances les plus illustres... »

— « Qu'y gagnerai-je, s'il en est lui-même une très-mauvaise? »

— « Je lui connais de riches domaines... »

— « Ils sont tous engagés! »

— « Qui vous l'a dit, mademoiselle? Eh bien, la dot que nous vous ferions, servirait à les dégager, et vous auriez au moins là une fort bonne hypothèque; il porte un beau nom, avec lequel vos enfants,.. »

— « Quand on se conduit comme lui, dites ma tante, qu'il le traîne ! »

— « Vos répliques déplacées, mademoiselle, commencent à me fatiguer. Je vous prie d'y mettre quelqu'attention, et de considérer une bonne fois, que si vous continuez de mépriser mes conseils, il ne me reste, après ce qui s'est passé chez moi, qu'à fermer ma porte au marquis de Fernaze ou à vous renvoyer à Rozières. »

— « Je suis prête à retourner à Rozières, madame, et j'y conserverai le souvenir de vos bontés comme de celles de mon oncle. »

Des pleurs échappèrent au même moment des paupières de Berthe, et coulèrent le long de ses joues veloutées.

—« Oui, mais ce serait laisser le champ libre aux propos ; ce serait vous perdre dans l'opinion publique ! »

—« Comment, me perdre, madame ! Ne seriez-vous pas la première à me rendre justice ? Vous qui connaissez la pureté de ma conduite, vous qui la savez irréprochable, est-ce que vous ne me défendriez pas contre la calomnie d'un marquis de Fernaze ? »

— «Je lui interdirais ma porte, qu'on l'en croirait davantage; car je suis fâchée de vous dire

que toutes les apparences sont contre vous. »

— « Quelle infamie, madame! Mais le baron de Clairvaux a traité ce misérable comme il le méritait; le baron jouit d'une grande considération; il parlerait haut, et sa voix serait écoutée! Si je disais un mot, Silfrid provoquerait le marquis, et... »

— « Folle que vous êtes! A l'un il répondrait qu'il parle en ami de la maison; à l'autre, qu'on ne se bat pas contre un roturier ou un prestolet. »

— « Les nobles auraient donc, en France, le privilége d'être calomniateurs et lâches impunément! »

— « Berthe, est-ce que vous lisez les pamphlets du jour où l'on débite toutes ces belles choses?.. Croyez-moi, mademoiselle, en dépit de vos dédains, il n'y a de raisonnable que ce qui vous est offert. Au surplus, la petite orpheline de Rozières ne sera pas trop à plaindre pour devenir la marquise de Fernaze! »

— « Non, madame, la petite orpheline de Rozières ne sera jamais la marquise de Fernaze! Si d'autres font cas de cet homme, ce ne sera pas elle qui sera condamnée à porter son nom! Je ne demande pas, madame, que vous lui fermiez votre porte; je ne réclame pour moi aucun

sacrifice; je me bornerai à vous dire avec tout le respect que je vous dois, que le marquis ne me sera rien. Je veux considérer celui à côté duquel je marcherai pendant ma vie; femme mariée quels que soient les usages, je ne séparerai jamais mon amour de mon respect pour un époux, ma fidélité de mon estime. »

— « Impertinente petite fille, sortez de ma présence ! »

Ces dernières paroles retentirent comme un cri de colère. Elles étaient à peine prononcées que la porte s'ouvrit, pour laisser passer le comte de Saint-Méran qui, en entrant, dit à sa nièce : « Éloignez-vous, Berthe; j'ai à m'entretenir avec « votre tante. » L'infortunée ayant peine à étouffer ses sanglots, rentra chez elle. Quand elle passa vis-à-vis de l'appartement du baron, elle vit avec regret qu'il n'y avait point de clef à la serrure. Le valet de chambre de M. de Claivaux qui survint, lui apprit, en s'accompagnant d'un hochement de tête assez significatif, que son maître, après être sorti dès six heures du matin, n'avait reparu que pour s'entretenir un instant avec le comte. L'honnête serviteur, dans sa triste prévision, supposait une cause d'absence qui heureusement n'existait plus.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DU TOME PREMIER

		Pages.
	Préface.	1
I.	— Grand Événement dans un petit village.	11
II.	— Une Entrevue.	30
III.	— Un Ménage en 1788.	49
IV.	— Le Duo.	68
V.	— Les Adieux. — Le Voyage.	96
VI.	— Réveil d'une Jeune Fille. — Une Mère. — Changement de vie.	126
VII.	— Une Lettre. — Confidence. — Réponse.	151
VIII.	— Succès de Société. — Les Prétendants.	188
IX.	— Continuation de Correspondance.	220
X.	— Une Société. — Mystification.	234
XI.	— Deux lettres qu'il importe de lire.	263
XII.	— Un homme de lettres en robe de chambre. — Une Mère en 1789.	293
XIII	— Musique. — Désappointement. — Désespoir.	316
XIV.	— Le Concert. — Deux résolutions prises.	339
XV.	— Une Visite. — L'Amour d'une femme. — La Haine d'une autre.	361
XVI	— Trahison.	380

FIN DE LA TABLE.

PQ
2316
K46F5
t.1

Kératry, Auguste Hilarion de
Une fin de siècle

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY